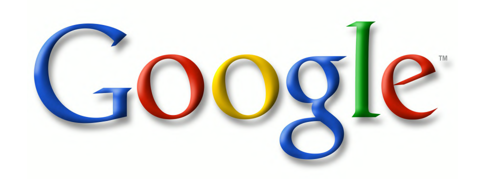
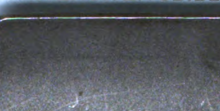





Dono Dedit
Biblioth. Gand.
Carolus Hulin





APERÇUS ÉQUESTRES

AU POINT DE VUE

DE LA

MÉTHODE BAUCHER.

Paris. — Impr. de Cosse et J. Dumaine, rue Christine, 2.

APERÇUS ÉQUESTRES

AU POINT DE VUE

DE LA

MÉTHODE BAUCHER

PAR

L. WACHTER,

Lieutenant au 7e régiment de cuirassiers.

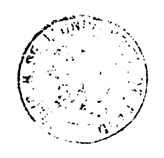
PARIS

LIBRAIRIE MILITAIRE

J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR,

Rue et Passage Dauphine, 30.

1862



INTRODUCTION.

Ce livre est une œuvre de conviction, basée sur des études théoriques et pratiques de plusieurs années, et sur des résultats qui ont toujours confirmé les données du raisonnement.

Un tel début semble-t-il prétentieux ? C'est un malheur. Je n'ai d'autre prétention que de dire ce que j'ai ressenti, et d'autre désir que de faire partager *aux hommes de bonne volonté* mes impressions, que je crois conformes à ce qui est.

Il est temps que l'équitation se dégage enfin des questions de personnes, où elle tourne depuis si longtemps comme dans un cercle vicieux. Disputes de mots, disputes de noms, sont les langes qui compriment encore l'essor de cet athlète que l'on retient, comme Hercule, au berceau, mais qui, sûr de sa puissance, veut faire ses preuves, se sentir les

mains et les jambes libres de toutes entraves, afin de démontrer qu'il se paie d'autres choses que de mots creux et de discussions puériles.

L'équitation est science et art.

La science est l'expression abstraite des lois qui régissent le cheval dans les manifestations de son existence propre, comme dans celles de sa vie de relation. Elle est la pensée qui indique le but avant d'y arriver, la base fondamentale, le point de départ nécessaire ; c'est la théorie complète objective, qui subjectivée devient le savoir.

L'art est l'expression réelle, l'application matérielle des données, la mise en œuvre des principes de la science. C'est l'action qui suit et rend la pensée ; c'est le dernier terme et le but définitif ; c'est la pratique ; c'est le savoir-faire.

La méthode est la voie qui conduit progressivement à la certitude du savoir et du savoir-faire, par l'alliance étroite de l'étude raisonnée et de l'expérimentation. Elle procède par déduction et par induction, par analyse et par synthèse, par décomposition de l'ensemble en ses parties diverses, pour mieux apprécier le rôle de chacune, et par recomposition de toutes les parties du tout, dont on veut saisir les rapports intimes et le mouvement général. L'observation est son guide le plus sûr. C'est cette méthode qui, après avoir fondé la science par l'art et fait

reposer l'art sur la science, est arrivée à constituer, comme corps de doctrine, un système logique, digne d'être offert aux amis du beau, du bon et du vrai.

La science existe sur sa base inébranlable, dans toute la plénitude de son complément, dans toute la puissance de sa virtualité.

Sa fidèle expression est consignée dans le plus admirable livre qui ait paru sur la matière hippique, dans la *Méthode raisonnée d'équitation* de M. Baucher.

Elle est là, imprimée en caractères ineffaçables, et, comme tout ce qui est vrai, comme tout ce qui est juste, comme tout ce qui est philosophique, elle passera à nos arrière-neveux.

Frappés des lumineux préceptes de ces tables de la loi équestre, ils se demanderont comment notre génération a pu en méconnaître les enseignements. — Répondons-leur : L'éclair du génie a le don funeste d'éblouir, et il se passe du temps avant qu'on parvienne à en supporter les merveilleuses irradiations.

La méthode Baucher a eu et compte encore beaucoup d'adversaires. Peuvent-ils tous, la main sur la conscience, affirmer qu'ils l'ont jugée en connaissance de cause ? Combien peu qui puissent dire : J'ai approfondi ce système ; voilà les résultats que j'ai

obtenus : ces chevaux, parfaitement dressés selon les prescriptions de la Méthode valent moins qu'avant, ils présentent tel défaut !... Ceux qui pourraient le dire avec l'autorité du savoir-faire ne le diront point, parce que, appliquant bien la Méthode, ils sont gagnés à sa cause. S'il s'en trouve qui croient pouvoir signaler tel défaut dans un cheval bien assoupli, ne feraient-ils pas mieux de faire retour sur eux-mêmes, et de se rendre un peu compte que leur manière d'opérer n'est pas la bonne ?— Ne s'est-on point, au contraire, prononcé le plus souvent sur des ouï-dire ? — Quelques-uns ont nié quand même, comme l'aveugle nie le soleil : il n'est pire aveugle que celui qui ne veut point voir. — D'autres, blessés par une lumière trop vive, ont fermé les yeux, détourné la tête, et, reconnaissant l'éclat de la vérité, se sont écriés : Ce livre est trop savant !.. La forme peut sans doute être trop savante ; mais la vérité par elle-même peut-elle l'être trop ? Science et vérité ! Mais ces deux mots signifient l'expression même des choses ! Que pouvons-nous donc, dans nos recherches, sinon constater ce que la nature a fait, et quelque difficile qu'en soit l'étude, nous estimer heureux de parvenir à surprendre les secrets de ses lois ?... Trop savant !... Faudrait-il donc renoncer à la science, parce qu'elle est ardue, et s'attacher à l'erreur, qui serait plus facile à propager ?... Consé-

quence absurde, qui ressort pleinement du reproche de trop de science imputé à la nouvelle méthode d'équitation !

Certes, il en a toujours coûté de détruire en un jour les errements du passé, tous les systèmes multiples péniblement élevés par la routine et la barbarie des siècles ; et tel est le sort des grandes et belles inventions, de rencontrer une résistance toujours d'autant plus forte qu'elle est aveuglée par le long usage !

Lisez, pour votre gouverne, ces écrits nombreux et indigestes qui ont tant coûté de labeurs à nos anciens écuyers : les ouvrages des Frédéric Grison, des Pluvinel, des Newcastle, des Laguérinière, des Dupaty de Clam, des Bohan, des Thiroux et d'autres encore, tournent en vain et péniblement autour de cet antique sphinx, qui, sous les traits du cheval, donnait à leurs auteurs tantôt une lettre, tantôt un mot, et jamais la phrase de son énigme. Si ces écrits ont eu du bon, lorsqu'on n'avait pas encore trouvé la clef de ce mystérieux langage, ils doivent éprouver le destin de tout ce qui, dans nos sciences comme dans nos arts, se trouve remplacé par des propositions comme par des procédés plus simples et plus vrais, résultant de principes plus conformes à la nature mieux approfondie des choses.

La chimie n'a-t-elle pas succédé à l'alchimie,

l'astronomie à l'astrologie? La vapeur, dont l'inventeur méconnu a fini misérablement sous les verrous de la Folie, n'a-t-elle pas détruit ou transformé tous les chefs-d'œuvre de l'ancienne mécanique, et ne règne-t-elle pas aujourd'hui, pour le plus grand bien de l'humanité, maîtresse du champ de bataille? Le télégraphe aérien n'a-t-il pas cédé la place au télégraphe électrique?

L'ancienne équitation de tâtonnements et d'incertitudes n'est-elle pas le télégraphe aérien, la lourde diligence de Laffitte et Caillard, l'antique machine de Marly de l'art équestre, dont le système Baucher est bien réellement le télégraphe électrique, la rapide locomotive, la puissante machine à vapeur de nos jours?

La loi du progrès est de tout simplifier pour constituer un faisceau plus serré, plus facile à embrasser, de toutes les forces vives de la civilisation. Eh bien! l'équitation a subi la loi du progrès; elle s'est simplifiée par la méthode Baucher, qui seule, comprenant le cheval comme être *moral* (1) et comme être physique, a remplacé le chaos équestre par une doctrine conforme à cette double nature,

(1) Ce mot de *moral* appliqué au cheval s'entend du caractère, du sentiment, de l'intelligence, de la réflexion, de la mémoire, et généralement de tout ce qui éveille l'idée des attributs de l'âme.

doctrine homogène dans tous ses principes, raisonnée dans ses moyens de dressage et de conduite, progressive dans sa marche, rendant inutile l'attirail immense des principes contradictoires, des moyens irrationnels et des procédés violents des systèmes qui lui sont antérieurs.

Comme science, l'équitation est fondée.

Comme art, c'est-à-dire application pratique, elle a jusqu'ici véritablement joué de malheur. Un grave accident survenu à M. Baucher nous a ravi inopinément et pour longtemps peut-être les admirables exemples de la pratique jointe à la théorie. Mais, travailleur infatigable, ardent à l'œuvre que lui impose son génie, M. Baucher, pour réparer en quelque sorte les torts dont la fatalité accable l'art, en le privant de son plus habile interprète, s'occupe en ce moment de refondre ses œuvres, et de tâcher de remédier, par des explications nouvelles et étendues, à l'interruption forcée de ses démonstrations pratiques.

Ce qui déjà manquait à la Méthode, en France, était précisément cette condition nécessaire à toute invention qui veut atteindre son but d'utilité, à savoir, le passage de l'état de science à l'état d'art, de l'état de théorie à l'état de pratique.

Ce passage, disons-le, lui a toujours été, sinon impossible, du moins difficile, pour plusieurs causes,

dont la principale, qui les résume toutes d'ailleurs, est l'ostracisme dont elle fut frappée dès le début, parmi ceux à qui elle devait surtout profiter ; ostracisme dont nous nous abstiendrons de rechercher les motifs.

Privé de joindre l'exemple au principe, de faire toucher du doigt à des élèves ce qu'il enseignait dans son livre, comment M. Baucher pouvait-il faire comprendre comme il comprenait, et faire sentir comme il ressentait lui-même ?

Mettez donc les traités d'escrime de Laboëssière ou de Grisier entre les mains du jeune homme le plus intelligent et le plus vigoureux du monde : il comprendra sans doute, parce que la science s'y déroule progressive et raisonnée ; rien ne lui semblera plus simple que tous ces coups si lumineusement tracés et dessinés ; dites-lui cependant de faire des armes avec ces seules données : il verra qu'il y a loin de la science à l'art. Mais donnez comme maître à ce même jeune homme Laboëssière ou Grisier, vous en ferez un Saint-Georges.

Je mets en fait que si M. Baucher avait pu faire pratiquer à l'armée sa méthode, telle que je la lui ai vu démontrer, au manége de la rue Neuve-des-Martyrs, toute l'armée appliquerait avec joie la véritable méthode Baucher, la seule basée sur la nature de l'homme et sur celle du cheval, méthode essentielle-

ment vraie, progressive, infaillible, se servant constamment, comme moyen de démonstration théorique et pratique, des règles de la logique et de l'évidence du toucher.

Mais, grâce à Dieu, il n'y aura eu là qu'un temps d'arrêt. Si les hommes passent, leurs écrits et leurs exemples restent : le Maître travaille encore à sa noble tâche ; le triomphe de la vérité ne se fera peut-être pas attendre.

Dans le but de hâter le moment où l'on verra régner sans conteste la vérité équestre, n'est-il pas de notre devoir, à chacun de ses partisans, de faciliter sa voie, en écartant aux yeux du public, de ceux qui veulent la juger sincèrement, les obstacles qu'essayent d'y amonceler l'ignorance, l'indifférence ou le mauvais vouloir ? M. Baucher consentira sans doute, dans son prochain ouvrage, si impatiemment attendu, à nous dévoiler toutes les nuances savantes de son rapide dressage, connu seulement de ceux qui ont suivi ses cours de la rue Neuve-des-Martyrs ou de la Chaussée-d'Antin, et à nous initier aux secrets de conduite, dont nous avons admiré les merveilleux résultats à l'époque des Partisan, des Capitaine, des Buridan, etc.

Il nous suffira, quant à nous, dans ces quelques pages, de faire pressentir tout ce que l'art peut gagner à ces révélations. Il faut laisser à l'illustre

écuyer le privilége d'exposer à fond sa doctrine : lui seul en a le pouvoir et le droit.

Nous dédions cet opuscule aux esprits sérieux, aux cavaliers d'intelligence et d'initiative, épris du cheval, désireux de lier connaissance intime avec ce noble animal, cet ami, ce serviteur dévoué, trop souvent maltraité, que la méthode Baucher convie à un prochain avenir de fête, parce que, seule, elle le fait comprendre et apprécier comme il le mérite.

L'équitation a le privilége de passionner la jeunesse : *gaudet equis*, a dit Horace.... Comment se fait-il que les plus zélés finissent peu à peu par négliger, puis par abandonner cet art, dont le culte a semblé au poëte le trait le plus caractéristique de l'un des âges de la vie humaine?

C'est que l'art équestre, après tant de promesses, n'a presque toujours donné que déception.... On s'est aperçu que les chevaux ne sont point *ce qu'un vain peuple pense*, trop souvent peu disposés à tourner à droite, quoique l'instructeur vous ait dit : « Portez la main à droite, fermez la jambe droite. » Les rares écuyers qui ont eu le talent de comprendre le cheval, et pour lesquels il a été un instrument de gloire, n'ont point dit le dernier mot de leur science : ils se sont toujours réservé le monopole de ces ineffables jouissances que pressent la masse équitante, et qu'il est donné à si peu de goûter. La plupart du temps on

n'a même pu arracher au professeur les premières notions motivées de l'art.

Placé à cheval avec un soin qu'il faut se plaire à reconnaître, mais avec des exigences souvent absurdes, eu égard à la conformation des cavaliers, à la longueur des cuisses, à la nature de la selle et du cheval, on a tourné plus ou moins péniblement à droite et à gauche, on a couru plus ou moins vite au gré du cheval, souvent à son grand déplaisir propre ; mais on ne s'est pas douté que l'animal désagréable, emprunté, maladroit, indocile, intraitable, dangereux, pouvait être autre chose que tout cela : il ne vous a point été dit que le cheval est un *être physique et moral*, tout aussi capable que l'homme, sinon de parler, du moins de comprendre une langue à son usage spécial ; tout aussi capable que l'homme d'exercer ses articulations, de développer ses membres par une gymnastique intelligente, basée sur les lois de son mécanisme; capable, par ces deux sciences de la langue équestre et du mécanisme de ses leviers, de devenir entre nos mains et nos jambes, un instrument puissant, parce que ses forces se ménagent et se coordonnent, réglé, parce qu'il connaît la mesure à donner à chaque effort, docile, parce qu'il est convaincu qu'il est de son intérêt d'obéir.

Le professeur a négligé la métaphysique de l'équitation ; l'élève n'a point compris la double nature

de son sujet. Il n'a pas voulu admettre l'individualité de cet être ; il n'a pas compris que, de même qu'à l'égard de l'homme, toute action objective pour le cheval a besoin de se subjectiver, c'est-à-dire de passer par le canal de son entendement, de s'y réaliser par une image et par une conception, et que seulement alors notre action devient susceptible d'opérer, avec le concours de sa volonté et au moyen de ses muscles et de son poids, la réaction nécessaire à la production de l'acte provoqué.

L'élève ignorant n'a pas su se mettre en rapport avec cet inconnu, l'aborder poliment comme on aborde un étranger auquel notre langage et nos mœurs ne sont point familiers ; il l'a tout d'abord rudoyé ; il a engagé gratuitement la lutte, au lieu d'essayer d'entrer en communication amicale par des signes de convention, qui lettres forment des mots, mots forment des phrases, et phrases constituent la langue équestre.

Ces lettres et ces mots ne sont autres que les flexions et les assouplissements de la Méthode. Le placer et l'impulsion sont les phrases qui permettent d'entrer en conversation avec le cheval, de passer avec lui toutes les conventions imaginables des allures naturelles et artificielles. Par la possession de cette langue, tous les secrets du cheval, toutes les nuances, toutes les particularités de sa double nature,

s'ouvrent à vous comme les pages d'un livre, dont l'attrait vous attache invinciblement, jusqu'à ce que vous le sachiez par cœur.

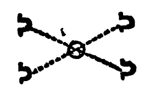
Nous dirons donc aux esprits sérieux et observateurs : lisez ceci, vous y trouverez peut-être quelque chose de l'essence du cheval. Le mérite n'en est pas à nous : il est à M. Baucher, qui a créé la langue.

On a souvent objecté à propos d'équitation : tout chemin conduit à Rome. Je l'admets ; mais un seul y mène directement : dans toute autre voie, on risque de faire le tour du monde avant d'arriver, et d'imiter, dans les dédales inextricables des *ficelles*, ces lettrés du Céleste Empire qui, au lieu de se créer un alphabet de 24 lettres, emploient toute leur vie à tracer les 60 ou 80,000 figures qui représentent les mots de leur langue, et sans arriver souvent à la posséder à fond. C'est ainsi qu'on peut routiner un cheval pendant dix ans, et lorsqu'on se croit au but, s'apercevoir que la monture ne peut plus aller, parce que le chemin était trop long. Avec la routine et les *ficelles* (1), on peut passer toute son

(1) Moyen de conduite particulier et conventionnel avec tel cheval, ne s'appliquant pas à d'autres chevaux, comme, par exemple, de toucher l'encolure pour lui faire baisser la tête, de pincer l'oreille pour le faire courir en déployant toute sa vitesse. Se dit par opposition aux ***moyens équestres***, basés sur le mécanisme des allures, sur le poids et les leviers du cheval, et sur les aides du cavalier.

existence à dresser un cheval qui n'est jamais dressé, ou bien après avoir réussi à mener tant bien que mal tel cheval, s'apercevoir que les moyens employés ne s'appliquent plus aux autres chevaux. Nous voulons des chevaux qui *cèdent aux actions équestres* de l'homme, et par conséquent *se conduisent tous de la même manière*. Pour qu'ils cèdent, il faut qu'ils ne se contractent ni sur la main ni sur les jambes.

Notre point de départ, à nous, ennemis de la routine, sera donc l'*assouplissement du cheval;* notre route sera celle qu'il suit toujours, celle que lui tracent les *deux diagonales de sa base de sustentation*, à l'intersection desquelles doit toujours tendre à se fixer son centre de gravité.



Sur cette route peu frayée, notre itinéraire à la main, vous découvrirez peut-être des horizons nouveaux. Si, dans notre description, nous oublions quelques nuances, quelques détails, en les suppléant vous aurez le plaisir de devenir vous-même inventeur, comme l'écrit quelque part M. Baucher.

J'entends déjà dire : il y a longtemps qu'on a parlé des effets diagonaux. Sans doute, comme il y a longtemps qu'on avait parlé d'assouplissements avant

M. Baucher. Quels étaient-ils ces assouplissements d'autrefois ? L'expression d'un besoin et nullement la solution du problème ; des instruments de torture, qui n'avaient pas même le mérite d'obtenir des aveux du patient : le cheval naturellement souple demeurait peut-être souple ; le cheval rebelle au physique ou au moral restait tel. Où, d'autre part, a-t-on jamais expliqué convenablement les effets diagonaux et toutes leurs conséquences ? Qui en a fait ressortir les avantages précieux, incomparables ? Qui a jamais établi que là se trouve toute la science du cheval ? Qui a énoncé cet axiome, lequel pour nous résume l'équitation : *le cheval dressé, c'est le cheval diagonal*, celui qui, par le dressage, acquiert la conscience de ses battues sur le sol, qui apprécie, aussi bien que son cavalier, toutes les évolutions de sa masse et de ses extrémités aux diverses allures, et qui n'attend qu'un signe convenu et certain, pour disposer ses leviers dans un ordre déterminé, dont la série des mouvements est devenue un jeu pour lui ?

Rappelons-nous qu'un système, de même qu'une maison, n'est pas tant l'amas confus d'une foule de matériaux nouveaux, que l'assemblage rationnel d'éléments souvent très-connus et répandus, dont la cohésion constitue réellement une existence nouvelle, un faisceau qui a le droit de se dire une invention, une création.

APERÇUS ÉQUESTRES

AU POINT DE VUE

DE LA

MÉTHODE BAUCHER.

NÉCESSITÉ DES ASSOUPLISSEMENTS AU POINT DE VUE DE L'INTÉRÊT DU CAVALIER COMME DE CELUI DU CHEVAL.

Voué au culte de l'équitation, nous possédons au dernier degré l'amour du cheval, de cet être si intelligent et si bon, lorsqu'on sait lui parler le langage de sa nature physique et morale; et nous nous sentons heureux, quand nous voyons régner la bonne entente entre la monture et le cavalier. Or, est-il rien de comparable à la facilité de travail et à l'aisance des mouvements qu'offre toujours le cheval assoupli de la Méthode, si ce n'est l'air de satisfaction et de bien-être avec lequel il semble s'acquitter de sa tâche ? N'est-il point regrettable que tant de gens ne connaissent encore, en fait de conduite, que les effets de force et les mauvais traitements !

Quelles souffrances atroces ne doit pas éprouver ce malheureux quadrupède, dont toute la machine est

contractée comme une barre de fer ! Voyez son départ au galop : la pauvre bête se roidit ; comprenant à peine l'effet réel des rênes et des jambes, elle répond par un à-coup, qui répond lui-même à l'à-coup des aides du cavalier. Celui-ci se sentant peu maître du cheval, ou voulant d'après certains préceptes lui donner un point d'appui, ou peut-être bien s'en donner un à lui-même, se pend aux rênes. Qu'arrive-t-il ? Le cheval s'anime par la douleur, porte la tête au vent, seul moyen que son instinct lui suggère, pour annuler un peu l'effet désastreux du mors, levier du deuxième genre, le plus puissant de tous : il essaie de l'annihiler, en lui donnant pour appui la commissure des lèvres au lieu de ses barres meurtries, et en mettant sur la même ligne les branches du mors, les rênes et la main du cavalier. Mais le cavalier *tient bon :* le cheval ne *plie pas,* de même que le chêne de la Fable : le cavalier *redouble ses efforts,* et fait si bien que, sans précisément *déraciner celui de qui la tête au ciel était voisine,* il court grand risque d'arriver avec lui *à l'empire des morts.* Le cheval énergique affolit, perd la tête, conçoit l'espoir de se délivrer, en se sauvant, du fer et du bourreau ; comme ces malheureuses enveloppées de flammes, qui prennent leur course, éperdues, et ne font qu'activer l'intensité de leur supplice. Après un galop furibond, le cheval, qui a fini par s'arrêter, s'imagine avoir trouvé le moyen de se débarrasser de la cause de son mal ; il relie ensemble ces deux idées de fuite et de délivrance : la résistance devient alors morale ; et pour n'avoir pas su faire un cheval

agréable et soumis, on obtient un animal dangereux, qui, à la moindre traction des rênes un peu soutenue, s'élance et expose les jours de son cavalier.

Si on admet que par ses saccades désespérées, celui-ci parvienne à l'arrêter, c'est au moins la bonne conservation du cheval qui se trouve compromise.

Aux Champs-Élysées, sur les promenades où le cheval est un peu libre, et où l'on peut lui faire beaucoup de concessions, ce fâcheux spectacle de luttes incessantes ne se rencontre peut-être pas aussi fréquemment que dans les régiments de cavalerie, où il faut conduire et manœuvrer. Dans la grosse cavalerie, les chevaux ont plus de masse, de force de projection, moins de souplesse naturelle et plus de puissance d'encolure. Ils sont, il est vrai, moins excitables en général que dans la cavalerie légère. Mais là, l'irritabilité remplace, par les résistances morales, celles que nous pouvons, chez les chevaux de grosse race, attribuer plus particulièrement à la nature physique. L'inconvénient résultant du défaut d'assouplissement est donc le même dans toutes les armes. J'en appelle aux hommes de bonne foi : Que de cavaliers osent à peine fournir une charge ou même un galop allongé, parce qu'ils n'ont pas confiance dans la bouche de leurs chevaux !

Mais quand la nécessité du commandement l'exige, n'est-ce pas alors que se présente le triste tableau, que nous venons d'exposer, des deux forces qui tirent en sens inverse ? Quelles épouvantables secousses ! Que l'on se représente ce que doit souffrir son cheval

par ce que l'on éprouve soi-même. Pensez-vous qu'il ne ressente rien, ce malheureux animal qui tire à vous rompre les bras ? Ah, s'il pouvait parler ! Il ne dit rien... : mais voyez ses barres ensanglantées ! Non, jamais nous n'aurions eu le goût du cheval, si nous n'avions connu un moyen de monter sans martyriser sa monture et sans se martyriser soi-même. Ce moyen est l'application de la méthode Baucher.

COUP D'ŒIL SUR LES ASSOUPLISSEMENTS, FLEXIONS ET ATTAQUES.

Dans son dressage ordinaire, applicable à tous les cas, pour la selle comme pour la voiture, M. Baucher apprend au cheval, par ses flexions, à céder volontairement à la main, à toutes les allures, et à faire acte d'obéissance en *se ramenant*, c'est-à-dire en livrant sa tête et son encolure, boussole et gouvernail de la machine, dont les attitudes diverses exercent une souveraine influence sur tout ce que peut prescrire l'accord des aides.

Concurremment avec le travail des flexions, au pas, au trot et au galop, il lui fait connaître tout d'abord les jambes *comme moyen d'impulsion*, par de *petites attaques d'éperons*, insensibles au début, augmentant de force plus tard, *toujours en rendant tout de la main*. Il lui indique l'effet isolé de chaque jambe par des rotations de croupe autour des épaules, puis il combine les effets de la main et des jambes et lui apprend à mo-

biliser les épaules autour des hanches, à appuyer (mouvement résultant infailliblement des deux sortes de rotations), à changer de direction, à reculer, à galoper et à changer de pied.

Le cheval, être intelligent à un très-haut degré pour tout ce qui est conforme aux lois de sa nature physique, et heureusement doué de mémoire, apprend les aides comme l'enfant apprend à lire : pour peu que l'on commence par l'A B C, un enseignement de quelques jours suffira à son instruction première et en fera le cheval de guerre.

Toutes les résistances, quelle qu'en soit l'origine, irritabilité de caractère, susceptibilité et souffrance physique, mauvais emploi des aides, viennent en définitive aboutir aux contractions de mâchoire et d'encolure. Toutes les fois que le cheval veut résister ou se défendre, vous le voyez allonger l'encolure et la tête, soit en la baissant, soit en l'élevant, et essayer de forcer la main. La *mise en main*, qui détruit cette tendance, sera donc évidemment pour nous la clef de voûte, la pierre angulaire du système.

Toutes les flexions préliminaires, indiquées aux premières pages du livre, ont pour but cette mise en main : mise en main par le *ramener direct*, et mise en main par le *ramener diagonal*, c'est-à-dire le cheval, dans ce dernier cas, tournant la tête et regardant un peu de côté, le ramener direct suffisant pour le mouvement en avant, l'autre conduisant au placer du galop et des changements de direction.

1° Qu'est-ce que la mise en main? Sur quoi se base-t-elle?

2° Quelle est l'importance de cette mise en main, au point de vue de la conduite et de la conservation du cheval?

3° Comment reconnaître que la mise en main existe telle que la veut M. Baucher?

4° Comment et par quelle progression l'obtient-on?

1° *Qu'est-ce que la mise en main? Sur quoi se base-t-elle?*

La mise en main est un ramener complet de la tête au moyen des rênes, le cheval rouant son encolure et mâchant son mors.

Elle se base sur l'intelligence et la mémoire du cheval, aussi bien que sur la nature physique de son encolure.

En effet, le contact pénible du mors sur les barres est la source ou la cause aggravante de presque toutes les défenses; il les occasionne ou les augmente soit par la simple douleur locale, soit par celle transmise au rein et aux boulets que surchargent les violences d'une main inintelligente, soit par l'appui au sol sur ces mêmes jarrets et sur ces mêmes boulets, offert au cheval énergique qui veut s'élancer. Or, pour éviter ce contact meurtrier, on *fait comprendre à l'animal* qu'il doit ramener sa tête, qu'il y va de son intérêt, puisque cette contrainte cesse aussitôt qu'il a lui-même cédé de la mâchoire et de l'encolure... Grand principe de la Méthode: *céder aussitôt que le cheval cède...* Le cheval n'est pas longtemps à saisir cette corrélation de cession et de

bien-être. La mémoire intervient alors : le cheval a déjà de l'acquis. A partir de là, il s'opère en lui comme une fermentation intellectuelle : il réfléchit à son travail durant les longues heures de loisir de l'écurie ; pendant la leçon du dressage, il est à l'affût de tout ce que peut lui demander l'instructeur ; son moral se forme ; son irascibilité s'apaise ; il est sur une voie toute nouvelle, où chaque fait qui se présente excite puissamment son attention, développe et captive *sa raison ;* il naît à la lumière.

Peu à peu, par l'exercice, l'encolure, d'abord rigide et se mouvant toute d'une pièce, apprend à se plier, à se modifier dans sa forme de toutes les manières et devient physiquement plus souple : en même temps que certains muscles s'habituent à céder, d'autres à agir pour ramener l'encolure, certains fibro-cartilages inter-articulaires se relâchent à sa partie supérieure, prennent du jeu, de l'élasticité. C'est ainsi que le cheval est réellement, après son dressage, *physiquement et moralement* assoupli.

2° *Quelle est l'importance de la mise en main au point de vue de la conduite et de la conservation du cheval ?*

L'importance de la mise en main, comme conduite, ressort de son but. Elle a pour but de maîtriser le cheval en plaçant, autant que possible, sa tête dans la position perpendiculaire, la plus favorable à l'action du mors, qui agit à angle droit par les rênes,

position qu'elle arrive progressivement à prendre sans violence, avec aisance et de plein gré.

D'autre part, le seul fait de ce ramener volontaire et aisé lui permet de rester d'aplomb sur ses quatre membres. Le cavalier, de son côté, possède la libre disposition d'un bras de levier puissant (tête et encolure), s'en sert comme d'une boussole et d'un gouvernail, et obtient presque instantanément les flux de poids qui commandent les mouvements, sans jamais offenser les ressorts, les erreurs et les brusqueries de la main s'atténuant par la flexibilité du levier.

Tel est donc le double but de la mise en main, *maîtriser* et *placer*.

Nous n'en sommes pas ici à vouloir démontrer l'avantage du placer, qui, admis par tous les écuyers, est rendu si facile par les assouplissements de M. Baucher.

Cet avantage consiste, comme nous l'avons dit, à pouvoir influer sur toute la masse au moyen de la position donnée au balancier locomoteur (encolure), et au poids mobile (tête), situé à l'extrémité de ce balancier, en opérant des flux de poids sur tel ou tel membre, que l'on charge ainsi du poids enlevé à tel autre membre destiné à entamer le mouvement lorsque les jambes donneront l'impulsion.

Insistons plutôt sur la nécessité de la position perpendiculaire comme moyen de domination. Elle maintient la tête dans la direction la plus favorable à l'action du mors, en ce sens qu'elle permet à celui-ci d'agir d'une manière irrésistible comme levier du deuxième genre,

à raison de la perpendicularité des rênes qui représentent la direction de la puissance. Et ce levier n'offensera point, parce que l'encolure est assouplie, que le cheval a appris à céder sans contrainte, et que le cavalier cède presque aussitôt.

Nombre de personnes s'imaginent que le cheval souffre de la position du ramener, et se plaignent de le voir maintenu dans cette attitude fatigante. Répondons-leur que le ramener, tel que l'indique M. Baucher, loin d'être gênant, devient une position que le cheval prend progressivement, naturellement et sans effort, la tête haute, et qu'il arrive à conserver sans le secours des rênes. Et quand même ne conserverait-il pas de lui-même cette belle position, s'il a besoin de tendre quelquefois, souvent même, l'encolure pour se soulager, qui empêchera de le lui permettre, lorsqu'on n'aura rien à lui demander ? Il suffit de pouvoir obtenir le ramener à l'occasion. C'est même ainsi qu'il doit en être, surtout durant le cours du dressage, lorsque l'encolure n'est pas encore complétement assouplie, que les fibro-cartilages inter-articulaires ne se sont pas allongés ; le ramener n'en devient que plus certain, quand il en est besoin.

Par la suite, lorsque le travail a rendu facile le jeu des vertèbres cervicales, le ramener pourra être permanent sans la moindre gêne, et il deviendra aussi difficile au cheval de prendre une mauvaise position de tête et d'encolure, qu'il lui était, dans le principe, malaisé de céder au mors.

Au point de vue de la conservation du cheval, la su-

périorité de la Méthode ressort clairement, si l'on veut bien réfléchir.

Et à ce propos, écartons l'idée des gambades et des excentricités équestres des *airs relevés*, qui sont de tous les systèmes, mais que la méthode Baucher rend d'une exécution plus prompte et nullement dangereuse pour les membres du cheval. Entendons par méthode les assouplissements qui permettent de plier comme le roseau sans rompre.

Établissons la proposition suivante :

Susceptible de donner la mise en main, le cheval pourra même, au besoin, *supporter un à-coup de main violent*, sans ressentir les inconvénients qui en résulteraient pour un cheval qui se roidit.

Une comparaison bien simple le fera admettre.

Supposez une cravache, dont la partie amincie et flexible représentera la tête et l'encolure du cheval assoupli ; d'autre part, une barre rigide nous figurera ces mêmes parties chez le cheval non assoupli. Supposez un dynamomètre placé au pommeau de la cravache, et frappez sur la partie amincie un coup représenté par deux kilogrammes. Quelle sera la force transmise au dynamomètre ? Elle sera minime, parce qu'elle se décomposera et se perdra par l'élasticité de la cravache.—Répétez la même opération sur la barre rigide. En la supposant de nature à résister, les deux kilogrammes iront au dynamomètre marquer leur intensité de force au nombre 2.

Ainsi il en sera de nos deux chevaux en parallèle.

Chez l'un assoupli, l'effet violent de la main s'atté-

nuera en passant par la mâchoire, l'encolure et le rein, et arrivera amorti aux jarrets et aux boulets : le cheval restera d'aplomb. Chez l'autre, toute la violence du choc se fera, sans perte aucune, ressentir immédiatement dans ces mêmes parties, et les jarrets ainsi que les boulets postérieurs supporteront en outre tout le poids de la masse du corps qui aura reflué sur le derrière, par suite de la douleur à laquelle le cheval aura voulu se soustraire en s'acculant.

La comparaison est tellement vraie, que vous voyez les chevaux braqués sur le mors, se camper du derrière, pour essayer de supporter les secousses en repoussant le corps en avant; tandis que les chevaux assouplis conservent leurs extrémités dans leurs lignes d'aplomb, parce qu'ils n'ont point à craindre pour leurs jarrets et leurs boulets.

Il est aisé de se convaincre de la vérité de notre assertion, quand on acquiert un peu l'habitude de travailler le cheval à pied. En voyant tous les mouvements de corps, de tête et d'encolure, par lesquels le cheval, en s'acculant ou en se jetant de côté, tend à se soustraire à l'action du filet et du mors de bride; en le voyant chercher tous les moyens possibles de se débarrasser de la contrainte momentanée qui en résulte pour lui, et n'arriver que tardivement et en désespoir de cause au véritable, qui consiste à ouvrir la mâchoire et à faire un léger signe de tête; en devenant témoin de tous les à-coup propagés instantanément sur les membres et qui ne sont sans danger que parce qu'on est à pied, ce qui permet d'en paralyser les effets

en discontinuant les actions, — si l'on réfléchit que toutes ces résistances, si facilement réprimées à pied, deviendraient des défenses pour les trois quarts des chevaux montés, on peut se rendre compte de tout ce que l'on gagne à la progression raisonnée du dressage de la Méthode, tout ce que l'on évite de perte de temps, de danger et d'usure pour le cheval.

Tout ce qui est saccade, violence, doit être éliminé de nos principes ; tout y est progression et persuasion comme dressage, et indication comme conduite du cheval assoupli. Seulement, si dans un cas difficile, à la guerre, par exemple, dans un combat où le cavalier n'est pas toujours maître de son assiette, il opère sur les rênes des actions brusques involontaires, notre cheval trouvera dans la flexibilité de son encolure le moyen d'annuler l'effet désastreux des à-coup, et il restera toujours maniable et soumis.

L'agrément de monter de pareils chevaux n'est mis en doute par personne, même par ceux qui affectent de ne voir dans le cheval que la machine de guerre.

Encore faut-il que cette machine puisse se diriger, et qu'elle ne se brise pas ou ne vous brise pas en fonctionnant.

Le cheval bauchérisé est la machine de guerre par excellence, plein d'aisance, rapide, d'une franchise qui ne connaît pas d'obstacle, d'une mobilité parfaite et d'une solidité à toute épreuve.

3° *Comment reconnaître que la mise en main existe telle que la veut M. Baucher?*

Question essentielle, dont la solution ne peut guère se donner que sur le terrain, en prenant les mains de l'élève, et rendant instantanément aussitôt que le cheval cède; car la cession instantanée de la main est aussi indispensable à la prompte éducation du cheval que l'obtention de la flexion elle-même. Essayons d'exprimer cette cession du cheval, suivie de celle de l'homme, par l'énoncé de la règle suivante :

Quand, sur la sollicitation du mors, le cheval ouvrira la mâchoire, comme le fait une personne qui mâche franchement quelque chose, et, par la cession de ses vertèbres antérieures, imitera aussitôt après le signe d'assentiment d'une personne qui dit : oui, — la flexion sera bonne. Ce signe doit être accentué et très-bref.

Auquel cas, le cavalier ouvre les doigts et rend tout; car c'est avec les doigts seulement que les flexions à pied doivent se demander, comme plus tard à cheval la mise en main. A cheval, la main doit être fixe autant que possible; elle ne doit agir sur les rênes qu'en se fermant et s'ouvrant, en se tournant les ongles en l'air ou en dessous, c'est-à-dire en supination ou en pronation, et non point en tirant, comme dit l'Ordonnance, *du poignet à l'épaule.* Les mouvements plus sentis, ceux de l'arrêt, par exemple, doivent tout au plus se passer dans le pli de la saignée du bras.

La raison en est, comme moyen de dressage, dans la nécessité de rendre aussitôt que le cheval cède,

chose difficile lorsque c'est le bras tout entier qui demande la flexion, le poids du corps venant toujours s'ajouter à celui du bras, et comme justesse de conduite, dans le sentiment bien plus développé que possèdent les doigts, et dans la facilité qu'ils ont de transmettre au mors les moindres indications.

Il reste bien entendu que, à mesure que l'instruction du cheval se perfectionnera, il devra céder plus longtemps à la main, jusqu'à conserver en définitive son ramener aussi longtemps que celle-ci, dans les justes limites, marquera son opposition.

4° Comment obtenir la mise en main?

M. Baucher nous le dit dans son ouvrage, et le fait encore mieux comprendre dans son cours pratique.

Étant à pied, devant le cheval et un peu de côté, on le fait *marcher à la cravache*, en le frappant légèrement et d'une manière continue au poitrail, jusqu'à ce qu'il avance sur ces petites *attaques*. On n'a en cela d'autre but que de capter son attention, et de se donner à pied une force qui représente celle des jambes à cheval, c'est-à-dire *l'impulsion*. Il faudra, en touchant le poitrail de la cravache, tirer le cheval en avant par les rênes de bride ou de filet, l'arrêter et le caresser lorsqu'il aura fait un pas, pour commencer. — Le cheval finit par marcher au moindre signe de la cravache, sans qu'on ait besoin de le toucher (affaire d'intelligence).

M. Baucher prélude ensuite à la mise en main, par *quatre flexions* :

La première, *en contournant le mors de bride* de gauche à droite, puis passant du côté opposé, de droite à gauche, pour obtenir l'ouverture et la mobilité de la mâchoire;

La deuxième, *en croisant les rênes du filet* en dessous du maxillaire inférieur, et tirant en sens inverse, sans traction d'avant en arrière, dans le but également d'obtenir la mobilité de mâchoire, but premier et essentiel à atteindre;

La troisième, *en tirant une rêne de filet* (plus tard celle de bride), *par-dessus l'encolure*, l'autre rêne réglant l'action, pour obtenir la flexion latérale d'encolure, le cheval mobilisant toujours sa mâchoire et ramenant sa tête par la cession des vertèbres cervicales antérieures (*ramener diagonal*).

La quatrième, en marquant l'*action d'un seul canon* sur la barre, d'avant en arrière, par la traction d'une seule rêne de bride, réglant le mouvement de la tête et la maintenant dans la direction générale du corps, par la rêne de filet du même côté, tirée en avant en sens contraire à celle de bride : le cheval mobilise sa mâchoire, ramène l'encolure et mâche son mors.

Cette quatrième flexion est donc, pour ainsi dire, déjà la mise en main, avec cette différence que l'action ne s'exerce que d'un seul côté (mise en main décomposée). Elle conduit à la *mise en main complète* par les deux rênes de bride, opérant ensemble dans la main droite toujours d'avant en arrière, pendant que les deux rênes du filet dégagées de l'encolure et légèrement tendues d'arrière en avant par la main

gauche, aident à l'ouverture de la mâchoire en maintenant la tête, pour éviter tout déplacement latéral et s'opposer à tout mouvement de recul du corps du cheval.

La mise en main s'obtient encore en tirant, par-dessus l'encolure maintenue directe, la rêne du côté opposé à celui où le cavalier se place, et en marquant avec l'autre main une traction égale sur l'autre rêne, les deux poignets vis-à-vis l'un de l'autre et suivant une direction qui tend à les rapprocher (même position que pour la troisième flexion, conduisant au ramener diagonal).

Ce dernier mode d'opérer a l'avantage de permettre l'obtention de la mise en main à pied, avec le filet comme avec la bride.

Pour obtenir cette mise en main, la tête haute et l'encolure bien sortie, faites passer la rêne qui contourne l'encolure à peu de distance de la nuque, et marquez sur le canon opposé, avec l'autre main, une action de bas en haut.

Voyons comment le cheval donne sa première flexion : ce sera un indice pour obtenir toutes les autres.

Sollicité pour la première fois par le mors, le cheval ne sait ce qu'on lui demande : son œil devient fixe; il réfléchit, et résiste en attendant. Un peu de patience alors (1)..... Il résiste de pied ferme par la

(1) M. Baucher dit avec raison « Il y a trop de plaisir pour s'apercevoir qu'il faut de la patience. »

contraction des muscles qui servent au rapprochement des mâchoires. Mais il s'aperçoit que cette résistance ne le débarrasse pas de la gêne que lui occasionne le mors, il recule. Le cavalier doit, *sans continuer la flexion,* le tirer en avant au moyen du filet et de la cravache appliquée au poitrail (impulsion), le remettre juste à la place où il se trouvait déjà, et alors recommencer son action sur les barres; ou bien il se jettera à droite ou à gauche: il faut le replacer au même endroit et recommencer. Le cheval, s'il ne cède pas encore, fera des mouvements de tête : il faudra immédiatement s'y opposer. Enfin, convaincu que la contraction, l'acculement, les déplacements de corps et les coups de tête n'ont pu le délivrer, il ouvrira la mâchoire : aussitôt et instantanément, il faudra lui rendre des doigts et le caresser, pour lui faire sentir que c'était là que son attention devait tout d'abord se porter. On recommencera bientôt après, et une fois sur la voie, tout ira de soi-même : le cheval *aura compris.*

Un moyen d'obtenir beaucoup plus vite la décontraction de mâchoire, surtout lorsqu'il y a apathie chez le cheval, c'est non pas de lui mettre un doigt dans la bouche, comme je l'ai entendu dire par certains écuyers, qui risquent ainsi très-fort de se faire estropier, mais bien de lui appuyer extérieurement le pouce sur une des molaires supérieures en même temps que le mors agit sur la barre inférieure : sans passer par toutes les périodes de résistance que nous venons de décrire, le cheval ouvrira inévitablement et presque aussitôt la mâchoire.

Une cession et une caresse lui feront comprendre qu'il a bien fait, et le conduiront à céder bientôt après à l'action seule du mors en restant d'aplomb.

Il faut beaucoup de progression et de ménagement dans l'application des flexions; ne pas essayer de les obtenir tout d'abord à leur dernière limite de perfection et de ramener; parce que, de même qu'un tireur qui n'a pas l'habitude de la salle d'armes, ressent aux premières leçons des douleurs atroces dans les jambes, de même j'admets que les muscles de l'encolure peuvent être endoloris, si, en commençant, on abuse de leur faculté élastique. On ne ferait donc pas mal, dans certains cas, comme, par exemple, celui où l'on voudrait parfaire promptement l'assouplissement de cette partie du cheval, de la frictionner et de la faire frictionner à l'écurie aux endroits où le pli doit être le plus prononcé.

On peut, lorsque le cheval connaît déjà ses flexions et qu'il y a quelque temps qu'il n'a été monté, lui rappeler très-vite sa mobilité de mâchoire, en se plaçant devant, à pied, lui faisant face, appuyant les deux pouces sur le chanfrein, et, par-dessus les joues, opérant avec les quatre doigts de chaque côté une pression, juste au point de jonction des molaires supérieures et inférieures, ou encore sur la région des barres, sentant un peu la première avant-molaire supérieure. Cesser la pression aussitôt que la mâchoire s'entr'ouvre, monter ensuite à cheval et reprendre le travail au point où on l'avait laissé.

Ou bien encore, placé devant le cheval, les deux

mains renversées en supination, appuyer les quatre doigts sous les molaires supérieures et le pouce sur la partie supérieure de chaque branche du mors, de manière à faire peser les canons sur les barres par une légère torsion de poignet. Cette façon d'opérer est très-efficace comme mobilité de mâchoire et soutien de tête.

Une excellente flexion, qui pourrait, je crois, remplacer toutes les autres, consiste à tirer une rêne de filet en avant, l'autre rêne de filet en arrière, ou une rêne de filet en avant et la rêne de bride du côté opposé en arrière. Elle peut se nuancer de toutes les manières, et permet d'obtenir toutes les positions possibles de tête et d'encolure, avec mobilité de mâchoire.

PROGRESSION DU DRESSAGE.

Flexions et attaques.

Les quatre flexions préparatoires et la mise en main qui les résume, sont exécutées progressivement :

1° A pied, *de pied ferme, sans que le cheval recule ;*

A pied, *en marchant à la cravache, sans que le cheval essaie de ralentir.*

S'il recule, il faut le reporter en avant à la même place ; s'il essaie de ralentir, il faut activer par la cravache son mouvement en avant, et arriver ainsi à obtenir la flexion, sans que le mouvement de la tête et

de l'encolure influe en rien sur le corps, qui doit rester toujours d'aplomb.

2° A cheval, les flexions latérales et ensuite la mise en main, avec le filet d'abord, tenu dans la main gauche, la main droite posée de champ dessus, puis avec la bride dans la main gauche sans secours de la main droite (action des doigts), devront s'exécuter :

De pied ferme, sans reculer ;

Puis *en marchant, sans ralentir.*

Si le cheval recule, il faudra le reporter en avant avec les jambes, ou, quand la jambe ne suffit pas, avec l'éperon employé très-délicatement et aidé de la cravache la première fois. Pour cela, on rendra complétement des rênes en fixant bien sa position. Le cheval se portera en avant, au pas, au trot ou au galop, peu importe. Quand il sera de nouveau calme et en place, redemander avec soutien des jambes, pour empêcher le mouvement de recul, puis sans jambes. Si, en marchant, le cheval ralentit, à l'opposition de main sans jambes, il faudra activer sa marche avec les jambes, en lui faisant sentir l'éperon légèrement, immédiatement après la jambe, et en rendant de la main ; puis redemander la flexion ou la mise en main de la même manière, c'est-à-dire avec les jambes d'abord pour éviter le ralentissement, puis sans jambes, jusqu'à ce qu'il arrive à la donner, de même que de pied ferme, sans le secours des jambes et sans essayer de prendre aucunement sur sa vitesse.

C'est ce qui ne manquera pas d'avoir lieu, un peu péniblement dans le commencement, et plus tard à la

simple pression des doigts : le cheval alors marchera d'aplomb.

Ces mêmes flexions devront être ainsi demandées et obtenues *à toutes les allures,* sans jambes, et toujours à l'éperon quand le cheval ralentit. Une fois l'allure entaméee, le cheval devra être amené à la continuer au degré de vitesse primitivement communiqué, et à donner ses mises en main sans avoir besoin du secours des jambes, la main seule agissant : il devra ajouter à sa force d'impulsion une force égale à celle que la main lui oppose, afin que ces deux forces se compensent et s'annibilent.

De cette façon, le cheval restera toujours d'aplomb sur ses quatre piliers de support, et le cavalier s'épargnera la peine d'employer avec les jambes une force qui est toujours fatigante pour l'homme et qui émousse la sensibilité du cheval. Les jambes tomberont naturellement, s'écarteront des flancs du cheval, ou le presseront avec vigueur : le résultat, quant à la mise en main, sera toujours identique.

Le cheval, dès lors, ne devra diminuer son allure qu'à la suite d'un *effet d'ensemble*, lorsqu'après un accord équivalent de la main et des jambes, la main primant les jambes marquera l'arrêt ou le ralentissement, de même qu'il ne devra ajouter à sa vitesse que lorsque les jambes primant la main, celle-ci permettra l'augmentation de l'allure.

Par l'habitude de la mise en main, le cheval arrive à soutenir de lui-même sa tête et son encolure dans la position noble et élevée que lui assigne M. Bau-

cher, sans prendre aucun appui sur la main, tout en permettant à celle-ci d'agir sur sa bouche, même avec violence. A ce signe seulement on reconnaîtra que le cheval est parvenu à la dernière limite exigée pour un parfait dressage.

Attaques.

Avant d'aller plus loin, et puisque nous avons fait intervenir les attaques au début du dressage, il convient d'entamer ce chapitre, qui a toujours été la pierre d'achoppement pour tous ceux qui, sans se rendre compte de l'effet moral que l'éperon est destiné à produire, s'en sont servis sans réflexion, sans but, se sont imaginé que le cheval se dressait uniquement parce qu'il recevait un grand nombre de coups d'éperons, et ont obtenu ce qui devait naturellement en résulter, des résistances terribles.

Le cheval a, plus qu'on ne veut bien le croire, mille affinités morales avec l'homme. Il n'est dressé, c'est-à-dire soumis et docile aux aides, qu'autant qu'il a compris et retenu le langage de ces aides ; de même que toute personne n'est instruite qu'autant que son intelligence et sa mémoire se sont approprié les préceptes de la science.

Est-ce en brutalisant un enfant que vous lui inculquerez les premiers principes ? Non, assurément. Rudoyé, il se rebutera, prendra l'étude en horreur, cherchera tous les moyens de s'y soustraire, et les mauvais traitements, continuant à aigrir son caractère, développeront en lui les germes des plus déplorables excès.

Il en sera de même du cheval : la douceur et les ménagements pourront seuls amener la docilité ; plus tard, lorsqu'il comprendra qu'il est de son intérêt d'obéir, et qu'il saura comment obéir, nous serons fondés à nous montrer sévères et exigeants.

Les attaques sont ces touchers délicats de l'éperon, auxquels nous commençons, dès le début du dressage, à habituer le cheval, quand nous entreprenons de le ramener de pied ferme, puis en marchant, et qui ont pour but d'empêcher l'acculement, de conserver l'aplomb du corps et de réserver aux jambes un surcroît d'action, summum de leur intensité de force. C'est ce surcroît d'action qui, après avoir fait passer le cheval par la période d'aplomb, tant qu'on ne lui demande que le ramener, le fera plus tard arriver à la période d'équilibre par le rassembler. Équilibre veut dire aplomb, horizontalité, mobilité réunis, et en somme, légèreté.

Le cheval sera parfaitement dressé aux attaques, quand il les recevra comme les jambes, sans surprise, sans sursaut, mais augmentant ou doublant l'allure, augmentant son action sans augmenter l'allure, selon que la main rendra pour permettre le déplacement, ou qu'elle s'emparera de cette force au profit de l'équilibre sur place.

L'éperon ne doit pas être uniquement, comme le prescrit l'ordonnance de cavalerie, *un moyen de châtiment.*

Bien loin de là, il ne devra être employé à ce titre que d'une manière accidentelle, lorsqu'il sera avéré

que le cheval est animé de mauvaise volonté, que, naturellement ou accidentellement vicieux, il se livrera, sans cause plausible, à des ruades, à des sauts, à toute autre défense, dans le but de désarçonner son cavalier. Celui-ci devra alors, et j'ajoute à défaut de cravache, l'attaquer vigoureusement de l'éperon, *ayant toujours soin de rendre la main à chaque attaque,* et d'assurer sa position, le corps en arrière. L'éperon, ou mieux la cravache, interviendra uniquement pour prouver au cheval qu'il a affaire à forte partie, chose qu'il saura parfaitement discerner, si l'on ne s'accroche pas aux rênes et qu'on reste bien en selle. Mais revenez le plus tôt possible aux moyens de douceur et de persuasion; essayez de parler à son intelligence, et après lui avoir démontré qu'il n'est pas le plus fort, faites-lui comprendre qu'il ne dépend que de lui d'éviter, par la soumission, ces scènes dont il est la seule victime. Le plus souvent, même lorsque le mauvais vouloir semble le plus flagrant, le cheval ne résiste que parce qu'il ignore, parce que les mauvais effets de la main, les à-coup involontaires, intempestifs des jambes bouleversent ses idées. Pourquoi donc le châtier et *toujours vigoureusement,* comme le dit l'Ordonnance? Le châtiment lui fera-t-il apprendre ce qu'il ne sait pas? Le châtiment peut réprimer sans doute les mauvais instincts et inculquer la crainte; mais il peut aussi exaspérer, et il n'instruit pas.

La rigueur recommandée par l'Ordonnance ne doit être qu'un pis-aller. Ne semble-t-il pas qu'on ait tout fait pour lui ménager les plus fâcheux résultats, lors-

qu'on a prescrit de laisser l'éperon au flanc, jusqu'à ce que le cheval ait obéi? Mais s'il n'obéit pas, ce qui arrive le plus souvent quand il n'est pas fait à l'éperon et dressé aux attaques, comment faudra-t-il s'y prendre? C'est un vrai dédale, un cercle vicieux dont on ne peut plus sortir.

D'un autre côté, l'Ordonnance ne semble-t-elle pas admettre implicitement que l'éperon est une aide, puisqu'elle nous dit : *Si le cheval n'obéit pas aux jambes, il faut employer l'éperon?* L'éperon remplacera donc la jambe, et comme la jambe est une aide, l'éperon destiné à obtenir ce que n'a pu obtenir la jambe, ne sera-t-il pas, à bien plus forte raison, une aide?

Laissez donc de côté ce *littéral* dont les termes se contredisent : n'employez l'éperon que progressivement et dès le début du dressage, par un contact presque insensible ; *rendez toujours de la main lorsque l'éperon arrive*, de manière à y habituer le cheval peu à peu, quelle que soit son impressionnabilité, à le lui faire admettre comme aide, comme supplément d'aide à la jambe, et à *lui refuser, en le portant en avant, tout appui indispensable aux défenses.* Caressez-le souvent de la main sur l'encolure, lorsqu'il s'est porté franchement devant lui à l'éperon, et caressez le plus tôt possible. Le cheval comprendra que vous ne lui voulez pas de mal, et il essaiera de faire ce que vous lui demanderez.

A ces seules conditions, l'emploi de l'éperon peut être rationnel. La jambe et l'éperon devront être pour le cheval une seule et même chose, variant seulement d'intensité, tellement que cette idée, admise par lui,

amène plus tard le cavalier à ne plus se servir de cet instrument de rigueur. Intelligent et doué de mémoire, le cheval saura qu'au bout de la jambe est l'éperon, et fera par l'obéissance tout ce qui dépendra de lui pour en prévenir l'emploi.

Nous avons vu comment les attaques conduisent à la perfection de la mise en main : pousser le cheval en avant pour éviter l'acculement, obtenir l'aplomb du corps, donner l'entrain et la franchise. Il agit en même temps sur le moral, comme sanction à l'ordre de se ramener, qu'on intime par les doigts.

Cette influence morale finit par devenir tellement puissante sur le cheval fait aux attaques, que lorsque l'éperon arrive au poil, même sans que la main marque l'opposition, ce cheval, tout en se portant vivement en avant, ramène la tête et l'encolure et donne sa mise en main. — Il se présente même un moment où cet effet se produit par la simple menace de la jambe.

L'application de l'éperon pour obtenir la mise en main prend le nom d'*attaque sur la mise en main*, par opposition à l'*attaque sur la résistance* qui s'emploie pour tout autre effet.

L'attaque sur la mise en main conduit le cheval à donner la *mise en main sur l'attaque*, c'est-à-dire que l'éperon, dans le dressage, doit signifier, pour le cheval, mise en main; comme plus tard, étant dressé, demande de mise en main par les doigts lui signifiera : gare l'éperon.

Au début de ce dressage, lorsqu'on veut obtenir de pied ferme la mise en main sur les attaques, il convient

de la demander d'abord par de *simples attaques de mollets*, pour ne pas surexciter le cheval. La jambe suffit, car le cheval sait déjà que l'éperon est au bout de la jambe. On devra, dans ce cas, sentir un léger contact du mors sur les barres, et marquer une opposition de main plus sentie presque en même temps que le coup de mollet, mais un peu après.

On peut même opérer ces attaques à pied, par de légers *attouchements de cravache au poitrail ou sur la croupe* pour les mises en main directes, *sur le flanc en diagonale* pour les mises en main diagonales.

La mise en main sur l'éperon est le dernier terme de l'assouplissement de la mâchoire et de l'encolure; car, 1° le cheval a su par les flexions comment céder au mors; 2° son encolure s'est façonnée physiquement aux trois mouvements principaux que tendent à obtenir ces flexions, le ramener direct et les deux rameners diagonaux; 3° l'attaque vient agir sur son moral, et lui indiquer que dans toutes les circonstances il doit céder à la main, lorsqu'elle marque son opposition, voire même sans jambes, et que l'éperon est là comme sanction à la loi qu'on lui impose. Le moral est alors dominé d'une manière irrésistible; l'attention continuelle qu'apporte le cheval à céder pour éviter l'éperon, fait que le cavalier n'a plus besoin de s'en servir, et qu'il peut réellement monter avec les *jambes libres et tombant naturellement*.

Que si, à un moment donné, un fait quelconque vient à surexciter chez le cheval un sentiment instinctif, tel que la peur, sentiment bien difficile à déra-

ciner complétement, alors on peut constater combien est magique cet instrument de domination. L'éperon arrive sur le temps d'arrêt que marque le cheval; son contact instantané, comme celui d'une lancette, détermine une réaction inévitable, automatique, l'ouverture de la mâchoire et le ramener de l'encolure; le cheval est dans la main; il est à vous; il s'est livré pieds et poings liés; toutes ses sensations se concentrent alors en lui-même, rien n'apparaît plus au dehors; c'est le fou enchaîné, impuissant à nuire, selon l'expression du Maître.

L'emploi de l'éperon, précieux par son action irrésistible sur le moral, est indispensable: *il faut qu'un cheval soit dressé aux attaques*, parce que, à un moment donné, dans nombre de circonstances difficiles, il braverait la seule force des jambes, quelque habitué qu'il fût à l'obéissance; et tout cheval, quelle que soit son irritabilité, s'y fait par une sage progression.

Rotations et pirouettes.

Outre son usage comme moyen énergique d'impulsion, et en même temps de mise en main, l'éperon a encore, aussi bien que la jambe, deux rôles à remplir: l agit, 1° comme moyen d'action latérale sur l'arrière-main; 2° comme puissant moyen de rassembler.

1° Dans les rotations de hanches autour des épaules (conduisant aux pirouettes renversées), il apprend au cheval à céder sûrement et promptement à l'action isolée de chaque jambe.

Dans les rotations d'épaules autour des hanches

(conduisant aux pirouettes ordinaires), il lui apprend subsidiairement à mobiliser son avant-main autour de l'arrière-main, en ce sens qu'il empêche l'acculement et le déplacement latéral de la croupe.

Nota. Dans les rotations d'épaules, ce sont les rênes qui jouent le rôle principal et *déplacent* l'avant-main (rêne droite de filet, main de bride à droite, ou rêne gauche de filet, main de bride à gauche). La jambe du dehors se pose, pour ainsi dire, comme *barrière latérale*, la jambe du dedans soutient pour empêcher le reculer ou l'acculement.

Dans les rotations de croupe, les rênes fixent l'avant-main, la jambe du dehors *déplace* l'arrière-main et le fait pivoter autour de la jambe du dedans placée plus en avant et agissant avec une force égale, mais avec un effet réel moindre.

Pour le mouvement d'appuyer, le cavalier combine d'une manière égale l'emploi des aides de l'avant et de l'arrière-main (rêne droite de filet, main de bride à droite, jambe gauche en arrière, jambe droite plus près des sangles, pour régler le mouvement, et réciproquement).

Les rotations de hanches et d'épaules, et les pirouettes qui plus tard les remplacent (1), sont d'une importance majeure comme dressage. Elles constituent la base essentielle de tous les mouvements latéraux possibles, changements de direction, voltes, demi-voltes, appuyer, etc. La bonne exécution des deux pirouettes (renversée et ordinaire) assure celle de tous

(1) La rotation est le mouvement d'une durée indéterminée, la pirouette est le même mouvement sur un demi-tour.

ces mouvements dans toutes les circonstances et à toutes les allures.

Il est de nécessité absolue que les épaules restent en place quand la croupe marche, et que la croupe ne force pas la jambe quand les épaules se déplacent, afin que le cheval fasse bien la différence et apprenne à respecter une aide en cédant à l'autre. Le mouvement d'appuyer réunit les deux résultats obtenus, et donne comme total la mobilité à la masse entière.

Sous ce rapport, le dressage réel et seul indispensable est tout entier dans les pirouettes et dans le mouvement d'appuyer.

Les inflexions générales du corps, qui résultent du placer et de l'exécution même des deux sortes de pirouettes, assouplissent d'une part les muscles du tronc et les vertèbres du rachis, c'est-à-dire apprennent aux muscles à agir ensemble ou séparément, à se secourir ou à se remplacer, selon que tel membre opère telle évolution nonobstant le placer, et elles donnent aux vertèbres du jeu et de l'élasticité.

Ces mouvements enseignent encore aux membres à combiner ou à distinguer leurs actions, à passer l'un devant l'autre en se croisant, ce qui est d'une grande difficulté dans l'avant-main pour beaucoup de chevaux qui n'en ont pas acquis l'habitude ou qui sont mal conformés de cette partie, à se succéder sur le sol dans les meilleures conditions dynamiques et statiques.— Enfin, le cheval qui a étudié lui-même, et suivi avec attention ce que le cavalier lui indique progressivement et en tenant compte des lois de son mécanisme,

se confirme moralement dans le mode d'exécution de chacun de ses mouvements, en même temps que ses agents de locomotion deviennent plus habiles à parfaire leurs évolutions : le cheval a le savoir en même temps que le savoir-faire. Il est très-bon d'enseigner à pied les pirouettes. Nous donnons la manière de s'y prendre à l'article du pas espagnol.

Tout ce qui constitue le dressage élémentaire, mise en main, impulsion, arrêt, pirouettes, appuyer, rassembler, reculer, peut et doit s'apprendre au cheval d'abord non monté ; avec quelques leçons de galop à la longe, vous pouvez dresser un cheval avant que de vous mettre en selle.

Rassembler.

2° Le rassembler est l'état d'équilibre instable, auquel est amenée la masse du cheval, 1° par la *concentration* de ses forces musculaires et des diverses parties constituantes de son être, tête, encolure, croupe, membres, qui semblent vouloir converger vers le milieu du corps ; 2° par le *rétrécissement de sa base de sustentation*, résultant du rapprochement respectif de ses extrémités inférieures sur le sol ; 3° par la *mobilité* de ses piliers de support.

Le signe le plus certain de cet état d'équilibre pour le cavalier, est la *légèreté du cheval*, qui semble vouloir s'enlever des quatre pieds, et que l'on sent disposé à céder aux moindres indications de la main.

C'est un ressort qui se bande, tout prêt à se détendre du côté où on ne le retiendra plus.

4 Le rassembler résulte d'une opposition combinée, équivalente, de la main et des jambes, qui renferme le cheval. Le cheval est entre la main et les jambes : la main oppose une *barrière infranchissable*; les jambes communiquent l'impulsion, et amènent, à la suite de l'opposition de main, les extrémités postérieures sous la masse.

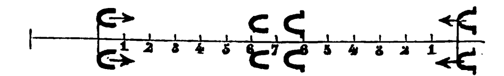
Si le cheval, se sentant retenu du devant et poussé du derrière, s'immobilisait dans son dressage sur cette double action, parce qu'elle serait trop continue, trop également, trop simultanément opposée, il faudrait alterner l'opposition des jambes avec celle de la main, dans le but de faire osciller la masse d'arrière en avant et d'avant en arrière. La mobilité naîtra : le mouvement ne pouvant avoir lieu ni en avant ni en arrière, se développera de bas en haut, et le cheval se grandira. Nous parlerons plus loin d'un autre moyen puissant de rassembler, résultant des effets diagonaux alternés.

Le rassembler, qui est l'œuvre difficile de la Méthode, intéresse surtout les écuyers, auxquels il est indispensable pour les mouvements de haute école.

M. Baucher en fait grâce aux chevaux de troupe, à raison du peu d'intelligence qu'on est convenu (bien à tort selon nous) d'accorder aux simples soldats. Le niveau de l'instruction, si l'on cote l'intelligence sur l'instruction, s'est bien élevé dans la troupe depuis quelques années. Quinze jours ou trois semaines de dressage, en employant deux reprises de trois quarts d'heure chacune, le matin et le soir, suffiront à un cavalier, instruit des premiers principes de la Méthode,

pour obtenir un ramener qui assure la complète obéissance dans tous les mouvements des manœuvres.

En effet, sans conduire le cheval au degré de concentration de forces et de mobilité parfaites qui résulte du rassembler poussé à ses dernières limites, le ramener, du moment que les jambes font opposition à la main, produit toujours un commencement de rassembler. Rappelons-nous bien que M. Baucher compte sept degrés dans le rassembler.



Par l'opposition de la main, le cheval sent devant lui une barrière infranchissable ; mais en raison de sa connaissance de l'éperon, qui le pousse en avant et stimule son énergie musculaire, il concentre ses forces *et marche pour ainsi dire de ses jambes de derrière seulement*, le rein se voussant en contre-haut et la croupe se baissant un peu.

Par la progression de l'arrière-main, toute la masse se projette en avant ; les membres de devant, ne gagnant point de terrain, se trouvent par ce fait engagés sous la masse poussée par l'arrière-main. Les quatre extrémités, de cette manière, se rapprochent les unes des autres : la base de sustentation, c'est-à-dire le parallélogramme circonscrit par les quatre pieds sur le sol, se rétrécit, et donne pour conséquence physique une mobilité plus grande de toute la masse du corps.

En prolongeant et multipliant les oppositions, et en

employant les attaques sur ces oppositions, le cheval arrive au rassembler parfait.

Quelques légers ballottements de jambes, bien isochrones, aidés par les effets diagonaux de rênes, le conduisent au piaffer.

La leçon du rassembler, et plus tard celle du piaffer lui-même, se donne avec avantage à pied, au moyen de la cravache.

Voici en peu de mots en quoi elle consiste :

Lorsque le cheval connaît bien ses mises en main et la cravache comme aide, on saisit les rênes dans une main, on porte le cheval en avant sur la piste, et on oppose la main aussitôt après avoir fait sentir légèrement sur la croupe l'extrémité de la cravache tenue dans l'autre main. — L'attouchement de la cravache doit arriver toutes les fois qu'un bipède diagonal vient de poser, afin d'en activer la détente. — La main qui fait opposition doit arriver un demi-temps après la cravache, pour que le mouvement dont on veut s'emparer au profit de l'équilibre et de la mobilité sur place, ne soit pas trop vite intercepté et perdu.

Il faut agir moelleusement de la main et laisser avancer dans le principe. Aussitôt que l'on obtient deux ou trois pas cadencés, on arrête, on rend tout et l'on caresse. Plus tard on multiplie les oppositions de main, et on finit par exiger la mobilité en place entre la cravache et la main. Il arrive un moment où le cheval se mobilise rien qu'en voyant la cravache maintenue à une certaine hauteur au-dessus de sa croupe.

Ce travail doit être entremêlé de repos en place

assez longs pour ramener un calme complet. Il convient de caresser le cheval pendant ce temps avec la cravache dans le sens du poil, en la lui passant doucement sur l'encolure, les épaules, les membres antérieurs, le tronc, la croupe et les membres postérieurs, ce qui diminue extraordinairement la susceptibilité que montrent certains chevaux (moyen d'habituer au sabre).

Ces attouchements avec la chambrière sont encore bien plus efficaces pour agir sur le moral, surtout lorsqu'on a déjà *pu trouver une ou deux occasions* de la leur cingler dans le bas des jambes.

C'est ainsi que M. Baucher, par l'application progressive de son système, permet de s'arrêter à différents degrés, et obtient, dans tous les cas, des chevaux d'un grand agrément, d'une soumission et d'une justesse parfaites. Nous ne parlons pas ici de finesse; finesse rime trop avec fausse finesse : *Il ne faut pas de finesse chez un cheval dressé ; il lui faut uniquement de la justesse.*

Les chevaux bauchérisés se conduisent par un placer et des indications, conservent l'allure sans avoir besoin d'être constamment stimulés, continuent le mouvement une fois commencé, sans plus réclamer de main ni de jambe, ne modifient l'allure et le mouvement que sur un nouveau placer et de nouvelles indications, supportent sans broncher les à-coup de main, et, plus que tout cela, possèdent par la connaissance parfaite de l'éperon, comme moyen d'impulsion, un entrain, une franchise admirables.

Et songer qu'on a reproché à la Méthode de prendre

sur l'impulsion des chevaux ! Mais dites donc le contraire : elle leur en donne énormément. Comment peut-il concevoir seulement l'idée de diminuerde sa vitesse, ce cheval toujours poussé en avant par les attaques? Avec quel bonheur il s'élance, quand arrivent les jambes, la main s'ouvrant pour abaisser cette barrière qui le retenait captif, et que, malgré toute son énergie, il ne pouvait forcer !

QUELQUES CONSEILS.

Mise en main.

Quand vous avez obtenu la mise en main, de grâce, ne tirez plus sur les rênes, pour vouloir un surcroît de ramener qui n'a plus sa raison d'être. La position verticale de la tête suffit pour la conduite, parce qu'elle permet au cheval de rester d'aplomb et de recevoir les indications de la main ; elle n'est même pas nécessaire dans toutes les circonstances où le cheval ne doit pas être renfermé.

Si, dans le dressage, on va jusqu'à demander de toucher du menton le poitrail, c'est afin de parfaire l'assouplissement et d'être sûr que le cheval, dans aucune circonstance, ne prendra une position où il pourrait résister ; car qui peut le plus, peut le moins ; mais tout en pouvant le plus, il faut demander le moins.

Si, après avoir cédé à la main, le cheval se sent maladroitement soumis à un enrênement qui le torture, qui force ses ressorts, lui ôte sa légèreté, com-

promet son aplomb, la nature reprend ses droits, et l'instinct de conservation le porte à se défendre ou tout au moins à résister, quelque assoupli qu'il soit.

En thèse générale, toutes les fois que *le cheval cède, cédez aussi*; mettez-le à son aise le plus tôt possible : c'est le véritable et seul moyen de *l'intéresser à l'obéissance.* Cela concorde parfaitement avec le fini du dressage de M. Baucher, qui doit amener le cheval à se *conduire par de simples indications,* conservant son allure, continuant le mouvement une fois commencé, sans plus réclamer ni main ni jambes.

Résistances.

Il est un principe dont il ne faut pas s'écarter dans le dressage, et qui est une garantie que la progression n'est pas enjambée, c'est de s'attacher à détruire successivement chaque résistance à mesure qu'elle se présente ; car il en est toujours une qui domine. Celle-ci disparue, le cavalier de tact en sent une autre de moindre gravité, et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'elles soient toutes anéanties.

C'est ainsi qu'un cheval aura, pour une cause ou une autre, la tendance à porter la tête à gauche : il faudra tout d'abord, dans ses mises en main, travailler à la lui faire tourner à droite, puis ensuite à la maintenir verticale dans la direction exacte de l'encolure.

Quand le dressage est terminé et que vous n'avez plus qu'à vous servir de votre cheval, veillez avec un soin constant à ce qu'il soit toujours droit, de tête, d'encolure et de hanches, toutes les fois que vous

n'aurez qu'à marcher droit devant vous, et pour cela soyez droit de corps vous-même à cheval, la main bien au milieu du buste, les jambes symétriquement placées. Souvent, par l'usage, une rêne s'allonge plus que l'autre : ayez soin de vous en assurer de temps à autre et de les faire égaliser par le sellier. Beaucoup de résistances, si l'on n'y prend garde, proviennent de ce que le cheval tourne la tête toujours d'un même côté, ou la penche, soit en mettant le bout du nez à droite ou à gauche, soit en la laissant dévier par le sommet. Il s'ancre dans ces mauvaises habitudes et en profite pour échapper aux aides. Cherchez l'aplomb d'abord, l'équilibre ensuite : l'aplomb est l'attitude résultant de la bonne disposition de chaque partie du corps au-dessus de sa véritable base de sustentation, par rapport à l'ensemble de la masse. L'équilibre est cette qualité naturelle ou acquise, qui se manifeste par la légèreté et la mobilité, c'est-à-dire l'aisance, la souplesse et la facilité des mouvements.

L'aplomb est nécessaire à l'équilibre, c'est sa première base, celle qu'il faut poser d'abord ; les assouplissements font le reste, et souvent même après avoir déjà rectifié et assuré l'aplomb.

Le défaut corrigé dans l'encolure, vous sentirez peut-être que votre cheval obéit moins bien à une jambe qu'à l'autre : il faut le travailler de cette jambe sur ses pirouettes, renversées d'abord, ordinaires ensuite, et sur le mouvement d'appuyer.

Un cheval a-t-il des dispositions à trop se ralentir, poussez-le par de petites attaques d'éperons, *rendant*

tout de la main, jusqu'à ce qu'il se porte en avant au galop par le simple rapprochement du mollet. Il y arrivera toujours.

Un cheval s'enlève-t-il trop du devant, ce qui arrive le plus souvent parce que le cavalier a trop de main, mêmes moyens : attaques très-légères, mobilité parfaite de mâchoire, pirouettes renversées, flexions d'affaissement pour faire disparaître le défaut de l'encolure, flexion d'élévation plus tard, pour arriver à la position haute de la tête. — Il est toujours très-bon, dans le dressage, d'apprendre au cheval à baisser et à tendre l'encolure pour soulager ses muscles et ses vertèbres cervicales. Il en prend et en conserve l'habitude, et plus tard, quand on n'a plus rien à lui demander après l'exécution d'un mouvement, il sait se mettre à son aise en allongeant le cou, sans plus bouger. Il n'en est que mieux disposé à se remettre dans la main, lorsque l'on reprend son travail. — Cet exercice est *indispensable au cheval qui s'encapuchonne ;* car généralement les chevaux encapuchonnés, tout en baissant la partie antérieure de l'encolure, contractent extraordinairement les muscles releveurs de la région postérieure vers le garrot ; et cette contraction est en grande partie cause de la roideur de tout le balancier.

Un cheval bat-il à la main, résultat d'une trop grande compression par les rênes et de l'absence de descentes de main, si vous voulez le corriger promptement du défaut que vous lui avez sans doute donné, laissez-lui une certaine liberté de rênes, et saisissez le moment où la tête veut se relever : la main fixe, en

place, fermez-la par un mouvement subit et énergique en la tournant en supination, sans saccades de bras, et desserrez-la immédiatement. Le cheval se rend compte qu'il a été au-devant de la douleur, qu'il est cause de son mal, et il ne recommence plus. Au bout de quelques jours de ce soin, il se guérit de sa manie. Il n'est point de cheval qui fasse plus le procès à son cavalier que celui qui bat à la main.

Enfin, un cheval rue: il faut voir si le harnachement ne le blesse pas; si la cause est morale, il faut agir sur le moral.

On peut bien, en élevant la main, annuler momentanément la défense ; mais si le cheval veut bien ruer, vous ne l'en empêcherez pas : la première fois, il n'aura pas réussi ; à la seconde vous aurez beau élever la main, il n'en ruera qu'avec plus de furie. — Il faut donc guérir le moral. Le cheval qui a suivi la progression de la Méthode en sera bientôt quitte ; car il a déjà commencé à admettre par intelligence la domination de l'homme, il suffira de lui rendre tout de la main en sentant les genoux et le gras des jambes, le haut du corps en arrière, et de faire agir l'éperon par une vigoureuse attaque, ou mieux de lui sangler franchement un ou deux forts coups de cravache sur les flancs, jusqu'en dessous du ventre. Ne sentez pas les rênes : il ruerait encore. Laissez-le galoper s'il veut ; et s'il n'a pas rué de nouveau, caressez-le. Si la cravache arrive après chaque ruade, et qu'il voie par votre caresse, faite à propos, que vous n'êtes pas son ennemi, il ne songera de sa vie à ruer.

La cravache ainsi employée a beaucoup de chance de réussir avec tous les chevaux.

La chambrière agit sur le moral du cheval encore plus puissamment que la cravache. Il n'est rien qu'il redoute tant, si l'on a soin de l'employer en la cinglant dans les régions inférieures des membres. Le cheval rétif, qui rue à la moindre action des jambes, lorsqu'il est mis au caveçon et à la chambrière, ayant sur le dos un cavalier solide, qui le laisse courir sans s'attacher aux rênes, a bientôt fait de perdre cette habitude, si chaque tentative de ruade est ainsi *et immédiatement réprimée*. Mais il faut se garder d'abuser de ce moyen de correction : un coup vaut mieux que deux. Le principe est de le faire redouter et de s'en servir très-peu.

— L'éperon, employé comme correction avec un cheval qui ne l'admet pas encore comme aide et comme moyen d'impulsion, ne fait qu'empirer le mal et rendre le cheval rétif et rueur.

En un mot, toutes les résistances qui exigent pour le cheval un point d'appui sur le sol, sont enrayées par l'attention de le *porter en avant, rendant tout de la main*, aussitôt que l'on sent cette espèce de temps d'arrêt, que marque le cheval toutes les fois qu'il songe à se défendre. Mieux le cheval aura été travaillé aux attaques (impulsion par l'éperon), moins ces défenses se présenteront.

Il existe encore un moyen de déplacer l'appui au sol des extrémités : c'est l'emploi des pirouettes. Nous l'avons donné implicitement à entendre, en prescrivant

les pirouettes renversées pour le cheval qui se cabre. Il est évident en effet que, lorsque les extrémités postérieures sont très-mobiles à la jambe, la moindre action de cette aide porte le poids d'un membre sur l'autre et déjoue le dessein du cheval, en le privant du concours de ses deux piliers postérieurs nécessaire au cabrer.

Mais il faut que la jambe agisse ainsi avant que le cabrer ait eu lieu. Nous prescrirons par contre, et pour raison analogue, les pirouettes ordinaires, comme excellent moyen de faire disparaître les tendances à la ruade.—Il faut se rendre compte de la position habituelle de l'encolure; si elle est haute, il faut l'abaisser; si elle est basse, il faut la relever. Ce simple changement dans la disposition du balancier fait souvent disparaître la défense, en déconcertant le cheval et en détruisant la combinaison de ses moyens de résistance.

Si le cheval a des dispositions à s'emporter, trop d'entrain, il faut l'exercer beaucoup au reculer et à l'arrêt, lui prodiguer les caresses lorsqu'il est bien calme, faire de longs repos pendant lesquels on exige la plus grande immobilité. Il faut une grande perfection dans le ramener par les attaques.

Éviter dans les arrêts l'action prolongée de la main qui donne au cheval un appui dangereux; se servir, comme ralentissement et en même temps comme moyen d'entretenir la mobilité de mâchoire, d'oppositions énergiques venant des doigts, de remises de main subites, et de reprises vigoureuses suivies de cessions immédiates, aussitôt que le cheval s'élance et qu'il rencontre de nouveau la main, dont l'action nerveuse

et rapide lui fait opérer toujours un léger retour sur lui-même ; exercer le cheval à ces deux mouvements de l'arrêt et du reculer, *surtout à pied ; le rassembler à pied au moyen de la cravache* sur la croupe et des oppositions de main, jusqu'à ce qu'il n'essaie plus de forcer la main. Aussitôt qu'il veut gagner, le faire reculer et revenir aux flexions de mâchoire de pied ferme.

Causes fréquentes des résistances.

Le cheval résiste le plus souvent par ignorance. La progression de la Méthode en triomphe aisément.

Les mauvaises habitudes contractées compliquent beaucoup la tâche de l'écuyer.

La funeste manie de conduire toujours les chevaux de main à droite, dans les promenades, fait fléchir l'encolure à gauche et apporte dans le dressage une grande perte de temps pour la redresser, dans la conduite des difficultés sans cesse renaissantes ; car le cheval assoupli lui-même, sous l'influence de cette fatale habitude, s'il est négligé quelque temps, présente, lorsqu'on le reprend, une tendance à porter la tête à gauche. Alors, du côté droit il résiste à vos actions de rênes, et du côté gauche il s'y soustrait en cédant trop vite. Partant, il n'y a plus de symétrie ni de régularité dans les effets des aides.

La mauvaise volonté n'est point ordinairement une cause première : elle n'est le plus souvent que le résultat d'autres causes.

La faiblesse des reins peut être un motif de défense sans doute ; mais on est trop disposé à prétexter cette cause pour couvrir les insuccès du dressage. Je la crois beaucoup plus rare qu'on ne veut bien le dire. Les chevaux dont on se sert pour la selle ont en général la force de porter un homme ; il est probable que le cheval qui bondit pour se débarrasser de son cavalier, se sent vigoureux et capable de se délivrer d'une domination à laquelle il n'a pas encore senti la nécessité de se soumettre.

Le manque de force dans certaines parties, comme par exemple dans les articulations du jarret, du genou, par suite d'une mauvaise disposition des leviers ou de l'état de jambes et d'avant-bras trop grêles, constitue un cheval sans moyens. Dans ce cas, le cheval peut bien ne pas se défendre, mais il ne faut pas s'attendre à en obtenir grand'chose. — Si pourtant, comme il se rencontre, l'arrière-main rachète par sa bonne conformation le défaut de l'avant-main, ou réciproquement, c'est un cheval qui présente encore des ressources, et que le dressage méthodique peut beaucoup améliorer, en lui apprenant à secourir les parties faibles par les parties fortes.

Le mauvais emploi des aides est cause fréquente de résistances. Le cavalier doit donc étudier, pour savoir ce que l'on peut demander et obtenir par les actions diverses de la main et des jambes.

L'irritabilité jointe à l'ignorance est une difficulté de plus. Le mors est un instrument de supplice, contre lequel le cheval susceptible se roidit dans son igno-

rance. On est souvent étonné, après les premières flexions, de voir revenir le calme chez les natures les plus ardentes et les plus irascibles : ce qui prouve que la bride, par la contrainte qu'elle apporte dans tous les mouvements, lorsque le cheval ne sait pas, en cédant, se mettre à l'aise, est pour les trois quarts du temps ce qui l'irrite et le met hors de lui.

Un harnachement mal ajusté, qui comprime un seul point, au lieu de reposer également sur toutes les parties, fait naître chez le cheval l'idée de s'en affranchir. On doit toujours visiter son harnachement avant de commencer le travail.

Le mors à branches en S, dernier modèle donné il y a quelques années à la cavalerie, a été inventé, je crois, dans le but de supprimer la fausse gourmette en la rendant inutile, c'est-à-dire en mettant le cheval dans l'impossibilité de prendre les branches du mors avec les dents.

Or, dans son contour en S, la branche vient rejoindre et couper la ligne droite, figurée par l'ancienne branche, juste à l'endroit où se trouve le coin de la mâchoire inférieure. Il en résulte qu'il est toujours aussi facile au cheval de placer son coin sous la branche et d'annuler les effets du mors. J'en ai été souvent témoin. L'inconvénient est grave ; on peut y obvier, mais c'est en revenant à la fausse gourmette, que l'on peut encore adapter à la branche en S, vers son milieu, à l'endroit où la petite tige de force, servant à consolider la branche, vient se souder par son extrémité inférieure.

Autre chose à propos de mors. Sans m'arrêter à passer en revue toutes les diverses manières de mal brider un cheval, comme, par exemple, de lui donner une embouchure trop petite ou trop grande; d'avoir un mors qui fait la bascule, placé trop haut ou trop bas; une gourmette trop serrée, ou qui a blessé la barbe et qu'on laisse à la même place, lorsqu'il serait si facile de la faire tenir plus haut par un cordonnet fixé à la sous-gorge; une muserolle qui tient les deux mâchoires hermétiquement fermées; une sous-gorge qui empêche le cheval de respirer en se ramenant; je crois pouvoir donner un conseil à propos du cheval qui passe la langue par-dessus l'arcade de la liberté de langue, et qui la laisse pendre en dehors ou serpenter disgracieusement. Outre le désagrément que cette vilaine habitude procure aux yeux, elle a l'inconvénient de faire perdre la mobilité à la mâchoire et la légèreté à toute la masse. — Elle provient, la plupart du temps, d'une compression trop prolongée par l'action des rênes sur les barres, ou de l'insuffisance de la liberté de langue, qui ne permet pas à la langue de se loger à son aise. Dans le premier cas, ayez moins de main; dans le second, employez un mors dont la liberté de langue plus développée ne gênera plus le cheval. Ce dernier remède, que j'ai eu occasion d'appliquer, m'a parfaitement réussi.

Aux personnes qui ont la bonne foi de reconnaître, de s'avouer qu'elles ont une main trop dure, j'indiquerai l'usage d'un mors particulier, espèce de mors mixte, tenant de celui du filet et de celui de la bride,

qui, à l'énergie de l'un, mais à un degré moindre, allie le moelleux de l'autre; je veux parler du palam anglais. Il se rapproche du mors du filet, en ce sens que les deux canons sont articulés à charnière, en d'autres termes, que l'embouchure est brisée et formée de deux parties jouant l'une sur l'autre. Il emprunte au mors de bride ses branches et sa gourmette. Son emploi n'empêche pas celui d'un filet séparé, quoiqu'il puisse lui-même agir seul comme tel, au moyen d'un anneau imitant celui du filet, et adapté de chaque côté à la branche, à son point de jonction avec le mors. Le filet séparé a l'avantage de ne pas faire porter son mors au même endroit que celui du palam. Ce palam est fort employé en course; et dans les sauts d'obstacles, avec un cheval assoupli, il est excellent.

Puisque nous en sommes sur le harnachement, je me permettrai quelques remarques au snjet des selles de cavalerie actuellement en service.

Les selles à bandes sèches (1) seraient en principe excellentes, si, une fois ajustées, les surfaces de la selle et du dos du cheval qui se trouvent en contact, restaient dans les mêmes conditions respectives; mais voici ce qui arrive souvent : aussitôt *en route* ou en campagne, l'état du cheval se *modifie; il maigrit*, ou encore, par la fatigue son dos s'affaisse. La pointure (2)

(1) Les bandes sont les deux parties du corps de la selle reposant immédiatement sur le cheval, de chaque côté du dos. Les bandes ordinaires sont rembourrées en crin, les bandes sèches sont en bois.

(2) Inflexion des surfaces en contact.

des bandes ne concorde plus alors avec la disposition du dos; des points de contact s'établissent à certains endroits; la selle ne porte plus sur d'autres parties; il se produit inévitablement des blessures. Nonobstant toutes les précautions, notamment celle de relever constamment la couverte sous l'arcade antérieure au-dessus du garrot, le poil commence par s'user, et après le poil, c'est la peau. Au bout d'une quinzaine d'étapes, le dos est horriblement échauffé, et si, au lieu de quinze étapes, on en avait trente à fournir, un grand nombre de blessures se déclareraient. — Elles ont presque toujours lieu, non plus au garrot même, comme cela se présentait dans le temps; mais bien de chaque côté du dos, à deux ou trois pouces en arrière de la pointe supérieure de l'épaule, à l'endroit où repose la mamelle de la bande (limite antérieure et renflée de la bande).

Cette région du dos s'affaisse-t-elle davantage par suite de l'amaigrissement, et permet-elle à la selle de venir buter sur elle, ou bien, le dos s'ensellant, la bande porte-t-elle par ce fait davantage sur ses extrémités, ou encore, comme je crois pouvoir le supposer pour bien des cas, une direction trop inclinée d'arrière en avant du siége de la selle tend-elle à porter le poids du corps du cavalier sur sa partie antérieure? Toutes ces causes peuvent agir, soit isolément, soit de concert. Où est le remède?

Ne pourrait-on pas, tout en conservant les pointures telles qu'elles existent, faire couler des bandes de gutta-percha, cuir végétal, très-élastique et d'une grande ténacité, dont on modifierait la forme suivant celle des

diverses pointures, et que l'on adapterait aux bandes entre le bois et le cuir de revêtement? La pointure, selon son numéro, continuant à donner à la bande sèche la direction et les ondulations générales du dos, la bande de gutta-percha, très-épaisse vers les mamelles, suivrait à la longue les lentes transformations de cette région, et épargnerait peut-être au cheval ces blessures que l'on voit arriver sans trop savoir comment les prévenir. — On devrait aussi s'attacher à donner au siége plus d'horizontalité, pour éviter les déplacements de l'assiette, résultant de la pente que présente souvent cette partie de la selle. — Enfin, j'ai remarqué que, pour beaucoup de chevaux, les mamelles sont trop bombées.

Des causes de résistances ou de défenses, auxquelles on a moins songé et qui agissent plus souvent qu'on ne croit, sont une mauvaise direction du dos et du rein, des aplombs faussés par une mauvaise ferrure, des souffrances de pieds serrés ou encastelés, qui empêchent le cheval de reposer sur ses quatre extrémités, en raison de la part du poids qui leur est dévolue. Tout cela se résume en une question de poids.

Le dos et le rein plongés amènent la selle sur les épaules, en dépit des faux-panneaux ordinairement employés. La selle finit toujours par pousser le faux-panneau qui lui aussi remonte sur les épaules.

Et même en supposant la selle maintenue en arrière par le faux-panneau, la direction plongée du dos donne au siége une direction également plongée, de laquelle il résulte qu'aux allures vives, le corps du cavalier,

placé sur un plan incliné, vient toujours buter sur le devant et surcharger les épaules. J'ai vu dans ces conditions des juments basses du devant, obéissantes à l'arrêt, essayer à l'action des aides de s'arrêter après un temps de galop, et manquer des boulets, par suite de cette énorme surcharge, qui écrasait les membres antérieurs. Cet inconvénient a complétement disparu par l'emploi d'un petit tapis de feutre placé sous la selle, ayant de chaque côté, à la partie antérieure et supérieure, deux petites matelassures de la largeur des deux mains : en exhaussant le devant de la selle, ces coussinets rétablissent l'horizontalité du siége, et permettent au corps de reposer toujours au même endroit par sa base.

On peut employer un moyen analogue pour des selles de troupe : il consiste à ployer la couverte plus épaisse sur le devant.

La direction du siége de la selle est extrêmement importante en équitation. Rappelons-nous que l'équitation est une affaire de flux et de reflux de poids.

Le défaut d'aplomb des membres empêche le cheval de se servir régulièrement de ses piliers de support. Comment espérer un appui franc et sûr d'un membre de travers, panard ou cagneux ? Généralement les maréchaux ferrants manquent de coup d'œil en parant les pieds d'un cheval : il est très-commun de rencontrer un quartier plus long que l'autre, et c'est ordinairement le quartier externe. Le pied, dans ce cas, tend à tourner en dehors et le cheval à devenir panard : le quartier externe, plus long, touche le sol le premier

en posant; mais il s'opère de suite pour l'appui un double mouvement de décomposition. D'une part, l'impulsion du derrière poussant le corps sur l'axe du membre antérieur qui arrive au poser, l'extrémité de cet axe, représentée par le milieu extrême de la pince, ne touchant pas encore le sol, pivote horizontalement sur la partie du quartier externe qui opère avant elle son poser; les talons reviennent en dedans et le pied tourne en dehors. D'autre part et en même temps, le poids du corps arrivant sur ce pied qui pose, le quartier interne arrive, lui aussi, à l'appui après le quartier externe, et comme il est plus court, il vient en basculant et pivotant se placer sous l'axe qui représente le centre de gravité du membre; le poids, qui devait être supporté par les deux quartiers, se trouve presque tout entier rejeté sur le quartier interne: plus faible déjà par son épaisseur moindre, il est écrasé.

J'ai connu des personnes commençant à s'occuper de ferrure, bien en peine de savoir si l'appui principal se fait sur le quartier le plus long ou sur le plus court. Voici la règle: le poser a lieu sur le quartier le plus long et l'appui sur le plus court, à moins cependant de supposer un quartier tellement long, que l'autre ne puisse plus toucher le sol, ou encore que l'articulation soit ankylosée, ce qu'on ne peut guère admettre.

On voit souvent, sur le quartier écourté, des seimes, qui ne sont autre chose que des fissures produites par écrasement. Remarquez un cheval qui a des seimes: il sera bien rare que le quartier affecté ne soit

pas, à cet endroit, plus court que l'autre à la partie correspondante.

Qu'on soustraie au contact du fer le point qui, plus serré que les autres, a déterminé la fissure; qu'on laisse pousser ce quartier; qu'on pare l'autre pour le mettre symétriquement à la même hauteur dans toutes les parties de la paroi, le pied redevient d'aplomb et la seime disparaît.—On isole la seime en pratiquant une petite entaille à la corne, au point où l'extrémité de la seime touche le fer.

Du défaut de ferrure qui rend le cheval forcément panard, j'ai vu résulter des efforts de boulets (c'est facile à comprendre), et des coupures au boulet voisin ainsi qu'à la partie interne du genou.

En effet, le pied, faisant son appui, est renvoyé en dehors; mais comme latéralement les articulations inférieures sont maintenues par des ligaments résistants, lorsque le lever s'opère, les ligaments latéraux internes, tiraillés, ramènent violemment le pied en dedans, et le lancent avec force contre le boulet et le genou voisins. Le maréchal s'imagine que le cheval se coupe, parce que le quartier interne n'est pas encore assez paré; il le raccourcit de nouveau, et alors seimes, efforts, coupures, panardise, tout ne fait que croître et embellir.

Si le cheval est cagneux, faites parer le quartier interne. Il est certain que le défaut, s'il n'est trop considérable, disparaîtra; car il n'existe souvent que par le fait de l'ignorance du maréchal. J'ai fait rétablir d'aplomb, par une seule ferrure, un pied que l'on

se plaignait de voir cagneux depuis cinq ans. A la suite d'une mauvaise ferrure, où le pied se trouvait mal paré, les maréchaux s'étaient crus obligés de continuer à parer toujours de la même manière, c'est-à-dire en enlevant la même quantité de corne sur tout le pourtour du pied.

Une chose qu'un bon maréchal ne devrait jamais omettre, lorsqu'il entreprend de ferrer un cheval, serait de le faire marcher quelques pas pour se rendre compte de l'état de ses aplombs, afin de parer les pieds en conséquence.

Les pieds serrés ou encastelés, en mettant le cheval à la torture et en lui faisant appeler au secours du membre souffrant d'autres qui le sont moins, produisent un défaut d'aplomb qui nuit beaucoup au dressage et à la conduite.

En employant le *désencasteleur*, instrument qui écarte les arcs-boutants et permet aux talons de se développer, on obtient les meilleurs résultats ; mais il doit être appliqué avec prudence et habileté. Le pied encastelé est pour moi identiquement dans les mêmes conditions que le doigt du pied humain dont l'*ongle s'est incarné :* cet ongle se recourbe et pénètre dans la chair par suite de la direction que lui font prendre les doigts voisins qui le compriment. Chez le cheval, indépendamment de la prédisposition que possède une corne trop sèche à se resserrer, un fer dont le bord externe vers le talon sera plus élevé que le bord interne et présentera à sa face supérieure une déclivité vers son centre, tendra à faire glisser dans ce sens la

partie de la paroi qui s'y appuie et à opérer ainsi le resserrement du talon. Peu à peu le talon et les arcs-boutants, au lieu de la forme évasée qu'ils doivent affecter, prennent une direction verticale, puis oblique en dedans. Une fois cette disposition subie, alors commence l'encastelure; le poids énorme du corps fait de plus en plus fléchir la corne; elle s'incarne dans le talon, et le cheval n'est plus capable d'aucun service. Pour prévenir le resserrement des talons, il a été fait usage d'un fer dont la face supérieure vers les éponges est déclive en dehors; les talons, suivant la pente de chaque côté, s'écartent au moment de l'appui. L'emploi de ce fer est excellent, en tant que le pied n'est pas déjà encastelé.

Dégagez les talons trop serrés et encastelés, en enlevant assez profondément les parties postérieures extrêmes de la paroi qui viennent s'y incarner, de la même manière que vous enlèveriez l'extrémité de l'ongle qui pénètre dans un doigt de pied.

Des pieds trop volumineux, trop longs, pas assez parés, un fer trop épais, ôtent au cheval beaucoup de sa légèreté.

Puisque nous en sommes sur l'article *ferrure*, je dirai en passant que rien n'est plus pernicieux que le moyen dont se servent la plupart des maréchaux pour essayer de relever les talons d'un pied plat : ils emploient les *éponges nourries*, c'est-à-dire le fer plus épais sous les talons. Voici ce qui en résulte en peu de temps sur tous les chevaux : le pied, devenant plus lourd en talons, cette partie arrive la première

au sol et supporte le choc saccadé du poser aux allures vives ; la corne se mâche et se brise sur le fer ; elle cède, qui plus est ; le talon baisse encore davantage, et les arcs-boutants se dépriment de telle sorte, que le fer semble entrer dans les talons.

Règle générale : évitez de vouloir corriger les défauts d'aplomb par un fer plus épais et plus lourd dans certaines de ses parties, parce que ces différences de poids amènent toujours un trouble, soit dans la manière d'être du pied, soit dans la marche. J'ai vu des chevaux très-solides butter d'une manière inquiétante, parce qu'ils avaient des crampons, quoique très-ordinaires, aux pieds antérieurs ; le crampon enlevé, le cheval retrouvait toute sa franchise et toute sa sûreté. Corrigez les défauts d'aplomb par la manière de parer le pied. Ainsi, pour un pied plat, évitez de toucher aux talons sous aucun prétexte, parez en pince : que que le poil agglutiné, constituant la paroi, affecte le plus possible une direction verticale ; il recevra plus verticalement le poids du corps, résistera beaucoup mieux, de même qu'une tige de bois qui supporte des fardeaux énormes, si le poids agit dans le sens de ses fibres ; la corne ne sera plus amenée à fléchir et à céder insensiblement, comme lorsqu'elle est maintenue dans une direction très-oblique à la verticale de la pesanteur du corps. Enfin, employez toujours un fer d'épaisseur partout égale.

J'admettrai cependant une exception à la règle ainsi formulée.

Je suis assez partisan de crampons permanents aux

membres postérieurs, qui posent moins en talons que les membres antérieurs. Mais je les voudrais plus larges que d'habitude, le fer vu de profil, et d'une hauteur minime ne dépassant pas deux ou trois millimètres. De cette façon, ils dureraient plus longtemps, et suffiraient, en pénétrant tant soit peu le sol, pour empêcher les glissades du train postérieur, qui dans les tournants sont si dangereuses. Le cheval manquant des extrémités postérieures, tombe tout d'une pièce sur la jambe de son cavalier.

Enfin, je ne veux point abandonner l'article *ferrure* sans parler de la *garniture* et de l'*ajusture*.

Il est deux conditions essentielles que les maréchaux négligent souvent dans la ferrure: c'est de donner au fer de la garniture et de l'ajusture.

1° La garniture consiste à faire dépasser un peu le fer, sur le pourtour du pied, d'une quantité variable de 1, 2 ou 3 millimètres, dans le but de garantir mieux l'arête inférieure de la corne.

Généralement, les maréchaux donnent beaucoup de garniture en dehors. En dedans, elle n'existe presque jamais. Aussi, il arrive que la corne repousse après avoir subi l'opération malencontreuse de la râpe; au bout de huit jours de ferrure, elle a commencé à dépasser le fer, et se ronge déjà par le sable des routes et du terrain de manœuvres. Au bout de quinze jours, elle déborde le fer d'une quantité assez considérable pour donner prise suffisante aux petits cailloux du macadam et aux graviers du terrain, qui l'enlèvent par plaques et dérobent le quartier interne.

Or, il est facile de remédier à cet inconvénient, en donnant, en dedans, du talon à la pince, presque autant de garniture qu'en dehors, mais en ayant soin d'arrondir l'*arête supérieure*, de manière que ce côté du fer présente une sorte de pente qui suive de haut en bas celle du quartier ou de la pince, et que le fer voisin ne vienne point, dans la marche, appuyer sur la partie qui déborde et déferrer le cheval. Beaucoup de pieds sont dérobés en pince ou en quartier interne : cela résulte uniquement de la faute que nous signalons. Observons que le cheval ne se coupe pas à cause de la garniture interne, mais bien, comme nous l'avons dit, par suite d'un vice d'aplomb, qui, dans la marche, renvoie le pied de dehors en dedans.

2° L'ajusture manque presque aussi souvent que la garniture. Il existe deux sortes d'ajustures. La première est le creux de la face supérieure du fer, dans lequel le pied se loge en quelque sorte. Elle a pour but de maintenir plus solidement le fer en rapport avec la partie de la face plantaire qui s'y encastre.

Ce n'est pas de cette espèce d'ajusture, généralement employée, que nous voulons ici parler.

L'autre, qui consiste à donner au fer, de la pince en éponge, une forme légèrement courbée, imitant un peu la disposition du patin, dans le but de faciliter la marche, est plus inconnue aux maréchaux. Toute chaussure doit posséder cette ajusture que certains peuples exagèrent tant. Elle est aussi indispensable au cheval qu'à l'homme ; elle permet au pied de basculer dans la marche, de manière que, suivant la

position du membre, tendu en avant, vertical ou en arrière, l'appui, qui dans le poser a lieu plus en talons, se continue sur les deux quartiers et se termine en pince lors de la dernière évolution du membre posé, celle qui produit la détente.

Un fer complétement plat rend la marche pénible et d'une difficulté extrême; il fatigue horriblement le cheval, et peut déterminer des nerfs-ferrures et des efforts de boulets par suite de l'allongement du bras de levier de la résistance; puisque cet appui, au lieu de se faire successivement en talons, en quartiers et en pince, s'effectue uniquement et immédiatement en pince.

Si nous énumérons les principales causes de résistances qui résident dans le cheval, il est juste de dire quelques mots de celles qui sont le fait du cavalier.

Ignorance, défaut de raisonnement, paresse, brutalité, et pour couronner l'œuvre, sot amour-propre.

Le sot amour-propre, principe et fin de toutes ces causes diverses de non-réussite, est chez le cavalier, le plus grand obstacle au dressage et à la bonne conduite du cheval. On ne veut pas se donner la peine de réfléchir, de raisonner, de travailler, et l'on ne veut recevoir de leçon de personne. On se croit un grand homme de cheval, pour avoir trotté et galopé pendant dix ans sur les grandes routes. On a toujours devant soi cette fantasmagorie du tact naturel que l'on suppose, chez quelques-uns, développé et armé de toutes pièces, comme Minerve, déesse de la sagesse, sortant du cerveau de Jupiter, et l'on ne veut pas paraître en

posséder moins que qui que ce soit. On veut en imposer au vulgaire, en laissant croire qu'on a de soi-même la plus haute opinion, que l'on est bien fixé sur toutes questions auxquelles on n'a jamais songé, et l'on croirait abdiquer en avouant ingénûment qu'il est des choses que l'on ignore.

Figurons-nous donc bien que si le tact naturel existe à un si haut degré qu'il puisse tenir lieu de tout, c'est l'exception extrêmement rare. Et c'est, en tout cas, un tact bien inutile, puisqu'il ne sert qu'à celui qui le possède, s'il ne sait expliquer ce qu'il ressent. M. Baucher a mis au jour tous les secrets du tact, en assouplissant les chevaux et en permettant de raisonner les effets des aides. On peut donc acquérir le tact par le raisonnement et par le travail; voilà le grand mérite de la Méthode. Mais, pour y arriver, il faut être de bonne foi, et faire table rase de ses prétentions.

Il est une pratique à laquelle on a souvent recours, pour s'éviter l'obligation d'avoir des chevaux dressés. On oppose à ces mots : *Équitation du dedans*, ceux-là : *Équitation du dehors*. On se sent incapable d'aborder la première, parce que les idées manquent, et l'on se décerne les palmes de la seconde, ayant l'air d'avoir fait son choix après mûr examen. Mais, de grâce, dites-moi donc ce que c'est que la Méthode avant de la conspuer; dressez un cheval à cette Méthode, et dites ensuite en quoi il pèche : nous pourrons peut-être vous dire en quoi vous péchez vous-même. Montrez que vous vous êtes décidé avec con-

naissance de cause. Beaucoup de ces gens qui ne doutent de rien, sans s'être donné la peine d'étudier, de se rendre compte, ont fait jadis le plus grand mal à la Méthode, en voulant tout d'abord se l'assimiler sans la digérer, et en présumant trop de leur intelligence et de leur savoir-faire : sans voir le but, sans connaître la voie, ils ont eu la prétention de monter d'un bond au sommet de l'art. La chute a été rude, et leur amour-propre s'en est trouvé violemment froissé. Pour pallier leur défaite, ils ont brûlé le dieu qu'ils avaient en vain invoqué. Le public désintéressé les a crus sur parole, et a mis leurs beaux résultats sur le compte de la Méthode, qu'ils calomniaient et qui n'en pouvait mais. C'est un malheur que le temps seul réparera, lorsque des hommes à conviction profonde auront, par leurs écrits et leurs exemples, exposé l'art sous son vrai jour, avec ses véritables moyens.

A ceux qui se sont retranchés dans ce qu'ils appellent l'équitation du dehors, nous faisons observer que celle-là ne leur appartient exclusivement pas plus que l'autre. Qu'est-ce qui empêche d'aller *dehors* après avoir été *dedans*? Comme si l'on devait dresser des chevaux pour ne pas s'en servir! L'équitation du dedans est à l'équitation du dehors, comme le commencement est à la suite, comme l'origine est à la fin. Voudrait-on dire et faire accroire que celui qui saura se servir de sa main et de ses jambes dans le manége, en sera incapable une fois dehors? Parce qu'on aura compris le cheval dedans, n'aura-t-on plus, une fois sorti, la moindre idée de sa nature, de son moral et de son degré d'instruc-

tion? Le cheval doit travailler au manége, dans le but de pouvoir donner dehors le même travail (*et même moins*), d'autant mieux qu'il aura déjà lié connaissance avec son cavalier, qu'il sera en confiance, et que les distractions du dehors auront moins de chance d'agir sur son esprit déjà plein de la nécessité de compter avec les aides.

On peut, du reste, très-bien appliquer le système Baucher complet, sans jamais mettre les pieds dans un manége : la route, un terrain quelconque suffit!...

Mais, pour obtenir plus sûrement l'obéissance *dehors*, il est rationnel de commencer par plier le cheval à l'obéissance *dedans :* dans le recueillement du manége, il est plus facile de lui parler le langage des aides, parce qu'il est moins distrait; il y a moins de perte de temps pour captiver son attention, plus de certitude de se faire comprendre immédiatement, moins de chances de luttes; dominé *dedans*, il le sera *dehors*. Deux ou trois promenades isolées lui feront aisément franchir le degré de la progression qui le place sur un théâtre plus vaste, plus accidenté, et lui apprendront le rôle qu'il a à y jouer.—Parlez-vous d'obstacles? Dites-moi donc si un individu assoupli, exercé au gymnase, ne saute pas mieux, plus sûrement, plus haut et plus loin, que celui qui est noué dans ses membres, qui ne sait que se tenir raide et contracté? Le saut des obstacles est une difficulté qui demande une instruction et une progression spéciales : le cheval doit être amené progressivement à calculer la dimension des obstacles et le degré de force qu'il lui faut em-

ployer pour les passer. Le cheval que l'on veut habituer à sauter, doit, les premières fois, enjamber la barrière étendue sur le sol, descendre à moitié dans un fossé peu large et peu profond, avant d'essayer de les franchir d'un seul bond. Vouloir débuter autrement, est s'exposer à le dégoûter pour toujours d'un exercice auquel il prend plaisir quand on y met de la progression et qu'on n'outrepasse point ses moyens. Mais, disons-le de suite, y a-t-il quelque chose d'impossible, en fait d'obstacle, à moins que ce ne soit l'impossible lui-même, pour un cheval qui se porte invinciblement devant lui à l'éperon? Tous ces aspirants au titre d'*homme de cheval du dehors*, qui ont la prétention de tout faire avec des chevaux non dressés, ont bien soin, dans leurs beaux récits de prouesses, de ne point relater la somme des heures qu'ils emploient à batailler devant une borne, devant un tas de pierres, les écarts, les terreurs paniques non dominées, les tête à queue, les refus formels de passer outre. Le véritable homme de cheval qui sait les rapports intimes qui lient les deux sortes d'équitations, sourit de pitié en jetant un coup d'œil sur la main ignorante de ces coureurs de grands chemins, si prodigues à attester la mauvaise tête du sujet et les vices de conformation. Un regard de commisération s'étend aussi sur le malheureux quadrupède, victime innocente de prétentions absurdes.

Je suis loin de nier systématiquement le mérite de tous ceux qui n'appliquent point le système Baucher.

Beaucoup de cavaliers font preuve de qualités qui

ont leur prix et qui s'allient aussi très-bien au système, quoique n'en faisant point exclusivement partie.

Il y a du mérite à monter hardiment et à première vue n'importe quel cheval, à en tirer tout le parti actuellement possible; mais c'est un art qui ne se transmet guère, et pour y être expert, il faut pratiquer sur un trop grand nombre de chevaux. Le moyen devient inaccessible à la généralité des cavaliers.

Il est bon de pouvoir monter en casse-cou (soit pris en bonne part) et se battre avec un cheval sur lequel on remporte une victoire qui pourra corriger son moral et le dompter : Je dis *pourra* et *dompter*, je ne dis pas *devra* et *dresser*.

Il y a du mérite aussi à se montrer solide et liant, à bien se placer, à avoir ce qu'on appelle une *bonne position*.

Mais à propos de ce dernier mot, je dirai que, faute de mieux, beaucoup de gens sacrifient tout à cette qualité qui parle aux yeux, et qui est loin d'être toute l'équitation. Si nous devions, toute notre carrière durant, prendre et conserver la position de la statue de Henri IV sur le Pont-Neuf, je ne trouverais rien de mieux que de se compasser à cheval, de ne jamais marcher aux allures vives dans la crainte de rien déranger, de ne remuer ni tête, ni bras, ni jambes, pour ne pas offenser les principes de la statuaire; mais nous devons être des hommes d'action avant tout, et nous ne sommes pas destinés uniquement à défiler dans les parades. Nous ne devrions donc pas craindre de prendre à cheval l'habitude de toutes

les positions possibles, afin de nous sentir toujours solides dans toutes circonstances et d'acquérir, à la suite de tous ces déplacements, la science de l'équilibre, pour nous comme pour nos chevaux. Ce serait le cas de parler des assouplissements de l'homme à cheval. Mais l'on a déjà donné là-dessus de fort bonnes règles ; il reste à les mettre en pratique.

La belle position est le complément d'une bonne équitation, et même un des moyens d'y arriver ; mais il ne faut pas s'arrêter en route : le but est de conduire.

Apprenons donc à conduire : pour cela *il faut dresser ;* car le cheval ne se laisse bien conduire que lorsqu'il cède, et il ne cède que lorsqu'il est instruit et assoupli.

Si donc ces cavaliers dont je suis loin de contester la valeur équestre, voulaient se donner la peine d'étudier ce qu'ils ne savent pas encore, quelle satisfaction n'éprouveraient-ils pas à sentir doubler leurs moyens d'action sur le cheval, et à le trouver bien meilleur qu'ils ne le supposaient !

Certes, il existe des chevaux qui n'ont pour ainsi dire pas besoin de dressage : une excellente conformation, beaucoup de vigueur unie à beaucoup de calme naturel et de bonté de caractère, leur rendent tout mouvement facile et annulent les mauvais effets d'une mauvaise équitation. Tant mieux pour ceux qui possèdent des chevaux dans de pareilles conditions !

C'est l'exception rare ; et quoi qu'il en soit, soumis

à un bon dressage, ils gagneraient encore, et feraient preuve de moyens supérieurs, qui, faute de culture, restent à l'état latent.

Dans une école d'instruction, il est bon d'avoir des chevaux non dressés et présentant, montés quand même, des défenses sérieuses aux élèves ; parce qu'ils leur offrent des sujets d'étude variés comme tenue, comme conduite à tout hasard, comme remarque sur la partie morale des résistances, et j'ajoute comme contraste avec l'agrément et la facilité de ces mêmes chevaux ou de pareils, amenés par une bonne méthode de dressage à une docilité qui rend le service aussi peu pénible à l'homme qu'au cheval. Mais voilà le malheur : c'est qu'il est plus facile et plus commode d'avoir des chevaux non dressés et présentant des difficultés, que de créer des chevaux bien mis.

Disons un mot d'hygiène, puisque le maintien de la santé, qu'elle a pour but, est la première condition d'un bon service chez le cheval.

Les chevaux ont plus besoin d'air que de chaleur. Nos chevaux devraient être, comme ceux de l'Arabe, des buveurs d'air, et nous devrions leur dispenser toujours largement cet aliment, qui est, autant que l'eau, l'avoine et le foin, indispensable à la vie.

On perd déjà heureusement l'ancienne habitude de fermer hermétiquement portes et fenêtres, pour empêcher le froid de pénétrer... Et en campagne, les chevaux ont-ils froid ? En écartant le froid des écuries, on ne réfléchit pas qu'on laisse l'air dehors. Les émanations fétides du sol et de la litière corrom-

pent les humeurs, atrophient les poumons, vicient le sang par le contact permanent d'éléments morbides, qui à chaque inspiration l'assiégent et le détériorent dans les cellules pulmonaires. Le poumon est le grand générateur de la machine, la puissante chaudière où s'élabore la vapeur qui communique le mouvement à la locomotive : il ne faut point y verser un fluide chargé d'éléments hétérogènes qui déterminent l'explosion et la ruine.

Si l'on réfléchit qu'à ce système de calfeutrage et de calorique à tout prix, succède du jour au lendemain un système diamétralement opposé, la vie de campagne, la vie en pleins champs, où alors toutes les influences malfaisantes de l'air extérieur fondent sur un animal sans défense, on admettra, comme nous, qu'il est bon que toute l'année les fenêtres des écuries restent constamment ouvertes, et que, s'il fait froid ou si les chevaux sont en moiteur au retour d'un exercice, il suffit de la couverture étendue de son long pour empêcher tout accident. — La rusticité doit être l'une des premières qualités des chevaux de régiments.

Après avoir donné une idée de la progression du dressage et des moyens qu'emploie la Méthode, nous nous proposons ici de passer en revue quelques objections traditionnelles qui ont été articulées contre cette méthode lors de son apparition, avant même qu'on en fît l'essai, et qui se répètent encore de confiance par le plus grand nombre de ceux qui n'ont jamais lu le livre ni connu l'application. Nous terminerons enfin cet

opuscule par quelques propositions qui ressortent de ce que nous avons établi, et que nous pourrons appeler les BIENFAITS DE LA MÉTHODE BAUCHER.

OBJECTIONS ÉMISES CONTRE LA MÉTHODE.

1° *Il n'est pas possible de faire comprendre la Méthode aux hommes des régiments.*

C'est bien peu présumer de l'intelligence de ces hommes, que de les supposer incapables de comprendre ce que M. Baucher met à part de sa méthode pour l'homme et pour le cheval de troupe : les assouplissements de mâchoire et d'encolure, à toutes les allures, les rotations de hanches et d'épaules, le mouvement d'appuyer, le reculer, un départ au galop, un changement de pied ; pensez-vous qu'il y ait là de quoi *noyer l'intelligence* des hommes de l'armée ? Certes, dans toutes les instructions relatives au service, on leur en demande bien d'autres. Les simples cavaliers ne manquent nullement de l'intelligence nécessaire ; ils possèdent en général pour les exercices du corps un certain tact naturel, qui supplée en eux au défaut d'instruction. Il n'est pas indispensable qu'ils deviennent des écuyers consommés ; il suffit que l'instructeur se rende bien compte de ce qu'il a à leur enseigner ; il n'aura que la peine de leur faire toucher du doigt.

Que faut-il à ces hommes, pour appliquer la Mé-

thode ? De l'assiette, de l'aisance à cheval, tenir par l'aplomb du corps et la fixité du genou. N'est-ce point ce qu'on leur recommande tous les jours sans prendre garde qu'ils sont toujours accrochés aux rênes, et que cette tension des rênes, en détruisant leur position, leur fait porter les jambes en avant, ce qui les rend incapables de diriger leurs chevaux ?

Comment un homme tirant les rênes n'aurait-il pas les jambes en avant ?

Le corps placé sur le siége de la selle et reposant sur son trépied équestre (pointe de fesses et coccyx), n'est point rivé : il conserve l'équilibre par l'aplomb. Or, supposez que le corps en équilibre instable soit sollicité en avant par une force aussi considérable que celle représentée par la contraction d'une encolure et d'une mâchoire qui ne cèdent pas, ce qui me rappelle assez le câble qui tire sur la cime d'un arbre à moitié déraciné, pour le faire tomber : par quel moyen ce corps pourra-t-il se maintenir ? Ou par le serrement des jambes aux flancs du cheval, action trop énergique, trop inutile comme conduite, et surtout trop fatigante pour l'homme : il s'en gardera certainement; — ou bien par une disposition qui lui permette, en les portant tendues en avant, de s'arc-bouter sur les étriers : ce sera la ressource qu'il emploiera tout naturellement ; car alors la majeure partie de la force de l'encolure trouvera son équivalent dans le contre-poids du corps du cavalier.

Ce corps repose alors peu sur son trépied équestre ; mais il est presque complétement suspendu en l'air, d'une part aux rênes, de l'autre aux étriers, comme

celui d'un singe qui se tiendrait aux branches d'un arbre par ses longs bras et au tronc par ses longs pieds, se balançant dans l'espace.

Supposez qu'un mauvais génie vienne couper les rênes : je suis persuadé d'une chose, c'est que le corps tomberait à la renverse.

Le cavalier tire, parce que le cheval tire ; le cheval tire, parce que le cavalier tire, sans avoir appris au cheval à céder aux indications de la main ; enfin le cavalier porte toujours forcément les jambes en avant, parce que le cheval tire sur la main et que la main tire sur le cheval.

Pour sortir de ce cercle vicieux, il suffit d'apprendre au cheval à décontracter sa mâchoire et la partie antérieure de son encolure : alors seulement il sera facile d'apprendre au cavalier lui-même à ne pas tirer.

La Méthode, en rendant l'homme indépendant de ses rênes, augmente de beaucoup ses conditions de solidité, et lui permet de faire un meilleur usage de ses aides.

2° *La Méthode tare les chevaux.*

Progressive comme elle l'est, la Méthode peut-elle tarer les chevaux ?

Il ne faut pas confondre abus et usage : si certains ont voulu, sans consulter les moyens ou le degré d'instruction de leurs chevaux, se livrer sous le manteau de la Méthode, aux excentricités des *airs relevés*, qui faisaient les délices de l'*ancienne équitation sur les jarrets*, la faute n'en est pas à la Méthode qui les

condamne. La Méthode n'est même pas ce qu'un auteur récent dénomme *fariboles d'équitation*.

On peut, dans tous les systèmes, essayer de ces fariboles.

La Méthode sans doute, permettra mieux que toute autre, de les obtenir d'une manière plus facile, plus prompte et moins ruineuse par conséquent, en supposant que les airs bas puissent être ruineux avec la Méthode, ce que je n'admets pas.

Mais enfin un cheval peut être dressé à la Méthode, sans pour cela connaître les gambades des *airs relevés* (courbette, cabriole, etc.), ou même l'*équitation d'agrément* ou *airs bas* (piaffer, passage, etc.), que je ne qualifie point de fariboles et auxquels j'attribue une grande importance.

Le dressage du cheval de guerre par la Méthode exigerait peu de temps, et pourrait être commencé beaucoup plus tard par conséquent : le cheval dans ce cas, serait plus résistant de ses membres. Quatre ou cinq semaines suffiraient pour lui apprendre à se ramener, à se porter en avant, à pivoter sur l'avant et sur l'arrière-main, à appuyer, à reculer, à changer de pied au galop.

Par suite du travail à pied où l'on obtient tout cela, à l'exception du galop, le cheval est déjà mieux dressé, quand on le monte pour la première fois, qu'il ne l'est au bout de plusieurs mois de l'ancien dressage.

La Méthode ne connaît pas toutes ces batailles qui d'habitude s'engagent avec le cheval énergique. Grâce à la progression, le cheval ne lutte plus, il obéit sans

contrainte, ne se fatigue pas. Aussi, voyez les chevaux dressés par l'assouplissement raisonné : ils durent indéfiniment.

De grands avantages résulteraient de la Méthode appliquée à l'armée : les chevaux seraient plus calmes, plus maniables ; les cavaliers, acquérant plus de tact en apprenant à sentir les véritables effets des aides, convaincus que la douceur et la persuasion sont les premiers éléments du succès, deviendraient moins violents pour leurs chevaux.

Quelques primes d'encouragement (système excellent en toute chose) pour le dressage raisonné, stimuleraient bien vite l'émulation ; il y aurait plus de soins à l'écurie, moins d'à-coup dans les manœuvres : l'homme, le cheval, l'instruction du régiment, l'État enfin y gagneraient.

3° *Les chevaux ne restent pas tranquilles dans le rang.*

Est-il rationnel de supposer qu'un cheval qui doit pouvoir recevoir l'éperon sans soubresaut, qui doit pouvoir se renfermer sur une attaque quand la main arrive, devienne plus susceptible dans le rang que le cheval qui ne supporte ni le contact du mors ni la pression des jambes?

Le cheval le plus susceptible de sa nature, est déjà *apprivoisé,* confiant, tranquille, après avoir été soumis aux flexions. Quant à l'éperon, ne serait-il pas aussi facile que maintenant, de défendre aux cavaliers de s'en servir au travail, lorsque leurs chevaux auraient

été dressés à le recevoir comme moyen d'impulsion? Ils auraient moins d'occasions et moins d'envies de l'employer, puisque le cheval obéirait mieux à la jambe dont le souvenir de l'éperon augmenterait l'influence morale.

On a en général la malheureuse habitude de se représenter un cheval bauchérisé toujours rassemblé, prêt à s'enlever, gambadant. Mais ce n'est pas du tout cela! Le cheval bauchérisé reste tranquille, et parfaitement tranquille, quand on ne lui demande rien : c'est une des conditions de son dressage; c'est à quoi le conduisent les effets d'ensemble suivis de descentes de main; c'est même ce qu'il donne dans une circonstance où le cheval non assoupli se tourmenterait : à savoir, quand la main agit seule. On dira : mais il sentira malgré vous les jambes et les à-coup dans le rang et se tracassera. — Non certes, il saura mieux que tout autre distinguer, avec l'intelligence développée qui le caractérise, un appui accidentel des jambes, de l'appui raisonné et combiné qu'il a appris à connaître dans son dressage.

Il n'y a rien de plus calme, parce qu'il n'y a rien de plus intelligent, en fait de cheval, que le cheval bauchérisé.

4° *Encolure de papier mâché, dit-on.*

Appliquez les flexions comme les entend M. Baucher, et vous n'aurez pas des chevaux qui contournent l'encolure dans tous les sens, sans jamais donner même

la mobilité de mâchoire, condition première et essentielle.

L'encolure doit toujours conserver, dans son attache avec le corps, une certaine rigidité, qui lui permette d'agir sur la masse comme balancier locomoteur. La mâchoire seule doit être très-mobile, ainsi que les deux ou trois premières vertèbres, la tête se tenant toujours haut.

Voilà où doivent nous conduire les flexions; voilà les meilleures conditions pour transmettre instantanément les indications au cheval. Si dans le dressage on demande davantage, c'est afin d'obtenir plus complétement le résultat que nous indiquons.

Il y a un bon moyen d'éviter l'encolure de papier mâché : c'est de beaucoup insister sur les mises en main directes, la tête haute.

5° *Les attaques sont le rasoir entre les mains du singe.*

La manière de faire comprendre l'éperon au cheval rend désormais toute rétivité impossible.

En effet, toute défense exige un point d'appui bien marqué sur le sol. Or, poussé ainsi en avant, le cheval n'en trouve nulle part : dans son dressage, toutes les fois qu'il s'arrête ou ralentit, la main rend, la jambe et l'éperon déplacent sur le sol le point de la résistance.

Le cheval finit bientôt par perdre toute idée de révolte.

Un pareil emploi des attaques est sans nul danger;

on ne risquera plus de ressembler au singe qui se coupe la gorge, pour vouloir se faire la barbe.

Plus d'acculement, plus de défenses.

6° *Le cheval bauchérisé s'encapuchonne.*

Erreur complète :

M. Baucher a établi par la découverte de ses flexions une vérité, c'est que l'encolure, balancier locomoteur de la machine animale, peut arriver à prendre et à conserver toutes les formes possibles ; elle peut éprouver dans ses parties constituantes une transformation complète, soit du haut, soit du bas ; un véritable travail physique s'opère dans les fibro-cartilages qui servent à unir entre elles les vertèbres cervicales. Et c'est une observation à faire sur tous les chevaux qui ont acquis l'habitude du ramener : il existe, au point où l'encolure se plie le plus, comme une bosse, comme un renflement imitant assez le condyle d'un doigt qui se ferme. L'encolure en acquiert même un certain cachet de distinction.

Profitant de la faculté que possède l'encolure de se façonner à toutes les formes, étudiez les défauts qu'elle présente relativement aux aplombs et aux proportions de l'animal, et portez-y remède. Ainsi, dans le dressage, vous relèverez une encolure basse ou horizontale, en marquant sur la tête, avec le filet principalement, une action de bas en haut, toutes les fois que vous ferez une flexion, soit à pied, soit à cheval (*flexion d'élévation*); vous baisserez une encolure trop haute ou renversée, comme par exemple l'encolure de cerf, par

des *flexions d'affaissement* à pied, c'est-à-dire en marquant dans toutes vos flexions, principalement avec le mors de bride, une action de haut en bas en même temps que d'avant en arrière. Le bout du nez viendra toucher le boulet, et la tête devra rester dans cette position jusqu'à ce que vous la releviez vous-même.

Il est bien certain que tous les chevaux ne présentent pas les mêmes genres de difficultés ; mais quoi qu'il en soit, ils doivent tous arriver autant que possible à un type unique de position de tête et d'encolure. Le talent de l'écuyer est de découvrir à première vue ce qui doit surtout être travaillé dans un cheval et de s'y attacher principalement : cette difficulté spéciale disparue, toutes les autres s'évanouissent bientôt. Le moyen d'éviter l'encapuchonnement est de conduire son cheval avec beaucoup de liberté de rênes, par des oppositions de main, la main fixe, cédant lorsque le cheval cède et non point en tirant d'une manière continue, *du poignet à l'épaule*. Il convient, dans ces conditions, de beaucoup pousser le cheval sur la main, de lui relever souvent la tête au moyen du filet, et de demander la mise en main avec la bride en maintenant la tête haute par le filet. Il est bon de donner cette leçon à pied, en l'entremêlant d'affaissements.

La position haute de la tête, indépendamment du caractère de noblesse qu'elle imprime au cheval, donne au cavalier une facilité d'action plus grande sur toute la masse du corps. Elle a en outre l'avantage de permettre le libre jeu des membres antérieurs, en donnant de la longueur aux muscles releveurs de

ces membres, qui viennent en partie prendre origine à la région supérieure de l'encolure.

7° *La méthode Baucher prend sur l'impulsion des chevaux.*

Cette supposition tombe d'elle-même, quand on a lu ce que nous disons des attaques et de la manière de les appliquer. Vous trouverez dans l'éperon un surcroît d'impulsion extrêmement énergique, auquel le cheval ne sera jamais tenté de résister, quand vous lui rendrez de la main pour lui permettre de courir, et de plus un moyen de domination et de ralentissement, quand vous marquerez un effet d'ensemble, la main primant les jambes. Je crois ce double avantage bien préférable à tout ce que peuvent vous recommander d'autres systèmes qui font profession de laisser beaucoup courir le cheval, et qui ne trouvent d'autre moyen de l'arrêter qu'en lui rendant tout inopinément, après lui avoir donné toute confiance sur l'appui de la main : bon moyen de provoquer une culbute ou de ne pas arrêter du tout.

Non-seulement le système Baucher ne prend point sur l'impulsion des chevaux, mais au contraire, en exerçant leurs muscles et en leur apprenant à se servir de leurs membres, il développe considérablement les allures et les rend très-brillantes. On commence généralement à s'en rendre compte par les exemples qu'on a sous les yeux.

Vous dites *à priori* : La Méthode prend sur l'impulsion du cheval... Je réponds *à posteriori*, et le dé-

montre *ipso facto:* non-seulement *il tourne,* comme disait Galilée, mais il marche. — Il ne trottait pas ou trottait mal: il trotte de première vitesse et d'un très-beau trot. — Il galope le galop ordinaire, le galop sur place et le galop de course.

Il faut qu'un cheval sache tout faire, courir comme s'arrêter, ralentir comme accélérer l'allure, de même que le fantassin doit pouvoir marquer le pas, changer le pas, marcher le pas ordinaire, le pas accéléré, le pas gymnastique.

Je ne comprends pas plus comme machine de guerre un cheval qui ne sait que courir, en supposant même qu'il le sache bien, que je ne comprends comme véhicule et moyen de transport une locomotive, qui ne saurait que rouler à toute vapeur, et qui ne pourrait s'arrêter aux diverses stations de la voie ferrée, serrer les freins et marcher en arrière.

8° Faut-il enfin parler de ceux qui répondent à tout ce que vous pouvez leur alléguer : *moi j'aime mieux tirer sur les rênes de mon cheval ?*

Tous les goûts sont dans la nature. Libre à vous de tirer, si le cheval veut bien le supporter. Certains chevaux de tempérament lymphatique, d'une sensibilité générale peu développée, vous permettront peut-être de vous pendre à leurs bouches; mais perdez l'espoir de l'impunité avec un cheval tant soit peu énergique: ou alors vous retombez dans ces luttes, d'où, tantôt le cavalier, tantôt le cheval, sort vainqueur. Vainqueur

6

ou vaincu, le cavalier n'en paie pas moins l'amende, car qui dit lutte ici, dit usure.

Il n'est pas d'aisance à cheval, pas d'exécution facile des mouvements, pas de sûreté, pas de domination réelle, avec des rênes de bride constamment tendues.

La méthode Baucher permet, du reste, l'appui sur le filet, dont l'action est moins prompte et moins dure que celle de la bride, et qui a l'avantage de relever la tête et l'encolure. Dans les sauts de fossés ou de barrières, dans les allures vives, dans les défenses d'un cheval, dans un combat individuel, c'est toujours une ressource pour le cavalier, auquel cet appui peut donner de la confiance, en le prévenant des fautes de son cheval, et en lui permettant de rétablir son propre aplomb compromis. Le mors de bride reste en réserve au moins comme instrument de domination. Il y a du reste les crins pour ceux qui ont besoin de s'accrocher à quelque chose.

9° Je dois encore répondre à ceux qui se décernent un brevet de paresse, et croient, par ce moyen, se dispenser de justifier de leurs prétentions au titre d'écuyer.

C'est si commode de dire : *Je pourrais, mais je ne veux pas !* Je demande la preuve pour la première partie de la proposition ; faute de quoi, je retourne la phrase et dis : *Vous voudriez, mais vous ne pouvez pas.*

Il y a trop de satisfaction à appliquer ce qu'on sait, à se sentir dans le vrai, à constater sans cesse le progrès toujours croissant résultant d'une bonne méthode, pour que l'on puisse supposer que votre abs-

tention soit le fait de la simple paresse. Vaudrait autant dire que le poisson renonce à l'élément liquide, que l'oiseau a horreur de l'air. Si l'oiseau ne s'élève point dans l'espace, c'est qu'au lieu d'être un aigle, ce n'est qu'un pauvre volatile. En évitant d'entreprendre beaucoup de chevaux, on ne prouve qu'une chose, c'est que l'on redoute l'épreuve, et qu'on a peur de se compromettre par des insuccès.

Je n'ai pas de patience! Dites que vous n'avez pas la *la science et le savoir-faire.* Hors de ces deux conditions, toute la patience d'un bénédictin ne fera pas de vous un écuyer. Avec ces deux conditions, la patience prend un autre nom : ***Plaisir et amour de l'art*** ou *feu sacré.*

Il faut de la patience dans tous les métiers quels qu'ils soient. Ce n'est donc pas une objection valable que de prétendre qu'il faut trop de patience pour arriver à quelque chose en fait de méthode. Il en faut dix fois plus pour routiner tant soit peu les chevaux avec les anciens errements, et pour lutter péniblement pendant toute une carrière de cavalier.

Patience! Un peintre a-t-il jamais compté le nombre de coups de pinceaux qu'il lui faut donner pour couvrir une toile?

Le dessinateur trouve-t-il qu'il faille trop de patience pour faire un paysage, l'instrumentiste pour jouer un morceau de musique?

Celui qui n'a pas la patience de peindre, de dessiner, de faire de la musique, manque tout bonnement des dispositions qui créent le peintre, le musicien, le

dessinateur. Je connais des personnes très-impatientes de nature, et qui appliquent parfaitement la Méthode. C'est qu'il leur est démontré que la meilleure manière d'arriver vite est d'aller doucement, en tenant compte de chaque obstacle et de chaque écueil. Y aurait-il assez de blâme pour un pilote qui, sous prétexte de ne pas avoir la patience de sonder les parages dangereux, y jetterait son navire à corps perdu, avec la prétention d'aller plus vite au port.

On vous analyse le cheval dans toutes ses parties, au physique et au moral; on vous dit les difficultés qu'il peut vous présenter à ce double point de vue, la manière de les faire disparaître: sans prendre la peine d'essayer, sans tenir compte des lois qui régissent cet être, sans même vous assurer de la valeur des actions que vous employez, prétendez-vous qu'il doive deviner votre pensée, ce malheureux animal, et en faisant le contraire de ce que vous lui demandez réellement, se montrer plus intelligent que vous? Quelle folie et quelle injustice!

On a monté à cheval, dites-vous encore, *avant M. Baucher*.

Oui, certes, comme avant les canons rayés on se servait de canons lisses, comme l'infanterie faisait usage du fusil à mèche, du fusil à silex, de la balle ronde au lieu du fusil à piston et de la balle conique. Puisque nos pères ont tant cherché en l'équitation, il y avait donc quelque chose à découvrir. Aujourd'hui que l'énigme est expliquée, chacun boude: serait-ce parce qu'il n'y a qu'un inventeur? Pourquoi ne pas se con-

soler et adopter franchement l'invention, en se disant : Si elle n'était connue, je l'aurais trouvée.

Il est un fait aujourd'hui avéré aux yeux des gens de bonne foi, c'est que tous les cavaliers qui obtiennent des succès en équitation, et cela sans tarer leurs chevaux, sans les surmener, sans les martyriser de coups d'éperons, sans les ralentir quand même, sans les encapuchonner, etc., etc., appliquent la Méthode en entier ou en partie. Que de fois aussi des personnes dignes de toute créance, ne m'ont-elles pas dit avoir vu des adversaires déclarés essayer de faire disparaître une résistance *en flexionnant*. Il ne faut pas blâmer ceux-ci : les flexions sont du domaine public, comme la poudre, comme la vapeur, comme l'électricité, comme toute découverte dont le brevet est expiré, qu'il ait ou non profité à l'inventeur. — Nota. Se méfier des contrefaçons !

Il est vrai que quelques-uns, qui ne veulent point des flexions de M. Baucher, prétendent en faire à leur manière, en *arrêtant et rendant alternativement*. Ce serait très-bien si le cheval cédait réellement à ces actions ; mais de cette pratique il résulte deux inconvénients graves : 1° perte de temps ; 2° encapuchonnement.

1° Perte de temps s'il ne cède pas, perte de temps s'il cède ; car il mettra toujours beaucoup plus de temps à comprendre la demande irrationnelle de deux choses à la fois (encolure et mâchoire), au lieu d'une seule (mâchoire d'abord, encolure ensuite) ; 2° encapuchonnement ; parce que la mâchoire ne s'ouvre réel-

lement que lorsque les flexions ont été obtenues à pied. Monté, la première tendance du cheval est de ramener l'encolure, s'il a l'idée de céder à l'action de la main ; autrement, il porte la tête au vent.

Le cavalier en selle n'a aucun moyen sûr d'obtenir *à priori* la mobilité de mâchoire. Or, cette mobilité est la condition *sine quâ non* de la cession réelle et des mouvements imposés au balancier locomoteur. Le cheval qui se ramène de l'encolure sans mobiliser la mâchoire, se ramène trop et finit toujours par s'encapuchonner.

M. de Curnieu, auteur d'un livre de *science hippique* fort remarquable à beaucoup d'égards, compare ceux qui professent l'équitation sans connaître à fond le système Baucher, à des astronomes qui, de nos jours, en seraient encore au système de Ptolémée et refuseraient de tenir compte des découvertes de Newton.

La Méthode exige du goût et de l'intelligence : c'est à vous de montrer que vous en avez.

Vous voudriez peut-être d'une méthode qui vous créerait écuyer, comme autrefois on créait chevalier. Ce serait par trop commode ! Aujourd'hui plus que jamais, la condition de l'humaine nature est de travailler : le paysan, l'artiste, le savant, tout subit la loi du travail ; la méthode Baucher n'a pas la prétention de s'en affranchir ; mais elle récompense le travail et le mérite par un succès rapide et toujours certain.

Cheval savant! s'écrie d'un ton moqueur et suffi-

sant ce cavalier émérite, qui passera toute sa vie à chercher le fond de la selle ou tout autre problème aussi gros de résultats, et qui fait abus de certains mots mystérieux, répétés à tout hasard sans autre explication, *assiette, tact...*, trop complaisant brevet de science infuse.

Oui, sans doute, *cheval savant*, ne vous en déplaise: c'est ce qu'il doit être.

Qu'est-ce, en effet, que le cheval savant, si ce n'est le cheval *qui sait...* qui sait marcher, qui sait arrêter, qui sait reculer, qui sait changer de direction, qui sait trotter, qui sait galoper, qui sait régler ses allures et ses mouvements, qui sait faire enfin de ses membres et de son poids l'usage le plus avantageux? Qu'est-ce que le cheval qui sait toutes ces choses, si ce n'est le cheval dressé? Qu'est-ce donc que le cheval dressé, si ce n'est le cheval savant? Il peut y avoir, au point de vue de l'instruction du cheval, les mêmes nuances qui se rencontrent dans l'instruction humaine : le jeune cheval sortant de ses prairies sera l'ignorant, étranger à toutes notions de lettres et de sciences; le cheval rétif sera le cancre qui n'a jamais rien pu apprendre de sa vie, soit qu'il ait eu la tête dure, soit qu'une mauvaise méthode l'ait rendu rebelle à tout enseignement; le cheval mal dressé sera le faux savant; le cheval à demi dressé sera le demi-savant; le cheval complétement dressé sera le véritable savant.

On est donc mal fondé à lancer comme stigmate à un cheval cette épithète de savant, qui, loin de lui

supposer un vice rédhibitoire, est le plus bel éloge qu'on puisse lui adresser.

11° Il est quelquefois des personnes qui émettent des opinions ébouriffantes sur la Méthode et sur les moyens dont elle fait usage. Quelqu'un est venu me dire un jour avec la meilleure foi du monde à propos de flexions : « *Je donne du sucre à mon cheval pour lui faire mâcher son mors....* »

Le moyen m'a paru héroïque ; mais il faut l'avouer, il ne serait pas peu coûteux.

L'inventeur du procédé aurait pu, poursuivant son idée, adapter sur le chanfrein ou sous la ganache, une boîte contenant la précieuse panacée, qui, par un mécanisme ingénieux et pendant le temps que dure une promenade, une manœuvre, une leçon de manége, se serait laissée choir morceau par morceau jusqu'à l'orifice antérieur du tube digestif du gourmand animal.

On aurait fait ainsi sa provision, comme le bateau transatlantique qui fait son charbon pour un voyage de longue haleine. Jugez si le cheval n'eût pas mieux demandé !

Tenez pour certain que le cheval qui mâche du sucre n'apprend qu'une chose, c'est à mâcher du sucre tant qu'il y en a, et nullement à céder à la main et à devenir léger.

Ce n'est pas que je veuille empêcher de donner du sucre à un cheval ; tant s'en faut ! Les petits cadeaux, dit-on, entretiennent l'amitié. J'éprouve beaucoup de satisfaction à faire plaisir à un brave animal, qui me rend des services et pour lequel j'ai de l'attachement. Il

est aussi évident que, de son côté, le cheval témoigne de la reconnaissance pour les bons procédés (c'est le privilége des bêtes), et vous pourriez, à un moment donné, vous en bien trouver : votre cheval se lâche, vous l'appelez, il vient à vous. Cela ne vaut-il pas mieux que de l'aborder d'un ton brusque et de le rendre craintif et haineux en le brutalisant sans motif.

Des physiologistes ont découvert dernièrement que le sucre fournit à l'acte de la respiration un de ses éléments essentiels, le carbone. Ce serait un motif de plus d'en donner à votre cheval comme hygiène.—Mais comme équitation, je puis dire que j'ai eu à dresser des chevaux qui ne mangeaient pas de sucre, et que je n'ai point constaté de différence dans les résultats obtenus. Il est vrai que j'ai pour principe que les trois quarts des fautes du cheval que l'on dresse, proviennent du cavalier, et que, dans beaucoup de cas, loin de me fâcher, j'essaie de mieux demander : La mauvaise impression, produite par ma faute, s'efface chez le cheval ; la bonne entente se rétablit et le dressage progresse.

12° *Le cheval bauchérisé ne se laisse pas monter par le premier venu.*

Encore une de ces erreurs qui courent le monde !

J'énonce à ce sujet un simple jugement : si un cavalier, sur le mérite duquel vous n'êtes pas fixé, ne peut monter un cheval réellement bauchérisé et le conduire comme tout cheval allant passablement, c'est que cet homme n'a pas la moindre notion d'équi-

tation. Si, d'autre part, un cheval qui se prétend dressé au système, ne se laisse conduire facilement par un cavalier reconnu homme de cheval, mettant ses soins à le bien mener, c'est que ce cheval soi-disant bauchérisé ne l'est pas du tout.

Le cheval bauchérisé cède à vos actions.... que peut-il vous donner de plus? On peut bien exiger que vous, de votre côté, vous sachiez ce que vous faites. Si vous ne le savez pas, demandez à qui le sait; apprenez à monter à cheval. On peut l'apprendre sur le cheval assoupli lui-même, avec d'autant plus de facilité que le cheval est là pour vous dire: le professeur a raison; c'est bien de telle action des aides que résulte tel effet. Au contraire, les trois quarts des chevaux ordinaires résistent aux demandes des aides, et font l'opposé de ce qu'on serait en droit d'obtenir; le malheureux apprenti peut-il être jamais fixé sur rien? N'est-t-il pas fondé à se dire, *in petto* : faites-le donc, vous qui me donnez des conseils!

Nous n'en finirions pas s'il fallait rechercher et réfuter ici toutes les objections journellement débitées par des gens qui ne se sont pas même donné la peine d'étudier ce qu'ils veulent juger. Elles tomberont d'elles-mêmes pour tout homme de bonne foi, qui lira sans parti pris ce que nous exposons des principes les plus saillants de la Méthode.

DES BIENFAITS DE LA MÉTHODE.

1° *Le cheval bauchérisé est d'aplomb.*

En effet, le cheval est confiant dans les aides auxquelles il sait céder immédiatement en se ramenant sans à-coup, sans violence.

Chaque colonne de support n'est plus chargée dès lors que du poids de la masse qui lui est naturellement dévolu : un léger reflux de poids qu'opère une indication légère, suffit à tous les mouvements de l'équitation simple ; et la main du cavalier serait-elle dure parfois, que le cheval saura prendre sur sa souplesse, pour en atténuer les mauvais effets. Voyez un cheval dressé : il se conserve indéfiniment, parce qu'il est, pour ainsi dire, dans la condition de nature ; le travail ne lui apporte plus de fatigue ; il a la libre disposition de ses ressorts dans une large limite.

D'un autre côté, le cavalier ne tirant plus sur les rênes, peut soigner son assiette, la raffermir, se mettre d'aplomb lui-même ; s'il a besoin de force de tenue, les cuisses, les genoux et les gras de jambes seuls agissent. Tout en se trouvant plus à son aise, il devient réellement plus solide.

Si, d'autre part, un à-coup arrive, comme il s'atténue par la cession de l'encolure, il n'en résulte d'autre inconvénient que de rendre le cheval moins léger, mais non moins obéissant.

2° *Le cheval est plus franc.*

Il n'a pas peur de la main et se porte franchement dessus, parce qu'il a appris à marcher à toutes les allures en se ramenant.

Les trois quarts des chevaux de troupe ne quittent pas le rang, quelque soin que l'on porte à vouloir les y habituer.

On dit à un cavalier de faire sortir son cheval du rang : il veut, comme lui prescrit l'Ordonnance, le rassembler ; mais comme le cheval résiste de la mâchoire et de l'encolure, l'effet de la main, dans ce soi-disant *rassembler*, est de beaucoup plus violent que l'effet produit par les jambes, qui voudraient donner l'impulsion, mais que le cheval ne ressent pas assez, parce qu'il n'a pas appris à céder à l'éperon. Qu'arrive-t-il? Rencontrant la main, le cheval, au lieu de se porter en avant, revient sur lui-même, s'accule.

Que fait alors la plupart du temps le cavalier? Il rend tout en portant gauchement les deux bras en avant, et souvent il caresse. Quel est le résultat de cette cession de main tardive? C'est que le cheval se refuse formellement à quitter le rang. En effet, sur une violence de la main, il s'est acculé malgré les jambes, et on lui a précisément rendu dans ce moment. Il se dit : Voilà une barre de fer dont j'évite le contact meurtrier en restant en place, je vais continuer à employer ce moyen qui me semble bon et qui m'autorise à ne pas me déranger. C'est ainsi que les chevaux refusent de quitter le rang. — Habituez-les à se porter

carrément et sans arrière-pensée devant eux à l'éperon, vous n'aurez pas besoin de batailler inutilement à vouloir *les dresser à sortir du rang.* — Ils quitteront le rang comme ils quittent une place quelconque; mais pour cela, il faut encore, si vous voulez leur indiquer une direction, les assouplir de la mâchoire et de l'encolure, et leur apprendre à ne pas redouter le mors comme un instrument de supplice. Ils ne manquent pas de se mettre à leur aise d'eux-mêmes, malgré les indiscrétions de la main, lorsque les flexions leur ont fait connaître la manière de l'éviter, si elle est trop dure.

3° *Le cheval est plus solide.*

Sachant agir sur les membres au moyen des rênes et des jambes, le cavalier en exerce les muscles et donne de l'extension aux bras de levier. Les membres deviennent plus forts par l'exercice qui allonge et grossit la fibre musculaire ; ils acquièrent du jeu par l'étirage des ligaments blancs résistants, qui entourent, et trop souvent, faute d'un exercice approprié, soudent les articulations ; le produit de ces deux coefficients est une grande adresse, beaucoup de souplesse, d'étendue dans tous les mouvements et de sécurité dans la marche. Voyez les clowns, qui poussent l'assouplissement à ses dernières limites : après les ruptures d'équilibre les plus brusques, ils retombent toujours sur leurs pieds, et je ne sache pas qu'ils se tarent jamais !

Je pourrais citer des résultats bien remarquables de ces extensions, de ces développements communiqués

aux membres par le dressage. J'ai vu le pas espagnol et le passage, rendus si faciles par les assouplissements de la Méthode, donner à des chevaux d'une solidité douteuse jusqu'alors, une rare perfection dans les évolutions des membres : un lever rapide, un soutien suivi d'une extension très-marquée qui se communique des rayons supérieurs aux dernières phalanges, permettant au pied d'arriver horizontal à une certaine distance du sol, où il descend après avoir formé un temps d'arrêt, le poids du corps portant seulement alors sur le pied qui pose à terre. Il doit en résulter nécessairement des enjambées d'une étendue considérable, une grande adresse et une grande sûreté à toutes les allures.

Que d'exemples contraires de chevaux qui ont l'air de ne savoir sur lequel des deux pieds s'appuyer, parce que la main est toujours là pour les contrarier dans les diverses phases du lever et de l'appui! Ces sortes de chevaux manquent de solidité.... Assouplissez-les, rendez-les indépendants de la main : ils ne seront plus victimes de toutes les erreurs de celle-ci ; ils resteront les seuls et meilleurs juges de l'emploi de tout ce que prescrit l'instinct de conservation. Assouplissez-les : le cavalier ne se croira plus obligé de soutenir son cheval, qui se soutiendra tout seul ; il n'essaiera surtout plus de le comprimer, de le paralyser dans les circonstances où le cheval n'a pas trop de toute son adresse, de toute son attention et de toute la confiance qu'il possède dans ses moyens, pour se tirer d'un endroit difficile.

Voyez les chevaux de montagne, sur les flancs escarpés des rochers, sur le bord des précipices.... que vous recommande votre guide comme moyen de conduite?... De les laisser libres, livrés à eux-mêmes.

Le meilleur appui qu'on puisse donner à un cheval est l'appui certain qu'on lui enseigne à prendre sur le sol par les extrémités de ses piliers de support. La main, par elle-même, ne soutient rien : elle ne peut qu'avertir le cheval. Elle pourra sans doute, à un moment donné, opérer un reflux de poids qui déchargera un pilier compromis; mais sur un terrain difficile, qui vous dit qu'en voulant retenir l'avant-main, vous n'écraserez point l'arrière-main? Que de chevaux qui buttent du devant et tombent sur le derrière! Or, le cheval assoupli, devenu adroit de ses membres, sait les mouvoir en tous sens, leur donner le degré de soutien et d'extension que réclame chaque pas. Il sait, comme le cheval de montagne, habitué à avoir les rênes sur le cou, faire le pas grand, faire le pas petit, prendre un solide appui sur le sol ou seulement effleurer un point douteux; il sait enfin marcher seul, comme l'enfant auquel on a ôté ses lisières.

Le cheval qui a l'habitude de se roidir sur la main, a mille chances de tomber sur les genoux, lorsque la main lui manque; et en supposant même que la main soit encore là, vient-il à broncher, l'action violente de la main propage un à-coup violent, immédiat, jusqu'aux extrémités qui pressent le sol, et ajoute un poids immense soit au membre qui fléchit, soit aux

supports qui devraient instinctivement arriver au secours de celui qui fait défaut. Le cheval peut essayer alors de se cramponner au sol; mais si celui-ci n'offre aucune prise, comme, par l'effet de la roideur et de la contraction de l'animal, il n'y a point de mobilité dans les membres, celui qui manque, manque jusqu'au bout: la chute devient imminente.

Une comparaison peut faire ressortir ce que nous voulons ici établir.

Deux hommes qui voudront en courant tourner vivement sur un endroit difficile et glissant, risqueront beaucoup plus de tomber s'ils s'arc-boutent l'un sur l'autre, que s'ils se donnent simplement le bout du doigt. Par ce seul lien, ils s'avertiront, se soutiendront mutuellement; tandis que dans le premier cas, si l'un glisse, il pèsera sur l'autre de tout son poids et provoquera une chute inévitable.

Ainsi en est-il de l'homme et du cheval, avec cette différence qu'au lieu d'être côte à côte, l'homme se trouve sur le cheval.

4° *Le cheval devient plus intelligent et plus doux à l'homme.*

Il est reconnu, par tous ceux qui se sont occupés du dressage de la Méthode, que ce dressage développe l'intelligence du cheval et adoucit son moral.

Par la conviction acquise, dans le dressage, qu'il est de son intérêt de céder aux aides, qu'en résistant il ressent l'éperon jusqu'à ce qu'il cède de bon gré, qu'en cédant il éprouve un soulagement instan-

tané par une cession complète et immédiate de la main et des jambes, le cheval apprend à interroger les aides et à lier avec son cavalier cette conversation équestre dont a parlé le premier M. Baucher.

Chose bien digne de remarque : le cheval à l'écurie réfléchit à son dressage !

Il est notoire, en effet, que si, après beaucoup de difficultés, le cheval arrive à comprendre et à bien donner une seule fois, que vous lui rendiez en caressant, et que vous le renvoyiez à l'écurie, le lendemain il exécutera parfaitement et à première demande ce qui lui avait été si malaisé la veille. — C'est que dans l'intervalle d'une séance à l'autre, il a réfléchi, repassé et retenu sa leçon. Aussi, est-ce une règle en dressage, de ne renvoyer le cheval que sur une bonne leçon, c'est-à-dire sur la bonne exécution d'un mouvement quelconque.

Le cheval enfin s'attache à son maître, dont il reconnaît la *conformité et la supériorité d'intelligence;* il s'apprivoise rapidement à la suite de toutes les manipulations du travail à pied, et il se prépare à l'éperon par les attouchements de cravache. Il arrive à aimer son dresseur tout en apprenant à le craindre. Le cheval est, comme l'homme, sensible à l'idée de justice, et ne retire point son amitié au maître sévère qui veut bien songer à être équitable. M. le capitaine Raabe a exprimé cette vérité d'une manière très-pittoresque, en disant que le cheval doit savoir qu'il a le bon Dieu sur son dos et le diable sous son ventre. Il

doit obéir à Dieu, s'il ne veut avoir affaire au diable.

Les expériences de M. Rarey, le dompteur, sont du reste assez concluantes, pour démontrer combien le sentiment de la supériorité de l'intelligence humaine, de concours avec ceux de l'amour et de la crainte, développés par les procédés de cet habile observateur, possède d'empire sur le moral du cheval.

Ne convient-il pas d'ajouter aussi que l'application des règles de la Méthode a pour effet d'améliorer l'homme lui-même? Obligé de réfléchir, son esprit y gagne. Persuadé, d'autre part, que toute passion haineuse, que tout sentiment de colère est contraire aux bons résultats, que la *justice envers le cheval est un de ses premiers éléments de succès*, peut-être sera-t-il plus disposé à se conduire d'après ces mêmes principes envers ses semblables.

MOYENS ÉQUESTRES.

5° *Les assouplissements permettent seuls une équitation raisonnée, en annulant les résistances et en livrant les ressorts, le poids et les leviers à l'étude du cavalier.*

Avec les assouplissements, on n'en est plus à discuter des effets du mors de bride sur les barres, et à fabriquer des engins de toutes sortes, dans le but de sur-

prendre le secret de ses actions. La solution de toutes les expériences tentées jusqu'ici a varié sans cesse, par suite des cessions ou des résistances qu'opposent les chevaux à des actions complétement identiques.

D'après ce que les assouplissements ont permis de constater, nous dirons que le cheval, qui d'abord peut résister à toute action quelle qu'elle soit, ou n'y céder qu'en partie, de la mâchoire seulement, ce qui est rare, de la tête seulement, de l'encolure seulement, sans que l'avant-main bouge, ou de tout l'avant-main, sans que les autres parties se décontractent; qui peut se buter sur une jambe, tandis qu'il obéira à l'autre, se porter en avant ou reculer à une même et égale pression, de sorte qu'on n'est jamais sûr de rien obtenir du premier coup; le cheval, dis-je, ne cède véritablement qu'aux actions auxquelles on lui a appris à céder dans son dressage.

Quels sont les effets réels produits sur les barres par les canons du mors de filet et par ceux du mors de bride?

La principale cause qui différencie le mors de bride et le mors de filet dans leurs effets sur la bouche du cheval et dans les résultats obtenus comme conduite, tient, indépendamment des résistances provenant du moral et du physique, que nous n'avons pas ici en vue, 1° à la place que ces engins occupent dans la bouche, et à la présence ou à l'absence de la gourmette; 2° à la manière dont les deux canons s'articulent dans chaque mors.

1° Le mors de bride repose sur les barres, à un pouce au-dessus des crochets; il y est maintenu par la gourmette qui l'empêche de remonter. Il a des branches qui donnent une grande longueur au bras de levier de la puissance agissant par les rênes.

Le mors de filet, placé un peu plus haut, ne possède point de gourmette : il peut par conséquent glisser, remonter dans la bouche et s'appuyer sur la commissure des lèvres, lorsqu'une traction s'opère sur ses rênes. Il est dépourvu de branches.

D'où il résulte que le mors de bride possède, comme arrêt, plus de puissance, vu que son bras de levier est toujours plus long et que les canons reposent directement sur les barres.

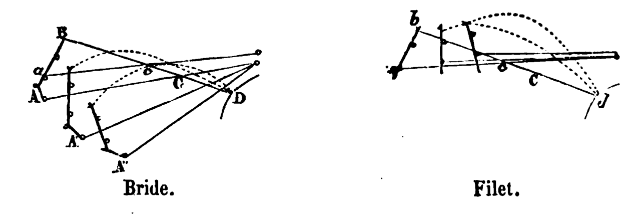
D'un autre côté, à moins que le cheval ne résiste en se braquant sur le mors, et en essayant de détruire la direction perpendiculaire des rênes, comme puissance, par le renversement de la tête et de l'encolure, si le cheval cède, en un mot, cette cession tendra à se faire en baissant la tête et l'encolure.

Le mors de filet a moins de puissance dans son action directe pour l'arrêt; son bras de levier, représenté par la petite longueur de tête, est moins étendu. Il repose sur les lèvres au moyen de ses canons mobiles, qui remontent dans la bouche en l'absence d'une gourmette et pressent les lèvres par côté.

Ce mors a, d'autre part, une tendance à relever la tête et l'encolure, parce qu'il est placé plus haut que le mors de bride.

Le mors de bride tend à faire baisser la tête pour deux

motifs : d'abord, parce que la ligne brisée ABC, représentant pour la bride l'étendue du balancier flexible sollicité à céder, est plus longue que celle *abc* du filet. En supposant que le point C ne bouge pas, la partie *c*C de l'encolure participera à la tendance du point *c* à céder et à se baisser.



Bride. Filet.

L'arc provenant de ABC étant plus long que celui de *abc*, se pliera davantage; son extrémité A, tendant à parfaire le cercle que les rênes de bride font décrire à l'encolure pour rejoindre le point C, se rapprochera d'autant plus du sol.

En deuxième lieu, la gourmette placée derrière la barbe représente le point d'appui d'un levier du deuxième genre dont la résistance est à la barre et la puissance à l'extrémité inférieure de la branche du mors. Mais ce point d'appui agit en poussant le maxillaire inférieur d'arrière en avant d'abord, et de haut en bas ensuite, à mesure que l'encolure cède. Si donc le point d'appui cède, c'est-à-dire si le cheval ne résiste pas des muscles intervertébraux supérieurs et des releveurs propres, qui soutiennent tout le poids de la tête et de l'encolure, la tête basculera en s'abaissant et l'encolure suivra la même direction.

Rien de tout cela n'existe dans le filet. Il ne possède pas de gourmette : l'action est toute de bas en haut et d'avant en arrière. L'étendue *abc* de l'arc qui tend à se former par la cession de l'encolure est moindre. La cession possible est moindre aussi par le nombre moindre des vertèbres. Une notable partie de l'encolure *c*D est sollicitée uniquement à s'élever et nullement à se ployer dans la direction descendante des vertèbres antérieures ; l'encolure se rouant à sa partie antérieure se relève dans une grande partie de sa région postérieure.

Conclusion. — Il faut, dans le dressage et les assouplissements, combattre la tendance de l'encolure à se baisser à l'action du mors de bride : pour cela, parfaire toutes les flexions en exigeant la tête très-haute. Les muscles releveurs de l'encolure à sa partie supérieure et postérieure, de C en D, près du garrot, seront principalement chargés de ce soin.

Nota. Il ne faut pas oublier que tous les chevaux ont besoin quand même des flexions d'affaissement, afin de pouvoir se détendre quand on leur fait une descente de main, et de ne pas rester contractés dans la position haute exigée pour la mise en main.

A pied, la position haute est facile à obtenir.

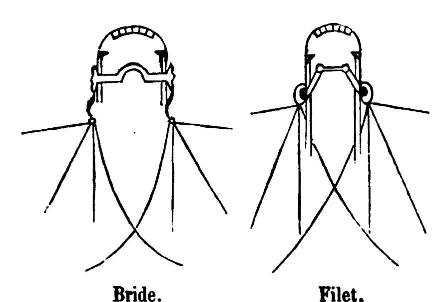
A cheval, où l'on peut moins bien marquer l'action de bas en haut, il est nécessaire de maintenir la tête élevée au moyen des rênes du filet, tout en demandant à la mâchoire et aux vertèbres antérieures de céder aux actions de la bride.

2° Le mode d'articulation des deux canons entre

eux, dans chaque mors, explique les différences qui existent dans leurs effets par côté.

Le mors de filet se compose de deux canons qui se relient par un anneau de jonction. C'est, autrement dit, un mors brisé, à canons articulés, mobiles l'un sur l'autre.

Dans toute action, soit directe, soit latérale en dehors ou en dedans, d'une seule rêne de filet, la traction première de cette rêne se fait sentir d'abord légèrement sur la barre et la commissure des lèvres du côté de la rêne ; mais l'effet de rêne se continuant, le canon



Le cavalier, supposé à cheval, voit devant lui le mors reposant sur les barres. — Directions diverses des actions de rênes.

glisse sur cette barre et sur cette commissure, au moyen de l'anneau de jonction, attire le canon opposé, qui glisse également dans la bouche du cheval et fait appui sur la barre, puis vient buter sur la commissure des lèvres au point où ce canon opposé s'unit à l'anneau extérieur du montant. — Si la traction se fait en dehors, la tête et l'encolure viennent du côté de la

rêne de traction, parce qu'elles sont attirées par l'effort du canon opposé sur la barre et la lèvre opposées.

Si la traction est directe d'avant en arrière, ou diagonale en dedans, la barre et la commissure du côté de la rêne de traction supportent une partie notable de l'effort transmis par cette rêne, et que nous avons vu presque entièrement perdu lors de la traction en dehors. Mais la tête et l'encolure viennent toujours à la rêne de traction en vertu de l'effort qui pèse de dehors en dedans sur la commissure opposée. L'encolure se replie sur elle-même, et la tête, au lieu d'aller latéralement en dehors, revient diagonalement en dedans dans la direction de la base de l'encolure.

Le mors de bride, dont les deux canons s'articulent d'une manière immobile au moyen du pontet de la liberté de langue, produit, par la traction latérale pure en dehors, glissement, comme dans le filet, des deux canons dans la bouche, et effort sur la partie externe de la mâchoire au moyen de la branche qui vient buter sur cette partie.

Si le cheval obéit à cette traction, son encolure et sa tête iront dans la direction latérale, en vertu d'une action absolument semblable à celle qui résulte de la même traction isolée d'une rêne de filet.

Mais pour la traction directe et la traction diagonale en dedans par une seule rêne de bride, l'effet produit sur les barres est complétement différent, quoique le résultat comme déplacement de tête tende à être le même.

Le mors de bride n'étant plus l'ensemble de deux pièces jouant l'une sur l'autre, si la tête reste directe,

il ne peut plus glisser dans la bouche. L'action produite sur la tête et l'encolure résulte uniquement de l'appui du canon de la rêne de traction sur la barre du même côté. Le mors bascule dans la bouche du cheval; le canon opposé se soulève et ne repose plus sur sa barre, et si la tête et l'encolure se plient en cédant du côté de la rêne de traction, et qu'il y ait alors glissement du mors, il n'est retenu dans la bouche que par l'appui que fait la partie supérieure de la branche opposée sur la partie externe de la mâchoire supérieure; celle-ci est alors poussée vers la rêne de traction.

L'effet de cession qui, par traction de bride, amène de côté la tête et l'encolure, résulte donc plus particulièrement de l'appui du canon sur la barre du côté de la traction.

Telles sont les *tendances* qui s'opèrent sur les barres, sur la tête et sur l'encolure du cheval, par les actions isolées des rênes de filet et de bride. La rêne opposée, employée plus ou moins également, régularise, augmente ou diminue, modifie, en un mot, l'effet de la rêne de traction. L'effet de pulsion qui s'opère sur l'encolure, et qui fait tourner le cheval du côté opposé à la rêne de pulsion qui en réalité est rêne de traction, est tout de convention avec le cheval, et s'apprend dans le dressage par une pratique particulière.

Nota. Cette leçon spéciale se donne, en secourant la rêne de pulsion de bride par la rêne de traction directe du filet du côté de la direction à suivre.

Il est facile de s'assurer de la vérité de ces observations, en se mettant dans la bouche quelque chose

d'analogue à un mors brisé sans gourmette et à un mors rigide avec une gourmette, et en essayant avec la main les tractions analogues. Voire même, les tendances ascendantes et descendantes opérées par ces deux espèces de mors, se sentent et se justifient jusqu'à un certain point par une expérience semblable, le pouce appuyé sous la mâchoire inférieure et simulant la gourmette.

On a employé une excellente manière de placer la gourmette du mors de bride par rapport au filet : c'est de la mettre non plus au-dessous mais au-dessus du mors de filet; de sorte que ce mors se trouve entre le mors de bride et la gourmette.

Ainsi, le mors de filet ne remonte plus autant, retenu qu'il est par la gourmette; il agit davantage sur les barres, et ne menace plus de fendre la commissure des lèvres; on évite également l'inconvénient de sentir son mors de filet constamment engagé dans le crochet de gourmette, comme il arrive pour les brides de troupe.

Actions et effets des rênes.

Par les assouplissements, le cheval admet l'*effet réel de traction directe* par côté d'une seule rêne de la bride, du filet ou du bridon que l'on tire en dehors. Ces deux derniers freins ont absolument les mêmes propriétés dans toute espèce de cas. Il admet également, mais par convention spéciale résultant du dressage, l'*effet contraire de pulsion* de la rêne de bride, et jus-

qu'à un certain point de celle du filet, sur l'encolure, lorsque la main tenant les deux rênes se porte franchement à droite ou à gauche.

1°—La main de bride, en se fermant ou en s'élevant, ramène la tête, et tend, en continuant son effet, à opérer sur l'arrière-main un flux de poids, qui produit le ralentissement, l'arrêt, le reculer, ou provoque l'acculement, selon que les jambes viennent ou non au secours de la main en repoussant ou non la masse en avant pour la remettre d'aplomb, en mobilisant ou non l'arrière-main, comme nous le verrons à l'article du Reculer.

2° — En ouvrant la rêne d'un seul côté, *en dehors*, et y amenant le poids de la tête et de la partie antérieure de l'encolure, on fait refluer le poids de l'avant-main sur le membre antérieur de ce côté.

Ainsi, ouvrant la rêne droite et amenant la tête à droite, on charge le membre antérieur droit.

3° — De même, en portant la main qui tient les deux rênes à droite, sans effet diagonal marqué d'avant en arrière, on charge le membre antérieur droit : la tête, l'encolure, tout l'avant-main vont à droite. — En portant la main de la même manière à gauche, on charge de même le membre antérieur gauche. Mais alors l'effet produit résulte autant de la *rêne contraire de pulsion* que de la rêne directe de traction, en supposant qu'on les sente bien toutes les deux.—Si, en portant la main de bride à droite, on veut sentir la rêne droite de traction en même temps que la rêne gauche de pulsion, il

faut tourner la main en *pronation*, c'est-à-dire les ongles en dessous, en arrondissant le poignet.— Pour sentir la rêne gauche de traction et la rêne droite de pulsion, lorsqu'on porte la main de bride à gauche, il faut la tourner en *supination*, c'est-à-dire les ongles en dessus en creusant le poignet, ce qui est l'inverse des positions de la main dans les effets diagonaux alternés dont nous allons parler.

Ces dernières s'emploient surtout dans l'équitation savante et sentie.

4° — En opérant une traction de rêne diagonalement en dedans, dans la direction indiquée par la hanche du cheval du côté opposé à la rêne qui agit (ainsi, par la hanche gauche, si c'est la rêne droite qui opère diagonalement), on amène le bout du nez à droite, l'encolure se courbe en débordant à gauche et en se creusant à droite, et on charge le membre antérieur gauche, et réciproquement.

En portant la main et les deux rênes qu'elle tient dans cette même direction diagonale, l'effet produit est identique.

Cette action de la main constitue ce que nous appelons un *effet diagonal*. C'est, pour mieux dire, l'effet diagonal en ce qui regarde l'avant-main ; car l'effet diagonal n'est réel et complet que lorsque la jambe combine son action avec celle de la main, comme nous allons l'expliquer bientôt.

Pour produire l'effet diagonal avec la main de bride munie des deux rênes, quand on la portera diagona-

lement en arrière à gauche, il faudra la tourner en *pronation*, c'est-à-dire les ongles en dessous, et arrondir légèrement le poignet, afin de sentir la rêne droite avec l'annulaire. Quand on la portera diagonalement en arrière à droite, il faudra la tourner en *supination*, c'est-à-dire les ongles en dessus, creusant légèrement le poignet, pour sentir la rêne gauche avec le petit doigt.

5° — Si, plaçant le bout du nez à droite, par exemple, au moyen de la pronation de main de bride ou d'une traction diagonale de la rêne droite du filet par la main droite, vous portez presque en même temps la main de bride à droite, il s'opère un double effet : la pronation ou la traction diagonale de filet a chargé le membre antérieur gauche, puis, tout en conservant le pli donné et portant la main à droite, vous chargez le membre antérieur droit par l'effet de pulsion de la rêne gauche.

Les effets opposés chargeront d'une manière inverse et successivement le membre antérieur droit, puis l'antérieur gauche.

Ces actions sont celles qui déterminent réellement tous les changements de direction, quels qu'ils soient, par l'avant-main, le cheval placé. — L'action de porter la main à droite opérera juste dans tous les cas, lorsqu'elle agira au moment où le pied du côté vers lequel on tourne est allégé si l'on est de pied ferme, ou en l'air si l'on est en marche. Il y a dans les changements de direction de l'équitation simple *une action générale* qui

consiste à porter la main du côté où l'on veut tourner. C'est la rêne de pulsion qui détermine le changement de direction; l'autre rêne est presque flottante ou tout au moins elle n'agit pas; le cheval tourne parce qu'il sait qu'il doit tourner. Rien ne le force, et bien souvent on est obligé, pour déterminer le mouvement, de saisir la rêne de traction directe du filet. Si l'on veut agir avec tact de la seule main de bride, il doit y avoir concurremment avec l'action générale une *action intermittente* plus légère, du poignet ou des doigts, qui permette de suivre chaque membre dans ses évolutions pour faciliter son jeu. Cette action intermittente est celle des effets diagonaux qui commandent et forcent le mouvement, de concert avec les jambes.

Si le cheval est de pied ferme et qu'il s'agisse d'entamer le mouvement, la simple traction diagonale de rêne de filet appuyée sur l'encolure plaçant tout d'abord le cheval, le mettra dans la position utile au mouvement déterminé immédiatement après par la main de bride et la jambe du cavalier, parce que cette traction diagonale opérera préalablement un léger flux de poids qui, porté sur l'autre membre, déchargera celui qui est destiné à former le premier pas.

C'est le placer que donne l'Ordonnance à l'homme de recrue à pied, lorsqu'elle veut lui faire entamer le pas à gauche : *porter le poids du corps sur la jambe droite*. Cette remarque a déjà été faite par M. le capitaine Raabe, dont les ouvrages sont si profitables à quiconque veut approfondir l'équitation.

Actions et effets des jambes.

Les jambes agissent plus particulièrement sur l'arrière-main.

Très en arrière, et par une action simultanée, elles soulèvent la croupe surtout lorsque l'éperon arrive, en opérant la détente des jarrets, et poussent la masse en avant quand la main ne s'oppose pas.

Elles engagent les membres postérieurs sous la masse et baissent la croupe, quand la main se pose devant le cheval comme une barrière infranchissable.

L'effet isolé d'une jambe en arrière jette le poids de l'arrière-main sur le membre postérieur opposé, et tend, par conséquent, à maintenir en l'air le membre postérieur du côté où la jambe agit, pourvu toutefois qu'elle agisse avec tact, de manière à ne pas compromettre l'équilibre.

Employée vers le milieu du corps, l'action des jambes est moins spéciale à l'arrière-main : elles agissent davantage sur toute la masse, la soulèvent tout entière par la détente de l'avant et de l'arrière-main, et la portent, soit en avant, si les deux jambes agissent ensemble et également, soit à droite ou à gauche, si leur action est isolée.

Plus en avant, vers le passage des sangles, elles sont susceptibles d'influer davantage sur l'avant-main pour le mobiliser, et opérer un reflux de poids sur l'un des deux membres antérieurs.

M. le capitaine Raabe a constaté un fait remar-

quable, c'est qu'en agissant près du passage des sangles, l'éperon possède une propriété toute particulière, celle qui résulte de ce que nous avons appelé l'*attaque sur la mise en main*, à savoir, de ramener instinctivement et impérieusement la tête et l'encolure. Cela peut se comprendre en ce sens que, les jambes et l'éperon intervenant énergiquement dans le domaine de l'avant-main qui n'est pas de leur ressort habituel, le cheval songe naturellement à donner ce que demandent d'ordinaire les rênes qui sont les aides de l'avant-main, c'est-à-dire la mise en main.

Il faut donc, dans l'emploi de la jambe et de l'éperon, tenir compte de la nature du mouvement à obtenir, pour porter la jambe plus ou moins en arrière.

La jambe ne saurait se porter trop en arrière dans certains mouvements où la croupe doit être contenue énergiquement, comme dans la pirouette au galop sur les hanches, où, sans pousser la masse, on devra lui *opposer* une sorte de barrière latérale qu'elle ne puisse forcer en se jetant en dehors, soit encore dans les résistances de l'arrière-main qui s'immobilise ou qui essaie d'échapper aux aides.

Mais dans tous les mouvements où le cheval se sert à peu près également de toutes ses colonnes de support, pour le mouvement en avant, pour le rassembler et tout ce qui en découle, pour porter le cheval à droite ou à gauche quand il connaît bien la jambe, l'empêcher de se jeter à gauche quand il a peur d'un objet à droite, il est préférable d'employer la jambe et l'éperon qui en est la suite, vers le milieu du corps, un

peu en arrière des sangles. Cette position sera celle où la jambe tombant naturellement, la pointe du pied se trouvera tangente à la tangente verticale du genou.

Effets diagonaux.

En combinant les actions de la main et celles des jambes, sans parler de l'action directe des deux rênes et des deux jambes, qui produisent, soit en s'opposant également, soit en primant l'une sur l'autre d'avant en arrière ou d'arrière en avant, le ramener, le rassembler, le mouvement en arrière, le ralentissement, l'arrêt, le mouvement en avant, nous arrivons à traiter des *effets diagonaux*, qui, selon nous, constituent la *clef de la conduite du cheval*, et dont l'habitude communique au cavalier studieux et attentif cette qualité qu'on n'a guère comprise et jamais définie, parce qu'on en a toujours fait un sentiment purement instinctif, le *tact.*

Le tact est la faculté de sentir par l'assiette et par le contact de ses aides les mouvements du cheval, les positions diverses de son corps et de ses extrémités, et de juger instantanément des actions justes par lesquelles on peut, en disposant de son poids et de ses leviers, provoquer, entretenir ou modifier ses allures, et faciliter les évolutions de sa masse.

Définissons l'effet diagonal : un accord de la rêne tirée diagonalement par-dessus l'encolure et de la jambe opposée en diagonale, lequel accord, en opérant un flux du poids de l'avant-main sur le membre anté-

térieur du côté opposé à la rêne, opère en même temps un flux du poids de l'arrière-main sur le membre postérieur correspondant à ce membre antérieur en diagonale, et maintient ainsi le cheval en équilibre sur l'un de ses deux bipèdes diagonaux.

Lorsque la jambe droite pousse par son action isolée la hanche à gauche, elle charge, nous l'avons dit, le pied postérieur gauche. Elle concourra, avec la rêne gauche tirée diagonalement en arrière à droite pardessus l'encolure, c'est-à-dire en portant la main à droite et en arrière, dans la direction de la hanche droite, à former l'*effet diagonal gauche* (effet de rêne gauche tirée en diagonale et de jambe droite), et comme résultat sur le cheval, à porter le poids de la masse sur le bipède diagonal droit (membre droit de devant, membre gauche de derrière).

Les moyens inverses constitueront l'*effet diagonal droit*, qui charge le bipède diagonal gauche.

Ainsi, tandis que la rêne droite de bride appuyée sur l'encolure, en portant la main diagonalement à gauche, opérera le flux du poids de l'avant-main sur le membre antérieur gauche, la jambe gauche du cavalier opérera le flux du poids de l'arrière-main sur le membre postérieur droit. Le bipède diagonal droit sera déchargé du poids de la masse, le centre de gravité se trouvera sur la ligne diagonale joignant le membre antérieur gauche et le postérieur droit.

Par l'un ou l'autre de ces deux effets, le cheval sera maintenu à l'état d'équilibre instable sur une base de sustentation très-étroite, représentée par une simple

ligne, au lieu du plan parallélogramme figuré sur le sol par les quatre extrémités à l'appui.

Comprenons bien, pour éviter toute confusion, que l'effet diagonal droit des aides (main de bride à gauche, jambe gauche) agit sur le bipède diagonal gauche du cheval : *il en accélère le poser ou en prolonge l'appui*; et que l'effet diagonal gauche (main de bride à droite, jambe droite) agit sur le bipède diagonal droit, également pour en accélérer le poser ou en prolonger l'appui.

L'équitation étant, comme art, la manière de se servir du cheval conformément aux lois de sa nature, posons en principe que si nous voulons nous servir avec justesse des véritables moyens de le gouverner, nous devrons posséder, comme condition première, une connaissance exacte de la manière dont il se meut.

Allures.

Or, le cheval se meut de trois manières principales nommées *allures* : le pas, le trot et le galop, allures régulières, allures types, allures mères, d'où dérivent toutes les autres.

Le pas est une allure *latéro-diagonale marchée*, c'est-à-dire pendant laquelle le corps repose constamment sur le sol, par deux de ses piliers de support, soit en diagonale, soit en latérale.

Le trot, allure *diagonale sautée*, à poser diagonal

le corps s'enlevant et perdant tout appui sur le sol après chaque battue.

Le galop, allure *latéro-diagonale roulée.*

Elle est *latérale,* vu le mouvement par côté, dans lequel le corps oscille de gauche à droite et de droite à gauche; *diagonale,* parce que le corps du cheval, comme le fléau d'une balance, bascule diagonalement sur l'un de ses deux bipèdes diagonaux, sur le gauche dans le galop à droite, sur le droit dans le galop à gauche, renvoyant sa masse du pied postérieur gauche sur le pied antérieur droit, dans le galop à droite, et du pied postérieur droit sur le pied antérieur gauche, dans le galop à gauche; *roulée,* parce que chaque membre vient à son tour, par une *action uniforme et régulière,* toucher au sol comme les rais d'une roue en mouvement.

Ces trois allures types étant donc des allures diagonales, si nous voulons agir sur elles d'une manière favorable, soit pour les régler, soit pour les modifier, soit pour les détruire ou les remplacer l'une par l'autre, nous devrons agir par des actions diagonales, conformes ou contraires au jeu des membres : ces actions indiquent les posers des membres qu'elles accélèrent ou qu'elles retardent, ou en prolongent ou en diminuent les appuis, rendent les battues simultanées de successives qu'elles étaient, ou successives de simultanées, par l'accord simultané ou successif de la main et des jambes; obtenant de cette manière toutes les allures artificielles : le pas espagnol, le passage, le piaffer, le galop à deux ou à quatre temps, etc.

Mécanisme plus facile à appliquer qu'on ne voudrait le croire, quand on possède une connaissance exacte de l'ordre dans lequel le poser et le lever se précèdent ou se suivent, et quand on s'est habitué à sentir, par le tact de l'assiette et des aides, les battues des membres sur le sol.

Nous allons donc essayer d'expliquer le mécanisme des trois allures, et nous verrons ensuite par quelles actions diagonales nous pouvons les modifier.

Pas.

Le pas se compose de quatre battues successives sur le sol. Prenant pour point de départ le membre antérieur droit, le poser des membres se fera dans l'ordre suivant : 1° membre antérieur droit; 2° membre postérieur gauche; 3° membre antérieur gauche; 4° membre postérieur droit.

L'ensemble du jeu de l'avant-main et de l'arrière-main est assez bien représenté par la marche de deux hommes qui iraient l'un derrière l'autre, mais à contre-pas, l'homme qui est derrière posant son pied gauche un peu après que son chef de file a posé son pied droit, mais avant qu'il ait posé son pied gauche, et de même, mais d'une manière inverse, pour le poser du pied droit.

Il en résulte que le pas, tout en étant une allure diagonale, est aussi une allure latérale, c'est-à-dire que le corps, reposant un instant sur un seul bipède

diagonal, repose aussi pendant un autre instant sur un seul bipède latéral.

Ainsi, le pied antérieur droit est à terre, le postérieur gauche, qui va le suivre, est en l'air. Celui-ci, qui pose presque toujours à la place ou en avant de la place occupée par le pied antérieur gauche, le heurterait si ce pied ne se levait d'assez bonne heure. Donc, pendant que le pied postérieur gauche est vers les trois quarts de son soutien, et un peu avant qu'il arrive au point où reposait le pied antérieur gauche, celui-ci cède le terrain et se lève. C'est pendant ce temps qu'a lieu l'appui latéral sur le bipède latéral droit.

De même, le lever du membre postérieur droit, suivi du lever de l'antérieur droit, donne l'appui sur le bipède latéral gauche.

Tout le monde est d'accord là-dessus.

Mais un dissentiment a éclaté entre MM. Lecoq et Raabe sur la question de savoir lequel de ces deux appuis, diagonal et latéral, est le plus long comme durée. M. Lecoq prétend que c'est l'appui latéral, et M. Raabe soutient que c'est l'appui diagonal. Je crois pouvoir, par quelques considérations bien simples, prouver que, dans le véritable pas régulier, les appuis sont d'égale durée.

En effet, il est des chevaux qui, en marchant, se bercent beaucoup. Cela provient presque toujours de la faute des cavaliers qui les ont longtemps montés. Toute la masse oscille de droite à gauche et de gauche à droite ; ils vont une espèce d'amble *marché*, c'est-à-dire sans enlever de la masse. Les deux pieds en

latérale se lèvent et vont se poser plus loin en même temps, comme dans l'amble, trot à poser latéral.

Cette espèce d'amble marché est une allure défectueuse, sans doute, et qui n'est point le pas, non plus que l'amble véritable n'est le trot.

Mais il en est un bien plus grand nombre qui, sans avoir précisément cette allure défectueuse, s'en rapprochent beaucoup. Toujours en vertu de la main qui contrarie le poser régulier des membres par un effet latéral poussant la tête et l'encolure à droite, pendant que la jambe gauche pousse la croupe également à droite, et inversement, ils éprouvent un mouvement oscillatoire, un ballottement latéral très-sensible ; les pieds posent encore en quatre battues, il est vrai, mais celles-ci sont inégalement espacées ; elles se suivent de plus près dans les bipèdes latéraux que dans les diagonaux. En prenant le poser d'un membre postérieur suivi du membre antérieur du même côté, on comptera 1, 2, — 3, 4. L'appui diagonal est presque nul. Ces chevaux, qui peuvent, jusqu'à un certain point, avoir la prétention de marcher le pas, puisqu'ils comptent quatre battues, viendraient à l'appui de l'opinion de M. Lecoq.

Ce serait le pas allure plutôt latérale que diagonale.

D'autres chevaux, au contraire, à qui leur conformation naturelle, beaucoup d'énergie, et surtout un rassembler parfait, une équitation savante, permettent de déployer leurs moyens, marchent un pas caractérisé par un enlevé simultané dans les bipèdes dia-

gonaux. Le cheval est parfaitement d'aplomb, équilibré; le centre de gravité n'éprouve, pour ainsi dire, aucune oscillation latérale. Quelques chevaux exceptionnels pourront posséder ce pas cadencé, mais un certain nombre s'en rapprocheront très-sensiblement. Ceux-là tendraient à justifier le pas allure diagonale de M. Raabe.

Ainsi, en prenant le poser d'un membre antérieur suivi du membre postérieur en diagonale, nous compterons 1, 2, — 3, 4. L'appui latéral est presque nul.

Tout cela ne constitue pas, selon nous, le véritable pas type.

Le pas, pour être régulier, doit se composer des quatre battues *également espacées à l'oreille,* des quatre pieds posant successivement sur le sol dans l'ordre indiqué, 1, 2, 3, 4; et ces battues doivent se reprendre et se continuer de la même manière avec le même espacement. Vous devez pouvoir compter indifférement 1, 2, 3, 4, 1, 2, 3, 4, etc., que vous commenciez par la battue d'un membre antérieur ou par celle d'un membre postérieur. L'intervalle entre chaque poser ou battue doit être à l'oreille le même dans tous les cas. Voilà ce qui doit caractériser le véritable pas.

En effet, procédant d'une manière rationnelle, si nous admettons, comme l'expérience le prouve, deux limites extrêmes, où le pas, en se modifiant de deux manières opposées, arrive à faire prédominer, tantôt l'appui diagonal, tantôt l'appui latéral, n'est-il pas tout simple de concevoir un moyen terme où il y aura

balance égale, et où les deux appuis seront égaux en durée ?

Procédant numériquement, essayons de compter le temps d'appui d'un bipède diagonal et celui d'un bipède latéral, en admettant que les quatre battues sont également espacées à l'oreille.

Un appui diagonal ou latéral commencera à l'instant où l'un des deux pieds qui constituent le bipède en question étant à l'appui, l'autre pied arrivera au poser ; cet appui diagonal ou latéral durera jusqu'au moment où l'un de ces deux pieds à l'appui se lèvera; et cette durée d'appui sera marquée et facilement appréciable par le temps qui espace les autres battues, s'effectuant par les autres pieds pendant l'appui en question.

Or, 1 étant la battue du membre antérieur droit,
2 — du membre postérieur gauche,
3 — du membre antérieur gauche,
4 — du membre postérieur droit,
un temps existant entre chaque battue, nous aurons :

Durée de l'appui du bipède diagonal droit marquée par le temps écoulé:

1° Entre la battue du *postérieur gauche* et celle de l'*antérieur gauche*,	de 2 à 3 = 1 temps.
2° Entre la battue de l'*antérieur gauche* et celle du *postérieur droit*,	de 3 à 4 = 1 temps.
Appui diagonal.	2 temps.

Durée de l'appui du bipède latéral gauche marqué par le temps écoulé :

1° Entre la battue de l'*antérieur gauche* et celle du *postérieur droit*,	de 3 à 4 = 1 temps.
2° Entre la battue du *postérieur droit* et celle de l'*antérieur droit*,	de 4 à 1 = 1 temps.
Appui latéral.	2 temps.

Les éléments qui produisent ces battues et ces temps sont identiques de part et d'autre, le cheval passant, durant l'appui de chaque bipède, d'un pied postérieur à un pied antérieur et d'un antérieur à un postérieur; les résultats ou sommes ne peuvent qu'être identiques. Donc, l'appui diagonal est égal à l'appui latéral.

Réfléchissons que les membres antérieurs et postérieurs arrivant à pouvoir se suivre, ont la même étendue d'enjambée sur le sol; que chaque pas diagonal, comme chaque pas latéral, comprend une enjambée de membre antérieur et une enjambée de membre postérieur, c'est-à-dire, en somme, le même espace sur le terrain. Si nous admettons que ces enjambées sont effectuées dans un même espace de temps, comme l'établit notre hypothèse, que pouvons-nous en conclure, si ce n'est que, dans le pas régulier, l'appui diagonal est égal à l'appui latéral, et comme temps, et comme terrain parcouru ?

Je suis néanmoins tout disposé à admettre qu'un cheval livré à lui-même par son cavalier, a l'appui latéral plus prononcé, parce qu'il se berce davantage,

et qu'un cheval tenu au pas rassemblé appuiera surtout sur ses bipèdes diagonaux; mais alors les battues ne sont pas également espacées à l'oreille.

Dans le cheval bien équilibré, s'il n'est pas rassemblé, le pas sera naturellement régulier, et les deux appuis seront égaux.

Trot.

L'allure du trot est d'une étude facile comme poser des membres. Ce poser s'opère uniquement en diagonale, c'est-à-dire que le cheval se lance par la détente d'un bipède diagonal, reste un instant en l'air et va retomber sur l'autre bipède diagonal, qui, par une détente analogue, le renvoie sur le premier, et ainsi de suite.

Ces battues diagonales et simultanées dans chaque diagonal sont très-sensibles à l'assiette. On peut, au début, se familiariser dans leur perception par la vue du balancement de la tête et de l'encolure, celles-ci décrivant des arcs de cercle de droite à gauche et de gauche à droite. Quand la tête et l'encolure s'abaissent d'un côté, c'est que le pied antérieur de ce côté, et par conséquent le bipède diagonal entier, va au poser.

Galop.

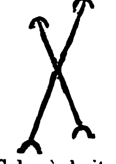
La question de l'ordre du poser et du lever des membres a été très-débattue, lorsqu'il s'est agi du galop.

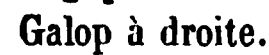
Aujourd'hui encore, certains écrivains s'éloignent

de l'avis que nous émettons, en conformité avec les meilleurs auteurs, et que nous affirmons être la seule solution possible, rendue palpable aussi bien par la vue que par le raisonnement.

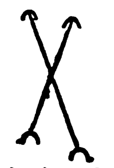
Le galop se compose d'un mouvement de bascule de l'avant-main sur l'arrière-main et de l'arrière-main sur l'avant-main, avec un léger balancement de côté et un enlever complet de toute la masse quand tous les membres successivement ont opéré leur détente.

Ce mouvement de bascule est assez semblable à ce que serait celui de deux tiges, dont l'une plus longue placée obliquement sur l'autre : dans le galop à droite, la tige qui bascule serait représentée par le bipède diagonal droit, et la tige de support par le bipède diagonal gauche, l'ensemble de ces deux tiges éprouvant un léger balancement de côté.





Galop à droite.

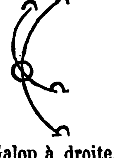


Galop à gauche.

Cette différence de longueur des deux tiges nous indique que, dans le galop à droite, les extrémités du bipède diagonal droit s'écartent l'une de l'autre plus que ne le font les extrémités du bipède diagonal gauche. C'est ce que l'ordonnance de cavalerie nous donne implicitement à entendre par ces mots : *La jambe*

droite de devant dépasse la jambe gauche de devant; la jambe droite de derrière dépasse aussi la jambe gauche de derrière.

Supposez nos deux tiges courbées vers le sol et douées d'élasticité, le poids qui sera censé peser dessus et représenter celui du cheval, opérera, lorsque chaque extrémité arrivera à terre dans l'ordre qui résulte du mouvement de bascule, *une réaction qui donnera inévitablement le lever successif des membres.*



Galop à droite.



Galop à gauche.

On a généralement assez mal posé la question du lever et du poser des membres. On a dit: quels sont les pieds qui se lèvent les premiers, quels sont ceux qui posent les premiers? Il fallait dire: dans quel ordre s'effectue le lever et le poser des membres?

En effet, le mouvement de bascule peut aussi bien commencer par l'arrière-main que par l'avant-main. Les chevaux qui croupionnent partent toujours de cette dernière manière; et même sans croupionner, il en est beaucoup qui, surtout au trot, prennent le galop par une détente subite de l'un des jarrets: ce jarret soulève la croupe en détruisant l'horizontalité du corps; le pied postérieur de ce membre se lève, l'appui se prolonge sur le pied antérieur en diagonale par la bas-

cule qu'éprouve le corps dans la direction de ce dernier.

Ce départ, que le cheval opère souvent de lui-même étant à un trot allongé et malgré son cavalier, peut résulter dans les mêmes conditions d'une action raisonnée des aides. Il suffit pour cela, au trot comme au pas, de produire, par un effet de jambe très en arrière, l'enlever de la croupe ; la jambe gauche plus en arrière pour le galop à droite, poussant la masse diagonalement en avant et à droite, la main de bride se porte à droite, très-bas en supination pour fixer le poids sur le membre antérieur droit : toutes ces actions sont simultanées ; elles doivent être suivies immédiatement, si l'on veut continuer le galop, d'une élévation de main en pronation à gauche et d'une action de jambe droite pour relever l'avant-main en produisant une détente du membre antérieur droit, dont l'appui a été bien marqué sur le sol, et pour rejeter la masse diagonalement en arrière à gauche sur le pied postérieur gauche, qui, à peine levé, s'est engagé sous la masse. Le galop peut alors continuer par une suite d'oscillations diagonales d'avant en arrière et d'arrière en avant.

Je mets en fait que le galop s'entame toujours ainsi, quand il est aisé au départ.

Le départ par enlever de l'avant-main est plus difficile et risque fort de naître désuni, si le hasard veut que les jambes de derrière ne se trouvent pas favorablement disposées pour le galop que l'on voudrait entamer.

Généralement, dans toutes les discussions relatives au galop, on considère, pour résoudre la question du départ, le cas où il s'opère par un enlever de l'avant-main.

Examinons donc le galop à droite.

Revenant sur lui-même par un effet initial de main de bride, le cheval s'appuie sur ses deux extrémités postérieures, penche le corps un peu à gauche, le membre antérieur droit se détend le premier, se fléchit très-peu et se porte en avant; le membre antérieur gauche, qui, en raison de la manière dont le galop s'exécute une fois entamé, tendrait à se lever avant le droit, ne se lève qu'après, *si* un effet prononcé de rêne droite diagonale a forcé son appui.

Le cheval opère un violent effort du rein, des muscles croupiens, des muscles fessiers et des muscles tibiens; toute la masse s'arc-boute sur le bipède postérieur, quelquefois sur le seul pied postérieur gauche. Le bipède antérieur en l'air opère son extension, la masse redescend diagonalement à droite; le pied antérieur gauche retouche le sol le premier, puis le droit qui se porte plus avant. Les quatre extrémités sont à terre.

On se tromperait fort si l'on voulait partir de ce départ pour résoudre la question du lever des membres dans le galop.

Ce premier pas de galop est un pas tronqué, et n'est qu'une espèce de mouvement préparatoire que nous ne pouvons considérer comme un véritable pas de galop, puisqu'il lui manque une des conditions essentielles

de ce pas, à savoir l'enlever de toute la masse, le corps complétement en l'air.

Si, avant de poser les deux membres antérieurs qu'il a levés pour le départ au galop, le cheval s'enlevait immédiatement du derrière, ce ne serait plus le départ au galop, ce serait le saut. Disons de suite la différence du pas de saut et du pas de galop. Dans les deux pas, le corps quitte terre; mais, dans le pas de saut, le lever des deux membres antérieurs, qui quittent terre les premiers, est immédiatement suivi de la détente des jarrets et du lever des pieds postérieurs qui projettent le corps dans l'espace.

Dans le pas de galop, les membres postérieurs attendent pour se lever que les membres antérieurs aient regagné le sol; l'enlever de toute la masse commence par la détente et le lever successif des membres postérieurs, et se continue par la détente et le lever successif des membres antérieurs, mais de manière que le lever soit simultané entre le deuxième de ceux-là et le premier de ceux-ci.

Autre différence pour le poser : dans le saut, le corps étant en l'air, ce sont les membres antérieurs qui regagnent le sol les premiers; dans le galop, ce sont les membres postérieurs qui reviennent à terre les premiers.

Après cette digression, revenons à notre galop. A la suite de ce premier pas tronqué du départ, les quatre pieds posent à terre; le corps est penché dans la direction du pied antérieur droit. C'est la phase de galop que décrit l'Ordonnance, en énumérant

le poser successif des membres : *jambe gauche de derrière, bipède diagonal gauche, jambe droite de devant ;* c'est le moment où le corps, après s'être enlevé de l'avant-main dans le départ ou avoir quitté terre quand le galop se continue, est venu y reprendre ses appuis.

Voilà l'instant précis où nous posons la question du lever des extrémités. Eh bien! établissons comme règle : *ce sont les pieds posés les premiers dans l'ordre déterminé par l'Ordonnance, qui se lèveront les premiers.* Autrement dit : *le lever des extrémités s'effectue dans le même ordre que le poser.*

En effet, puisqu'il est irrécusable que le galop se compose d'un mouvement alternatif de bascule de l'avant sur l'arrière et de l'arrière sur l'avant-main, si le devant, après s'être enlevé, s'abaisse et opère son poser en passant par le bipède diagonal gauche, n'est-il pas évident que le poids se portant sur le membre antérieur droit, et le pied postérieur gauche terminant sa détente, déchargé du poids qu'il transmet à son correspondant en diagonale, n'est-il pas évident, dis-je, que ce pied postérieur gauche est dans toutes les conditions pour se lever et quitter le sol qu'il foule depuis longtemps?

Dans le galop à quatre temps, le pied postérieur droit fera ensuite son lever seul ; le pied antérieur gauche, dans les mêmes conditions vis-à-vis de l'avant-main que le postérieur gauche vis-à-vis de l'arrière-main, se lèvera à son tour ; puis enfin l'antérieur droit, par sa détente, relèvera l'avant-main.

Dans le galop à quatre temps, le pied postérieur gauche est déjà revenu au sol, lorsque le pied antérieur droit le quitte. Il n'y a pas d'enlever total de la masse, parce que la détente du bipède diagonal gauche, n'étant pas simultanée des deux pieds, n'est pas assez forte pour la projeter en l'air.

Dans le galop à trois temps, qui est le galop ordinaire, le bipède diagonal gauche opère une détente d'ensemble qui surtout soulève la masse; et c'est pendant que cette masse tend ainsi à monter que le pied antérieur droit la fait basculer d'avant en arrière, pour la rejeter dans la descente de l'arrière-main sur le pied postérieur gauche. Celui-ci vient alors, s'engageant sous la masse, recommencer les battues dans l'ordre indiqué par l'Ordonnance.

C'est la battue de ce postérieur gauche qui a induit en erreur un auteur récent, lorsqu'il a écrit que les quatre extrémités étant revenues sur le sol, c'est encore le pied antérieur droit, puis le bipède diagonal gauche qui se lèvent, et que dans cette position, par un violent effort, le cheval lance toute la masse en l'air au moyen du membre postérieur gauche qui se lèverait le dernier.

Il existe certes un moment très-visible où le pied postérieur gauche est seul à terre et pousse la masse; mais ce temps est le premier de l'appui successif des extrémités et non le dernier des levers successifs.

Il n'y a guère qu'un cheval estropié de la jambe antérieure droite, qui, craignant d'effleurer le sol de son extrémité, pourrait essayer un pareil galop *à cloche-pied*;

comme l'appelle avec raison M. le lieutenant Daudel.

Le galop ainsi compris serait encore assez bien représenté par une série de ces sauts manqués, que l'on voit quelquefois exécuter sur les haies par des chevaux trop fortement contenus des rênes : ils enlèvent en deçà leurs membres antérieurs, franchissent l'obstacle et vont au delà retomber sur leurs membres postérieurs. Le devant retouchant le sol immédiatement après le derrière, et s'enlevant de nouveau sur une nouvelle haie suffisamment rapprochée, pendant que le derrière serait encore à terre, donnerait la succession non interrompue de ce galop impossible.

Un écuyer, essayant de soutenir la thèse en question, me donnait pour raison de ce que la jambe droite devrait toujours se lever la première, que cette jambe est en avant des autres. J'avoue en toute humilité n'avoir jamais pu comprendre l'apologue. Alors, quand je marche, il faudra donc que le pied que je pose en avant se lève avant celui qui est resté en arrière : il me semble pourtant qu'il n'en est pas ainsi. Il a bien fallu lever un pied et le porter en avant pour commencer la marche ; mais une fois ce pied posé, force est de lever celui qui est resté en arrière.

Il est donc acquis pour nous que, lorsque le pied antérieur droit, dans le galop à droite, arrivera à terre, c'est-à-dire lorsque le cheval aura terminé tous ses appuis, en supposant qu'il attende, pour opérer le lever, que tous les membres soient au poser (ce qui pourra peut-être avoir lieu quand le cheval attelé aura besoin des efforts de ces quatre détentes combinées

pour enlever un fardeau), le pied gauche de derrière quittera d'abord le sol, puis le bipède diagonal gauche et enfin la jambe droite de devant ; et que, à la suite de cette dernière battue, le corps sera un instant en suspens dans l'air. Mais la série des levers commence généralement avant que se termine la série des posers, c'est-à-dire que dans le galop à trois temps régulier, le pied postérieur gauche est déjà levé lorsque le pied antérieur droit arrive au poser. Ces deux pieds en diagonale ne sont jamais à terre en même temps.

Le meilleur moyen de se mettre sur la voie de la compréhension du galop est de l'imiter soi-même, soit debout sur ses deux pieds, soit comme le font les enfants *jouant à quatre pattes*.

Dans le premier cas, les deux parties latérales de la semelle à chaque pied, le droit un peu en avant, représentent assez bien les deux membres de chaque bipède antérieur et postérieur placés pour le galop. Il devient facile de déterminer, avec un peu d'attention, quelles sont celles qui tendent à arriver les premières ou à se lever les premières, surtout si l'on donne à son corps le balancement du galop de droite à gauche d'avant en arrière et de gauche à droite d'arrière en avant.

Dans le second cas, l'évidence est complète.

Il existe encore un moyen d'observation pratique : c'est de s'attacher à suivre séparément les évolutions d'un membre quelconque, lorsqu'on voit galoper un cheval, et de comparer par la vue le moment de son lever avec celui d'un autre membre, soit en avant ou

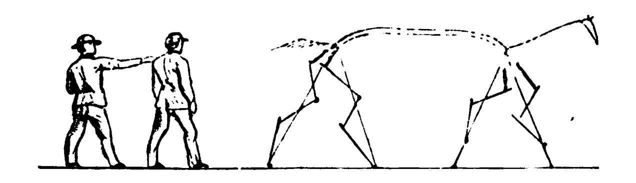
en arrière, soit à côté. Il deviendra très-facile, après cette décomposition du galop, de le reconstituer ensuite pour en saisir l'ensemble.

Ce sera l'analyse et la synthèse du galop.

Autre comparaison. Essayez de galoper, de votre personne, vous lèverez et avancerez le pied droit (galop à droite), puis vous le poserez, le corps s'inclinant en avant. Le pied gauche, qui sera resté en arrière, se lèvera alors, et pendant qu'il sera au soutien, le pied droit se lèvera aussi. Voilà bien votre corps lancé dans l'espace.

En redescendant, il se penchera un peu en arrière pendant que vous ramènerez le pied gauche sous le centre de gravité, et ce pied retouchera le sol avant le droit. Celui-ci posera à son tour; le gauche, qui est en arrière, se lèvera encore le premier après ce poser successif, etc., etc.

Supposez derrière vous un homme exécutant les mêmes évolutions à un temps de différence dans le moment du poser et du lever. Pour mieux coordonner vos mouvements, il mettra la main sur votre épaule



gauche. Les mouvements de vos jambes, comme chef de file, représentant les évolutions des membres antérieurs

du cheval, ceux de votre suivant de file seront la reproduction exacte de celles des membres postérieurs. Cela revient à dire que, dans le galop, les évolutions des membres antérieurs et celles des membres postérieurs sont respectivement identiques.

Le pied droit du suivant de file agissant en même temps que votre pied gauche, lorsque ces deux pieds représentant le bipède diagonal gauche arriveront à terre, son pied gauche qui vient de poser sera sur le point de se lever, votre pied droit encore levé sera sur le point de poser. Un peu avant que vous posiez ce pied, son pied gauche se détachera du sol, puis son pied droit et votre pied gauche ensemble, et enfin votre pied droit. Les deux corps sont en l'air, comme l'avant et l'arrière-main après le lever successif des extrémités chez le cheval. Immédiatement après, le pied gauche de votre partner, qui avait déjà commencé à descendre lorsque votre pied droit a quitté le sol, reviendra à l'appui, et les mouvements du poser successif reprendront dans le même ordre, suivi des mêmes mouvements successifs du lever.

Notez que le mouvement initial pourrait s'entamer par le suivant de file du pied gauche, comme par le chef de file du pied droit, de même que, étant seul à imiter le galop, vous pouvez, pour le commencer, tout aussi bien lever le pied gauche que le pied droit.

En ce cas, le suivant de file lèvera son pied gauche en se poussant sur le droit, puis son pied droit, en même temps que vous votre pied gauche, absolu-

ment comme dans le galop entamé par l'arrière-main chez le cheval.

Remarquons que, de même que pour le cheval, chaque compas, antérieur comme postérieur, lorsqu'il quitte le sol, monte en se refermant, et que lorsque l'un ou l'autre redescend, il s'ouvre, en écartant ses branches pour prendre appui sur le sol.

M. le capitaine Raabe compare avec beaucoup de raison le jeu, au galop, de l'un des compas, antérieur ou postérieur, à celui des deux jambes d'un cavalier à pied qui marcherait en exécutant à chaque pas le mouvement de *changer le pas : rapporter à côté du pied qui est en avant celui qui est en arrière, et repartir du pied qui était en avant.*

Il est facile de concevoir que les évolutions diverses des membres se modifient en raison du dressage ou des moyens que la nature a départis à l'animal.

Dans un galop horizontal, le mouvement de bascule est bien symétrique : le devant s'enlève juste autant que le derrière ; le balancement latéral est bien égal de droite à gauche et de gauche à droite ; il s'exécute alors dans les meilleures conditions de légèreté, de facilité et de conservation pour le cheval.

La généralité des chevaux, en raison des actions brutales de la main, s'enlèvent plus du devant que du derrière ; les extrémités postérieures écrasées par le mors, qui leur renvoie tout le poids de la masse, peuvent à peine quitter le sol. Le cheval est acculé ; il bataille du devant ; c'est le pire de tous les galops, à moins cependant que d'excellents jarrets ne permet-

tent à un cheval bien assoupli de s'ébattre dans les magnifiques embardées d'un galop gaillard. Mais alors même, l'arrière-main produit encore des détentes égales en hauteur à celles de l'avant-main.

Certains chevaux à encolure basse galopent en levant très-peu le devant, croupionnent de l'arrière-main ; la ruade est imminente si le caractère est mauvais. Les flexions d'élévation, les pirouettes ordinaires et souvent le report de la selle un peu plus en arrière, changeront complétement et les dispositions physiques et les dispositions morales.

Dans le galop à deux temps ou terre-à-terre, l'allure n'est véritablement qu'une série de petits sauts, une espèce de ballottade en avançant.

Nous ne pouvons mieux figurer les évolutions du galop qu'en représentant le cheval à cette allure par nos deux tiges élastiques placées obliquement l'une sur



l'autre, les extrémités se courbant vers le sol. Le gros trait sera pour nous le bipède diagonal gauche.

Pour mieux compléter la ressemblance, ajoutons-y deux appendices qui simuleront la tête, l'encolure et la queue.

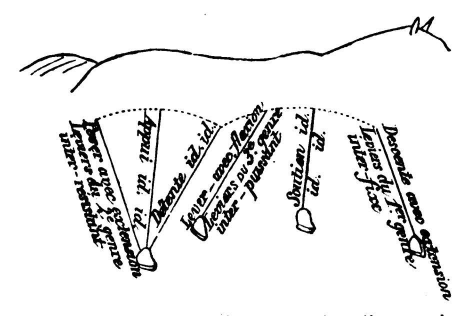


En tenant compte du rapprochement et de l'écartement alternatif des compas dont nous avons parlé, nous pourrons, avec cet élément, constituer ainsi le galop :

1 · 2	3 · 4 · 5 · 6	7 ou 1 · 8 ou 2
Départ au galop par l'avant-main et poser successif des membres.	Lever successif des membres, et dernier temps du poser. } enlever du corps. Départ au galop par l'arrière-main. } L'enlever total n'a pas toujours lieu dans ce dernier départ. Le cheval ne fait alors que rapprocher ses membres postérieurs, sur lesquels il va s'étayer pour enlever l'avant-main.	Poser successif après l'enlever du corps.

Phases diverses des évolutions successives de chaque membre.

Chaque membre, dans le galop, placé comme l'indique notre première figure représentant deux tiges croisées l'une sur l'autre, parcourt dans les diverses périodes de son extension et de sa flexion, et dans les limites que lui assignent les nécessités de l'allure par rapport aux autres membres, trois phases principales



Phases diverses des évolutions successives d'un membre.

au poser et à l'appui, et trois phases au lever et au soutien, respectivement les mêmes dans chacun des quatre membres :

1° Poser, appui, détente ;

2° Lever, soutien, descente.

Ceci reconnu, comment pourrait-il se faire qu'un membre qui, comme le postérieur gauche dans le galop à droite, est arrivé à la dernière phase de l'appui, c'est-à-dire à la détente, tout-à-fait en dehors et très-éloigné de la base de sustentation, eût encore assez de force pour soulever toute la masse qui serait à terre,

et la projeter en l'air ? Pour *soulever* une masse, il faut *se mettre dessous*. Le pied postérieur gauche ne soulève donc la masse qu'au moment où il vient de poser, et dans la première partie de son appui. Lorsqu'il commence à détendre, le bipède diagonal gauche est déjà au poser et reçoit la masse que le membre postérieur gauche fait rouler sur lui.

La nature ne pourrait réclamer d'un membre un pareil effet de force en le mettant dans les pires conditions de puissance.

Pour l'étude des leviers, consulter l'excellent et intéressant opuscule de M. Mignon, vétérinaire, sur la *mécanique animale*.

Nous venons d'établir l'*ordre du poser et du lever des membres aux trois allures*.

Reste à indiquer comment *sentir le moment des battues* sur le sol, et à examiner ensuite de *quelle manière les effets des rênes et des jambes peuvent influer sur elles pour les modifier*.

J'ai entendu dire à un écuyer qu'il est impossible de sentir le poser d'un membre sur le sol. Pour moi, c'était chose si simple et si naturelle que je me demande encore si cet écuyer ne plaisantait pas en me faisant sa surprenante réponse ; et j'ai si souvent depuis interrogé des hommes qui, quoique n'étant pas écuyers, m'indiquaient par le simple tact de l'assiette l'instant précis de ces posers suivis par moi des yeux, qu'il m'est prouvé que rien n'est plus facile à apprécier, quand on veut bien s'en donner la peine. S'il existe une difficulté, elle est relative à l'arrière-main ; mais

la connaissance théorique des battues supplée parfaitement à ce qui pourrait faire défaut par l'assiette, et guide le praticien pour l'emploi des moyens d'agir sur un membre à un instant donné.

Ainsi, dans le pas, je sens parfaitement quand le pied droit arrive à terre. Sachant que le pas se compose de quatre battues : 1° du pied antérieur droit; 2° du pied postérieur gauche; 3° du pied antérieur gauche; 4° du pied postérieur droit; si je compte 1 sur le poser du pied antérieur droit, 2 me donnera la battue du postérieur gauche, 3 celle de l'antérieur gauche, 4 celle du postérieur droit. De même, comptant 1 sur le pied antérieur gauche, 2 représenterait le pied postérieur droit, 3 l'antérieur droit, 4 le postérieur gauche.

Le sentiment de l'assiette indique au pas le poser et l'appui de chaque bipède. C'est ainsi que lorsque le pied antérieur droit, puis le postérieur gauche, arrivent successivement au poser, l'assiette se porte davantage sur la fesse droite, ou mieux sur l'ischion droit, parce que le corps du cavalier, tendant dans ce mouvement de gauche à droite, à suivre le déplacement du centre de gravité dans sa direction diagonale en avant et à droite, se trouve arrêté par la rigidité de la colonne vertébrale du cheval, et vient butter par la pointe de la fesse droite sur le côté droit du siége de la selle.

Quand le cheval pose le pied antérieur gauche, puis le postérieur droit, le corps tend de même à suivre une direction diagonale en avant et à gauche, et porte par l'ischion gauche sur le côté gauche du siége.

Ce sentiment constitue le tact de l'assiette au pas. Si le défaut de tact ne permettait pas tout d'abord de suivre ces battues par l'assiette, il suffirait, pour en acquérir le sentiment, de la vue du balancement de la tête et de l'encolure; car, en se portant à droite, puis à gauche, celles-ci s'abaissent alternativement en raison du poser du membre antérieur droit et du poser du membre antérieur gauche.

Au trot, le sentiment des battues devient encore plus facile; et de même le balancement de la tête et de l'encolure ne permet pas de doute sur la question de savoir lequel pose des deux bipèdes diagonaux.

Quant au galop, l'Ordonnance de cavalerie elle-même admet le sentiment du poser des membres, quand elle parle du mouvement sensible de droite à gauche et de gauche à droite, etc.

Quand on a un peu monté à cheval, on sait de suite sur quel pied on galope et à quel moment le devant ou le derrière s'abaisse.

Ainsi, dans le galop à droite, un mouvement sensible de *droite à gauche, d'avant en arrière,* a lieu quand les membres de derrière arrivent au poser. Dans le même galop, il en existe un autre dont l'Ordonnance ne parle pas : c'est celui *de gauche à droite, d'arrière en avant,* quand le pied antérieur droit se pose et que l'arrière-main opère son enlever.

Ces deux mouvements ont lieu d'une manière inverse dans le galop à gauche.

Avec ces données, vous devez pouvoir, au moyen de vos rênes et de vos jambes dont vous connaissez les

actions sur le cheval, opérer les accords nécessaires pour allonger ou raccourcir le pas, le précipiter ou le ralentir, ralentir ou accélérer le trot d'une manière notable, le raccourcir ou l'allonger comme mesure, lui donner de l'extension ou de l'élévation, maintenir le cheval quand même et malgré lui à une allure accélérée sans qu'il prenne le galop, obtenir le pas espagnol, le passage, le piaffer, les diverses sortes de galop, enfin tous les mouvements et les changements de direction possibles.

Partir au pas.

Si je veux partir du pied droit, je forme un effet diagonal droit qui charge le membre antérieur gauche; l'impression produite par la pression simultanée des deux jambes, la gauche plus en arrière, oblige le cheval à lever le membre antérieur droit et à le porter en avant en opérant un flux de poids dans sa direction.

Raccourcir le pas, comme mesure.

Si, au pas, je veux raccourcir les enjambées de mon cheval, je choisis par exemple le moment du poser du pied antérieur gauche; je marque un effet diagonal droit (*main à gauche diagonalement en arrière, pronation, jambe gauche placée plus en arrière*) pour fixer à terre le bipède diagonal gauche: la main fait sentir une opposition qui prime l'impulsion des jambes, la jambe droite est toujours près pour régulariser l'effet de la jambe gauche, comme elle doit toujours le faire.—Avant que le pied antérieur droit, qui

s'est levé, soit arrivé à son soutien complet et ait opéré son extension en se portant à la distance ordinaire du pas, je marque l'effet diagonal gauche (*main à droite, diagonalement en arrière, supination, jambe droite plus en arrière*), afin de rejeter immédiatement la masse sur le bipède diagonal droit. Le membre droit, forcé par ma deuxième action de regagner précipitamment le sol, n'a pas le temps de parfaire son extension en hauteur, et se porte en avant à une très-minime distance. En répétant aussitôt l'action inverse sur le bipède diagonal gauche, dont le pied antérieur se lève, il embrassera aussi peu de terrain, et le pas arrivera à être très-raccourci.

Allonger le pas, comme mesure.

Pour allonger le pas, comme mesure, les mêmes actions diagonales devront se marquer, ayant soin de soutenir l'impulsion des jambes en faisant opposition de la main, et de ne rejeter le cheval d'un bipède diagonal sur l'autre qu'au moment où on a laissé prendre ou mieux donné l'extension au membre levé, en marquant aussi longtemps que possible l'appui sur le bipède diagonal qui pose à terre. La main devra saisir ce dernier terme d'extension pour opérer, en se portant en avant, une remise avant de passer à l'autre effet diagonal.

Pour *ralentir* ou *accélérer le pas, comme vitesse*, dans les deux cas qui précèdent, il suffit de ralentir ou de précipiter la série des deux effets diagonaux dans les conditions énoncées.

Pas espagnol.

Pour obtenir le pas espagnol, qui dérive du pas ordinaire, les effets diagonaux s'emploient d'une manière analogue. Seulement, il faut avoir habitué le cheval à beaucoup étendre et soutenir ses membres par le mouvement de *jambette*, tel que l'enseigne M. Baucher, c'est-à-dire résultant d'un effet diagonal longtemps soutenu, l'encolure pliée et la tête ramenée diagonalement. Par cet effet, on obtiendra le lever et l'immobilité en place d'un membre antérieur, le soutien de la jambe du cavalier en diagonale tendant à compléter le lever de tout le bipède diagonal en rejetant le poids de la croupe sur le membre postérieur du côté opposé.

Le mouvement de jambette peut, comme notion première, s'indiquer à pied par la cravache appliquée derrière le genou, tout en produisant avec les rênes l'effet diagonal voulu; mais cette manière de faire lever la jambe a un grand inconvénient, c'est celui d'exposer le cavalier ou toute autre personne qui, sans s'en douter, toucherait le cheval en se mettant devant lui, à recevoir un bon coup de pied. Il existe un autre moyen bien préférable, qui représente parfaitement à pied l'action diagonale des aides à cheval.

On obtient à pied le lever simultané d'un bipède diagonal, en marquant sur la piste d'un manége ou le long d'un mur une flexion d'encolure et une mise en main diagonale, qui amène la tête vers le mur, et

en soutenant du côté opposé, c'est-à-dire en dedans du manége, la cravache au flanc en guise de jambe. Si le cheval ne donne pas au soutien de cravache, on opère avec cette cravache de petites attaques très-légères à l'endroit où elle se trouve. Par exemple, le cheval étant à main gauche sur la piste, on se place à sa gauche ; on saisit la rêne droite en diagonale tirée par-dessus l'encolure, avec la main droite placée vers le milieu du corps du cheval ; soutien de la rêne gauche avec la main gauche ; cravache appliquée au flanc gauche avec la main droite, qui agit en même temps sur la rêne droite diagonale. L'action de rêne droite décharge le pied antérieur droit et le dispose à se lever, la cravache au flanc gauche pousse la croupe sur le pied postérieur droit, décharge le postérieur gauche, et fait lever tout le bipède diagonal droit, en excitant le cheval à marcher. Le soutien de rêne gauche assure l'aplomb et empêche l'avant-main de se jeter trop à gauche. Quand le bipède se lève, il faut, dans le principe, laisser faire un pas et caresser, ou même le cheval ne ferait-il que détacher seulement le pied du sol, il faut déjà rendre et caresser ; plus tard on continuera l'opposition en soutenant toujours de la rêne opposée, qu'on tirera aussitôt en avant.

Lorsque la flexion du membre arrive plus complète, repousser par cette même rêne le poids de l'avant-main sur ce membre au soutien : c'est cette dernière action *qui force l'extension.*

On passe entre le mur et le cheval, on saisit la cravache dans la main gauche, qui s'empare également de

la rêne gauche diagonale par-dessus l'encolure, et on fait exécuter au cheval une pirouette ordinaire suivant les mêmes règles qu'à cheval, c'est-à-dire la cravache faisant l'office de jambe droite au flanc droit pour contenir la croupe, la rêne gauche diagonale plaçant un peu le bout du nez à gauche, c'est-à-dire en dedans du manége, et la rêne droite de pulsion tenue dans la main droite poussant la tête, l'encolure et l'avant-main à gauche (ou en dedans) par l'action du canon droit sur la barre droite.

On exerce alors le cheval au travail inverse du pas espagnol, à main droite.

On peut profiter aussi de ce travail aux deux mains pour revenir sur les pirouettes renversées, dont l'exécution est plus facile à pied comme à cheval.

Le placer est le même que pour les pirouettes ordinaires : seulement, on maintient les épaules sur place au moyen de la rêne diagonale tirée par-dessus l'encolure, soutenue de la rêne opposée, et on fait céder les hanches par la cravache, dont le cheval doit fuir l'appui *continu et accentué* comme celui de la jambe. Si le cheval ne cède pas à cet appui continu, on frappe un léger coup, que l'on réitère avec plus de force s'il ne suffit pas, et l'on revient à l'appui continu jusqu'à ce que la croupe se déplace à ce simple appui.

Lorsque le cheval ressent bien les actions diagonales qui déterminent le lever, le soutien et l'extension de chaque bipède, il suffira simplement, après lui avoir donné l'impulsion avec la cravache, d'inverser ses actions de bride en suivant les battues des membres, pour

lui faire marcher le pas espagnol le cavalier étant à pied; car l'impulsion donnée, et la main commandant aux membres antérieurs, *il faut bien que l'arrière-main suive l'avant-main*, conformément aux lois du mécanisme.

Monté, il suffira que le cheval ait appris à céder à la jambe, et que celle-ci remplace la cravache, pour obtenir immédiatement les mêmes résultats acquis à pied.

Le lever en place étant facile, pour marcher le pas espagnol, on marquera un premier effet diagonal prononcé ; et lorsque le membre levé sera bien haut, étendu et soutenu, on forcera le cheval à le poser, en rendant un peu de la main, la portant vivement dans la direction du membre, et en fermant les jambes, la jambe du premier effet toujours en arrière et continuant son action pour pousser le poids sur le membre antérieur encore levé. On reprendra immédiatement le cheval dans l'effet diagonal inverse par la jambe du deuxième effet, dont l'action de main est déjà en train de s'exercer, de manière que la battue du membre postérieur *en diagonale suive du plus près possible celle de son correspondant* de l'avant-main.

Par les actions inverses, on obtiendra les mêmes évolutions pour l'autre bipède.

On s'aidera beaucoup dans le juste emploi de ces effets diagonaux en comptant 1, 2, 3, 4, et en espaçant plus ou moins ces temps, en raison de l'appui qu'on veut donner à un membre quelconque. Et à cet effet, on emploiera avantageusement des demi-temps en comptant 1, 2,—3, 4,—1, 2,—3, 4, etc., 1 ou 3 étant le poser et 2 ou 4 étant l'appui d'un membre anté-

rieur, et le tiret représentant la légère cession de main qui sépare chaque effet diagonal.

On peut aussi, étant à cheval, pour donner les premières notions du pas espagnol, après avoir fait jambette, pousser le cheval tout simplement en avant par une pression égale des deux jambes, celle opposée au membre antérieur qui se lève, plus en arrière, en rendant tout et caressant après.

On répète cette manœuvre sur chaque diagonal séparément, à temps perdu. Quand le cheval se porte bien en avant sur le mouvement de jambette, on passe plus fréquemment d'une action diagonale à l'autre, et on arrive très-vite à inverser ses effets à chaque pas, en suivant les prescriptions qui précèdent.

Il ne faut pas vouloir obtenir trop vite, ni mettre trop de force, afin de bien laisser le cheval juger de ses conditions d'équilibre. Avec un peu de liberté, le cheval prend plaisir à cette gymnastique, qui lui est si profitable par le développement et la force qu'elle communique à ses muscles, par l'extension qu'elle donne à ses bras de levier, et par la solidité et la sûreté qu'il acquiert dans ses allures.

Il faut bien se garder aussi de tirer sur les rênes d'une manière continue ; car l'on arriverait, sans s'en douter, à employer une force de plus en plus considérable; mais on doit avoir soin de faire de nombreuses remises de main ; et pour ce, saisir le moment où le cheval a ressenti l'effet qui tend à obtenir l'extension du membre, et où le pied antérieur, arrivé au terme de cette extension, tend à regagner le sol. C'est presque

immédiatement après cette légère remise de main qu'il faut reprendre le cheval dans l'effet diagonal inverse. La jambe doit encore continuer son même effet un peu après la remise de main, en se tenant toujours placée. Au moyen de la cession de main, on donne de l'aisance au cheval et on lui permet le sentiment de sa pondération sur un seul bipède.

Le pas espagnol peut se faire en appuyant.

Il communique beaucoup de grâce au mouvement d'appuyer. Il faut placer le cheval avec la rêne de filet du côté vers lequel il appuie, et avec la main de bride, qui va de pronation en supination et de supination en pronation, marquer les effets diagonaux qui accélèrent les posers et prolongent les appuis des membres. Les jambes du cavalier, qui concourent à former les effets, reçoivent alternativement le cheval en se tenant toujours près, et en pressant le flanc l'une après l'autre au moment où l'extrémité antérieure du côté de la jambe opère son appui au sol. La jambe du côté vers lequel on appuie est toujours moins en arrière que l'autre. Son action est régulatrice; celle de la jambe opposée est déterminante, c'est-à-dire un peu plus forte, pour déplacer la masse.

Partir au trot.

Pour partir au trot avec certitude de ne prendre que cette allure, sans enlever de galop, il suffit d'avoir ses rênes bien égales, *la main au milieu du corps*, et de marquer avec une certaine vivacité des doigts et de la main quelques effets diagonaux auxquels participent

les jambes, qui donnent l'impulsion nécessaire à l'allure, en se tenant au même niveau de chaque côté.

Le cheval partira également au trot sans effets diagonaux, si, en donnant l'impulsion bien égale des deux jambes, on a soin de tenir la main de bride bien au milieu du corps, et les jambes symétriquement placées.

Néanmoins, les objets diagonaux commandent mieux l'allure.

Raccourcir le trot, comme mesure.

Pour raccourcir le trot, les effets diagonaux s'emploient en marquant une opposition plus prononcée d'avant en arrière, et en rejetant le poids du corps d'un bipède à l'autre, quand, dans ce dernier, les membres ne sont pas arrivés à toute leur extension.

Allonger le trot, comme mesure.

On saisit le moment où le bipède diagonal qui est à l'appui va faire sa détente. On essaie en ce moment de la retarder tant soit peu par la continuation de l'effet diagonal qui s'exerce, les jambes placées n'agissant que comme soutien, et immédiatement poussant des deux jambes et rendant un peu, on rejette le corps sur l'autre bipède par l'effet diagonal inverse.

On continue de nouveau aussi longtemps que possible l'effet diagonal qui maintient à l'appui le nouveau bipède, en diminuant la force des jambes; puis, lorsque la détente est sur le point de se produire, on augmente la pression par un contact simultané, tout en conservant une des deux jambes plus en arrière, et on lance

la masse par l'action inverse sur le bipède au soutien. On peut *ralentir ou accélérer le trot raccourci, ralentir ou accélérer le trot allongé comme mesure.* Tout dépendra du degré d'impulsion communiqué par les jambes et de la succession plus ou moins précipitée des effets diagonaux alternatifs, qui activent plus ou moins le cheval dans ses mouvements.

On pourra, lorsque le cheval sera bien franc à l'éperon, faire sentir cette aide en rendant davantage de la main, et arriver à un développement des membres, à une franchise, à une régularité et à une vitesse de trot extraordinaires, sans que le cheval prenne le galop, pourvu qu'on alterne d'une manière bien égale l'emploi de l'éperon, et que la main, en se déplaçant, ne tende pas obliquement les rênes dans une direction diagonale unique, qui favoriserait le galop. Qu'elle s'applique à rendre souvent, pour reprendre bientôt la série des mêmes effets.

Passage.

Pour le passage, il faudra, quand le cheval est au trot, ralentir son allure, le rassembler, le cadencer, en marquant aussi longtemps que possible l'appui alternativement sur chaque bipède diagonal, sans pourtant compromettre l'aplomb, les jambes toujours près, mais sans force aux flancs du cheval. Quand on sentira que l'extension du bipède levé va s'opérer à sa plus grande hauteur, on essaiera d'augmenter la puissance de détente du bipède à l'appui, et de lancer, pour ainsi dire, toute la masse dans l'espace, par un léger mou-

vement de la main de bride se portant dans le sens du membre au soutien, en même temps que par une attaque de la jambe du côté d'où vient la main. Cette jambe s'arrondit aux flancs du cheval, arrive le plus possible en dessous du ventre, et est remplacée immédiatement par l'autre jambe, qui se ferme en se portant en arrière pendant que la masse est encore en l'air. Espacer entre eux les effets diagonaux le plus possible.

On peut aussi, et mieux encore, essayer le passage en partant du pas espagnol ; on opérera l'enlever d'une manière analogue.

Je m'explique, et j'essaie d'analyser tous les temps à saisir.

Le cheval est dans la main de pied ferme ou au pas. Je marque un effet diagonal droit pour charger le bipède diagonal gauche. Le membre antérieur droit se lève, ainsi que le postérieur gauche ; ils effectuent leur soutien ; l'extension suit en raison de la prolongation de l'effet de ma rêne droite et de ma jambe gauche ; le corps n'a pas encore quitté terre. Si je faisais immédiatement succéder l'effet diagonal gauche, le bipède diagonal droit, qui est en l'air, poserait tout simplement et comme d'habitude, les membres ne se redressant complétement que lorsqu'ils regagneraient le sol; le corps ne s'enlèverait presque pas. Or, il nous faut un mouvement prononcé en hauteur, le bipède diagonal droit continuant son soutien, et aussitôt marquant son extension par le redressement à la plus grande élévation possible de ses rayons articulaires; car c'est ce redressement en l'air de toutes les articulations d'un bipède

diagonal qui constitue le beau de l'allure du passage, l'action du *steppe r*.

Je l'obtiendrai lorsque le cheval sera sur le point de s'élancer du diagonal gauche qui est à l'appui, en marquant d'une manière plus sentie, mais de très-courte durée, un demi-temps d'arrêt sur ma rêne droite, au moment même où je produirai l'effet diagonal gauche de main de bride, et pendant que mes deux jambes, la gauche plus en arrière, soulèveront toute la masse en sollicitant la détente du bipède diagonal gauche. Cette action diagonale gauche de la main portée à droite continuant encore, j'inverserai subitement le placer de mes jambes; la droite se portera alors seulement en arrière, et j'arriverai à produire ainsi mon action diagonale gauche complète, qui tendra à rejeter le poids sur le bipède diagonal droit, pendant que le cheval est encore en l'air. Mais, entre les deux effets diagonaux, j'aurai eu soin de ménager autant que possible une légère remise de main pour ne pas détruire l'aplomb et l'équilibre très-instable du cheval sur sa base diagonale gauche : le corps doit rester pour ainsi dire en suspens sur cette base, comme le fléau d'une balance dont les deux plateaux contiennent chacun les mêmes poids.

Mon *action supplémentaire*, si je puis ainsi m'exprimer, sur la rêne droite, a contrarié le poser du membre antérieur droit. Il ne peut regagner le sol aussi tôt que dans l'allure naturelle du trot ralenti, et il arrive à se redresser complétement avant que de prendre pied.

En conservant en arrière ma jambe gauche, dont

j'augmente un peu la pression, le membre postérieur gauche accentue sa flexion, et ne peut encore regagner le sol, puisque le poids de la croupe est maintenu sur le membre postérieur droit : son soutien avec élévation en est la conséquence.

Le tact de l'assiette m'avertit de l'instant où les deux extrémités sont à leur limite de soutien ; c'est le temps de provoquer l'extension, c'est celui que je choisis pour activer la détente du bipède à l'appui et pour commencer l'inversion de mes aides, poussant le poids de l'avant-main à droite par ma rêne gauche, et le poids de l'arrière-main à gauche par ma jambe droite, qui se porte en arrière. A ce haut degré de soutien du bipède diagonal droit, le cheval, sentant changer instantanément les conditions de son équilibre très-instable, se dépêche de porter en avant ses piliers de support pour recevoir et sustenter plus loin la masse qui se déplace un peu soudainement. L'impression morale qu'il ressent, aussi bien que la nécessité physique du flux de poids, sollicite l'action musculaire des puissances extensives, et les deux membres au soutien se déploient avec rapidité bien avant que le corps ait retouché le sol par leurs deux extrémités.

Mon action supplémentaire de rêne droite, dans notre hypothèse, est quelque chose de tout particulier. Ce sera, par exemple, pour bien la marquer sur la rêne droite, dans le dressage surtout, un coup de doigt donné sur cette rêne avec la main droite, au moment précis où j'inverse mes aides en commençant l'effet diagonal gauche.

Le bipède diagonal droit étant arrivé à l'appui, j'opère sur cette base nouvelle et par les moyens inverses toutes les actions que nous venons d'analyser, et qui ont obtenu le soutien, l'extension et le poser : effet de rêne gauche diagonale soutenu, jambe droite en arrière, action supplémentaire accentuée et très-courte sur la rêne gauche, au moment même où commence l'effet diagonal droit de bride précédé d'une légère remise de main ; détente par les deux jambes, la droite plus en arrière, inversion soudaine dans leur placer pendant que le corps est en l'air, la gauche se portant plus en arrière pour compléter l'effet diagonal droit.

Il ne faut point, dans le principe, vouloir tout d'une fois obtenir ce que le cheval ne peut donner que plus tard : il a besoin de juger par lui-même de ses conditions d'aplomb, d'apprécier la position qu'il prend sur le sol pour s'équilibrer d'une manière aussi instable, d'acquérir peu à peu l'adresse qui lui fait employer ses forces juste aux moments et aux degrés voulus, de connaître enfin parfaitement le mécanisme de cette allure artificielle. Il est remarquable comme plus tard il y prend plaisir. Il semble se complaire alors à faire preuve d'intelligence, de savoir et de vigueur. — Pour moi, l'expérience m'a prouvé qu'il n'est rien d'aussi efficace que ces deux allures du pas espagnol et du passage, pour rétablir la régularité de toutes les autres, et pour faire disparaître en même temps toutes les dispositions mauvaises d'un moral vicieux. Elles rendent le cheval extrêmement attentif.

Excellentes surtout pour les jeunes chevaux aux-

quels elles apprennent à marcher comme de jeunes conscrits, elles constituent pour eux une gymnastique raisonnée, qui leur communique force, adresse, mobilité, solidité.

Si l'allure du passage est difficile pour le cheval, son mécanisme l'est encore bien autrement pour un cavalier qui ne brille pas par le tact. On devra surtout se méfier de la main qui, souvent sans qu'on s'en doute, détruit l'horizontalité du corps si nécessaire à l'allure, et surcharge l'arrière-main, dont elle arrête les mouvements.

Il faut donc y mettre la plus grande discrétion : la main ne doit agir que par de légers effets de pronation et de supination, et faire de fréquentes remises.

Les indications de main un peu accentuées au début font comprendre très-vite au cheval le mécanisme de l'allure. Quand il donne bien de cette manière deux ou trois temps, il faut s'attacher à produire avec la main des actions extrêmement légères, presque insensibles, et lui marquer les évolutions de ses bipèdes, principalement avec les jambes; opérer une pression des deux jambes placées, l'une plus en avant, l'autre plus en arrière, pour activer la détente, lorsque l'on sent l'appui à ses dernières limites. — Lorsque le cheval connaît bien son allure, il suffit de le tenir légèrement rassemblé ; après lui avoir fait les premières indications déterminantes, l'allure se continuera, pour ainsi dire, d'elle-même.

Il est des cavaliers insatiables qui ne se lassent pas de demander jusqu'à extrapasser le cheval. Qu'ils se

figurent que deux temps bien indiqués et bien obtenus valent mieux que deux cents autres qui, par le mauvais emploi des aides, ne font que fatiguer le cheval sans profit pour son instruction.

Piaffer.

Le piaffer, qui est un passage sur place avec moins d'extension et plus de soutien, résulte, comme le passage, d'une série d'effets diagonaux alternatifs. De même que le passage, il ne sera régulier, parfait d'ensemble et d'harmonie qu'autant que, complétement assoupli dans toutes ses parties, le cheval, sous l'empire des effets d'ensemble, sera susceptible de s'équilibrer également sur ses deux bipèdes diagonaux et représentera, par la cadence élevée et la symétrie de ses mouvements, les oscillations isochrones de la balance hippique dont parle M. Ruhl. Il faut pour cela un cheval d'une mobilité de mâchoire et d'encolure qui ne laisse rien à désirer, afin que le piaffer ne soit pas un trépignement et que, par un appui maladroit sur la main, il ne ressemble pas à ces balances boiteuses, dont un plateau plus chargé tend toujours à détruire dans un même sens l'équilibre que l'on cherche à établir entre les deux extrémités du balancier.

Le galop devient une allure tout aisée pour le cheval déjà habitué à faire un usage si précis et si raisonné de ses membres.

Galop

Nous avons fait connaître les évolutions des membres dans l'allure du galop.

Avant d'examiner ce qu'on peut faire pour modifier cette allure, il convient de dire comment la faire naître.

Le galop peut s'entamer, soit de pied ferme, soit au pas, soit au trot.

Nous avons vu que le galop étant un mouvement de bascule de l'avant-main sur l'arrière-main et de l'arrière sur l'avant-main, peut s'entamer aussi bien par l'arrière-main que par l'avant-main.

Disons-le avant tout, il est un principe, en équitation raisonnée : c'est que le cheval doit arriver à n'obéir qu'à des *indications*, pour être juste et précis. Il n'est pas une action quelconque qui puisse, à un instant donné, obtenir immédiatement et avec précision un effet déterminé d'avance, à moins que le cheval ne l'ait comprise, s'en étant rendu compte dans son dressage, et ne soit disposé à y obéir sur-le-champ, par la conviction qu'il est de son devoir et de son intérêt de le faire. — Les actions équestres sont réelles, en tant qu'elles sont conformes au jeu des membres et à la nature de l'allure; mais, outre le mécanisme physique, il y a lieu de tenir compte encore d'un élément tout distinct, qui est le moral. Ce moral, s'il n'est au pouvoir du cavalier, viendra mettre son véto à toute influence matérielle qui voudrait s'exercer en dehors du canal de l'entendement et de la volonté de l'animal. — Donc, nécessité de se saisir de ce for intérieur et de le dominer.

Le moral est intelligence et volonté. La première est façonnée par l'instruction progressive, la seconde est

soumise par les moyens de domination, dont les plus usuels sont, comme rigueur, la menace de la voix, la cravache à pied qui prépare à l'éperon, la cravache et l'éperon à cheval : un seul coup, jamais deux ; comme douceur, la caresse de la voix et de la main, le relâchement des aides.

Les derniers moyens de rigueur contre la méchanceté seront le caveçon, la chambrière et le travail à la longe, le cheval monté ou non, selon le cas. Enfin, la Méthode Rarey peut-être comme extrême et dernière ressource.

Une fois la *volonté* dominée, nécessité de s'adresser à l'*intelligence*. Comment ? Par des actions raisonnées, c'est-à-dire conformes aux lois du mécanisme physique : concentration des forces par le *rassembler*, qui réveille l'énergie musculaire et mobilise les leviers, ou simplement par le *ramener*, qui permet un commencement de rassembler suffisant dans bien des cas ; indications précises par le *placer*, qui rend possible le mouvement en général, et par les *actions particulières des aides* qui le déterminent, en communiquant l'*impulsion* et en stimulant le jeu de tel ou tel levier.

L'exécution sera d'autant plus satisfaisante que l'avertissement et le commandement préparatoire auront été mieux compris.

Conclusion. Il ne faut jamais surprendre son cheval pour l'enlever au galop. Il ne faut même pas l'enlever, dans le sens absolu du mot; car l'action brusque, lorsqu'il n'est pas physiquement disposé à l'exécution du mouvement, donne beaucoup à craindre qu'une résis-

tance subite ne le fasse partir de tout autre manière que vous ne voudriez.

Étudions ici les indications réelles par lesquelles le cavalier peut provoquer avec précision l'allure du galop. — Indications que le cheval devra comprendre en très-peu de temps, parce qu'elles sont conformes aux évolutions de sa masse et de ses leviers à cette allure, et qui, avec un mécanisme exercé chez le cavalier, deviendront réellement déterminantes à un moment donné.

Ces indications devront être discrètes, insinuantes pour ainsi dire, se répétant plusieurs fois de suite, plutôt que de vouloir tout d'abord imposer leurs effets.

Il faut laisser au cheval qui n'en est encore qu'au début, le temps de réfléchir et de combiner ses moyens d'exécution. — Inutile d'ajouter que, si l'on a affaire à un jeune cheval, qui n'a peut-être jamais galopé sous l'homme, il est mieux de lui donner une première notion de galop, en le plaçant légèrement comme nous l'expliquerons tout à l'heure, et en communiquant l'impulsion par les jambes régulièrement disposées, sans exiger de force le départ sur tel ou tel pied. Si, malgré le placer général, il est parti sur le mauvais pied, on l'arrêtera le plus tôt possible, sans à-coup, et lorsqu'il donnera un bon départ, on lui rendra de la main et des jambes *toujours placées*, en le caressant.

La caresse est indispensable comme effet moral et

comme moyen de lui faire comprendre qu'il a bien fait.

Elle l'engage à réfléchir sur la disposition des aides qui ont déterminé l'allure.

Départ au galop, étant au pas.

Le pas a la plus grande analogie avec le galop.

Prenez le poser du pied postérieur gauche : l'antérieur gauche, puis le postérieur droit suivront, et enfin l'antérieur droit.

Au lieu de supposer successif l'appui de l'antérieur gauche et du postérieur droit, supposez-le simultané, avec un mouvement de bascule du corps dans le sens du membre antérieur droit : vous aurez, au lieu du pas, le galop à droite.

Cherchons l'aide et l'action de cette aide, qui, à un moment précis, pourront déterminer cet effet simultané, en activant le poser du pied postérieur droit, et en faisant basculer le corps sur le pied antérieur droit. Ce sera l'aide et l'action de la jambe gauche; mais celle-ci ne pourra avoir une action utile sur le membre postérieur droit, pour l'engager sous la masse et lui faire dépasser le postérieur gauche, qu'autant que le postérieur droit sera au lever. Ce lever aura lieu lorsque le postérieur gauche sera à l'appui. Or, pour être sûr que le pied postérieur gauche est à l'appui, il faudra avoir déterminé cet appui : avec quoi ? En fermant d'abord la jambe droite qui rejette la croupe à gauche; et à quel moment? au moment où la main de bride se

portant en arrière et s'élevant un peu à gauche, tendra à charger l'arrière-main et toute la partie gauche. Voilà donc le moment de *fermer la jambe droite* : *celui où la main de bride tendra à opérer l'enlever de l'avant-main, en arrière à gauche.*

Mais il a fallu aussi saisir le moment propice à l'enlever de l'avant-main, de manière à faire refluer le poids sur le pied postérieur gauche. Ce moment est celui de l'appui du pied antérieur droit, parce que, dans ce moment, le pied postérieur gauche est au lever, en train de s'engager sous la masse. L'action de la main élevée en arrière à gauche (pronation, effet de rêne droite diagonale sur l'encolure) opère une détente du membre antérieur droit, qui fait basculer le corps diagonalement en arrière à gauche. Mais, pour être sûr de cet appui du membre antérieur droit, il faut aussi l'avoir marqué au cheval, en portant la main légèrement à droite en supination (rêne gauche appuyée sur l'encolure).

Donc, pour disposer le cheval au galop à droite, il faudra suivre les évolutions de ses membres, en les lui marquant par les aides, se réglant sur le jeu des membres antérieurs, sans pour cela avoir besoin de baisser la tête, ce qui est toujours facile pour un cavalier un peu attentif aux pesées de l'assiette.

Série des indications préparatoires.

Les jambes près, supination légère au moment de l'appui du pied antérieur droit, pronation légère à l'appui du pied antérieur gauche, les jambes se plaçant,

la gauche plus en arrière ; supination nouvelle et jambe gauche près.

Toutes ces actions se feront en sentant plus ou moins le cheval entre la main et les jambes, suivant son degré d'assouplissement, par le *rassembler* ou le *ramener* plus ou moins parfait, nécessaire à tout mouvement quelconque, qui exige qu'on opère un reflux de poids à un moment donné.

Elles se feront aussi, surtout dans le dressage, *en plaçant* le cheval, c'est-à-dire, pour le galop à droite, le filet étant ajusté dans la main droite, les ongles en dessous, la rêne droite de filet sentie entre le petit doigt et la paume de la main, cette rêne appuyée sur l'encolure diagonalement dans la direction de la hanche gauche, et amenant le bout du nez à droite.

Ce placer avec la rêne droite me permettra, en faisant déborder l'encolure à gauche, de charger plus facilement à un moment donné toute la partie gauche sur laquelle la masse doit d'abord s'appuyer, pour de là basculer diagonalement à droite. Remarquons, du reste, que dans ce placer, la direction de l'encolure est diagonale droite, et que celle-ci est par conséquent toute disposée à suivre les oscillations du corps dans ce sens.

Départ.

Au moment où l'on sent bien le flux de poids indiqué sur le membre antérieur droit, c'est-à-dire l'appui bien marqué de ce membre sur le sol, *pronation subite* (ai-je besoin de dire sans à-coup?), avec *élévation diagonale* en arrière à gauche, de la main de bride ; effet simul-

tané et déterminant de *jambe droite,* le haut du corps un peu en arrière à gauche, le genou droit légèrement arc-bouté à la selle. La pronation a pour but l'action de l'annulaire sur la rêne droite.—Voilà pour l'enlever de l'avant-main.

Baisser immédiatement la main en la portant légèrement à droite en supination, de manière que la rêne gauche de bride en rendant *s'appuie sur l'encolure, jambe gauche en même temps.* — Voilà pour permettre à l'avant-main de redescendre, au jarret gauche de chasser toute la masse diagonalement à droite, à l'allure, enfin, de se continuer en suivant ses phases diverses.

L'allure entamée, relâcher ses aides autant que possible, tout en les conservant placées : que le cheval galope de lui-même. Ne le poussez que s'il tend à changer d'allure.

Il ne faut donc pas imiter ces cavaliers qui, pendant toute la durée d'un temps de galop, portent la main constamment du même côté, et poussent quand même des jambes, ne s'apercevant pas que, tout en les surexcitant, ils empêchent leurs chevaux de galoper, qu'ils contrarient la descente de l'avant-main dans le mouvement de bascule diagonal à droite. Le cheval ainsi conduit est constamment sur ses jarrets; tout en essayant de forcer la main, il touche à peine le sol de ses pieds de devant, et il est bien près de s'emporter s'il possède quelque énergie.

Il serait ridicule et absurde, pour opérer les effets déterminants de l'appui et de l'enlever des membres,

de faire de grands mouvements de bras à droite et à gauche. Le ridicule est palpable. L'absurde résulte de ce que le but serait complétement manqué. Souvenons-nous, en effet, de ce grand principe de la Méthode : *La force qui place ne doit pas détruire la force qui sert à l'aplomb et à l'équilibre.* Des actions de doigts et de poignet peu étendues, imperceptibles même pour qui n'est pas prévenu, mais bien senties, ne tendant pas à mettre le cheval hors de sa base de sustentation, produiront comme indications des effets justes. De grands mouvements de bras compromettraient l'aplomb de la masse; et le sentiment de conservation, qui, chez le cheval, veille toujours sur cet aplomb, le porterait à résister ou à donner juste le contraire de ce qu'on lui demanderait.

Le départ au galop à droite pourra dériver de l'enlever de l'arrière-main, si, portant la main de bride en avant à droite, et sentant la rêne droite de filet avec la main droite sans effet diagonal, cette rêne tirée plutôt un peu en dehors qu'en dedans de l'encolure, pour maintenir le poids sur le membre antérieur droit au moment où il opère son appui; si, dis-je, vous faites tout d'abord et vigoureusement agir la jambe gauche en arrière (jambe droite près, mais plus en avant), pour soulever la croupe en faisant primer la direction diagonale droite. Immédiatement, opérez un effet de pronation avec élévation de main de bride en arrière à gauche pour marquer sa détente à l'avant-main, et ainsi alternativement.

C'est presque toujours ce deuxième départ qui réussit

le mieux avec les jeunes chevaux. La jambe du cavalier a sur l'arrière-main une action beaucoup plus simple et plus rapidement comprise par le cheval, que celle plus compliquée des rênes sur la mâchoire, la tête, l'encolure, et subsidiairement sur tout l'avant-main.

Une fois le jarret gauche détendu, il est bien rare que le mouvement de bascule ne prenne pas la direction du membre antérieur droit. Il n'y aura guère dans ce cas qu'une compression maladroite des rênes qui puisse faire naître un galop désuni. Celui-ci résultera quelquefois, aussi bien que le galop à faux, de mauvaises habitudes : certains chevaux prennent plus d'appui sur un membre qui détend toujours plus que l'autre. Il faut les remettre d'aplomb par le dressage.

Départ de pied ferme.

Ce départ est plus difficile que l'autre. Il peut se produire dans les mêmes conditions et par les mêmes moyens.

A moins de mobiliser son cheval par quelques effets diagonaux, auquel cas le cheval marche pour ainsi dire sur place, on n'a plus la ressource de sentir l'appui d'un membre à un moment donné, puisque le cheval repose également sur ses quatre piliers de support.

Pour être sûr d'obtenir un départ juste, il faut alors absolument un cheval bien dressé, qui comprenne son placer, et l'enlever réellement sur ce placer. Mais même dans ce cas, avant d'opérer mon effet de pronation qui enlève le cheval au galop à droite, j'aurai eu

soin de tourner légèrement ma main en supination pour être sûr que le poids se porte d'abord sur le membre antérieur droit, qui doit par sa détente commencer le mouvement ascendant de l'avant-main.

L'Ordonnance de cavalerie dit : *Porter la main en avant et à gauche..... fermer les jambes derrière les sangles pour chasser le cheval en avant, lui faisant sentir un peu plus l'effet de la jambe gauche....* — Il n'y a là rien de précis, rien qui parle au tact du cavalier, ou qui tende à former ce tact en lui indiquant la série des actions et l'instant réel où il doit les marquer. Il vaudrait mieux dire : Rassembler son cheval, porter la main en arrière et à gauche, en l'élevant un peu et en glissant la jambe gauche en arrière, sans pression ; immédiatement après, rendre la main un peu à droite, en fermant la jambe gauche, jambe droite près.

Si l'on veut un effet de jambe initial déterminant, simultané avec celui de la main de bride qui enlève l'avant-main, ce ne peut être qu'un effet de jambe droite, qui concourra avec la main en arrière à gauche à charger le membre antérieur gauche et le postérieur gauche. — L'Ordonnance, du reste, ne parle que du départ étant au trot, par *accélération d'allure.*

Une notable partie des chevaux de troupe partent faux dans une reprise, parce que l'action de porter la *main en avant et à gauche* charge le membre antérieur gauche, et que le cavalier, voulant en ce moment, malgré les termes de l'Ordonnance, enlever son cheval, provoque la détente de ce membre et détermine ainsi le galop à gauche au lieu du galop à droite.

L'Ordonnance ne dit pas d'enlever son cheval.

Elle dit au contraire de rendre la main (*porter la main en avant et à gauche*) au moment même où l'on fait primer l'effet de la jambe gauche.—Je conçois parfaitement que le départ réussisse dans ces conditions, c'est-à-dire si l'on n'essaie pas d'enlever en commençant; car, alors, le galop tend à s'entamer par la détente de l'arrière-main faisant tout d'abord basculer la masse vers le pied antérieur droit.—Mais encore, je voudrais modifier les termes de l'Ordonnance et dire : *Reporter la main à droite pendant que se continue l'effet de la jambe gauche, puis la reporter en arrière à gauche en l'élevant un peu, etc.*, parce que je tiens toujours compte du mouvement de bascule et du membre sur lequel le poids se dirige à un instant donné.

Départ, étant au trot.

Le galop possède avec le trot un point de ressemblance, c'est la battue simultanée des deux extrémités dans un bipède diagonal ; et comme point de dissemblance, la battue successive des deux extrémités dans l'autre bipède.

Quand donc il s'agira dè faire passer de l'allure du trot, où les deux bipèdes diagonaux alternent par battues simultanées dans chaque diagonal, à l'allure du galop à droite, où le bipède diagonal droit produit sa battue successive, le problème à résoudre sera de rendre successif, de simultané qu'il était, le poser des deux extrémités de ce dernier bipède.

Or, l'action diagonale isolée de main de bride portée à gauche tend à opérer un reflux du poids de l'avant-main sur le membre postérieur gauche, de même que la jambe droite du cavalier pousse le poids de la croupe sur ce membre, ainsi que sur le membre antérieur gauche.

L'action isolée de la jambe gauche du cavalier, placée plus en arrière, a pour effet de pousser la masse sur le membre postérieur droit, puis sur l'antérieur droit.

Le départ au galop à droite résultera donc, étant au trot, ou de l'enlever de l'avant-main par une action diagonale en arrière à gauche de la main de bride, de concours avec une pression accentuée mais peu prolongée de jambe droite, ou bien de l'action initiale de la jambe gauche avec le concours de la main de bride à droite, rêne droite de filet un peu à droite.

Sauf à faire suivre immédiatement l'action première de l'une de ces deux aides de l'avant et de l'arrière-main par l'action de l'autre, et à alterner ces deux actions, qui doivent imprimer au corps son mouvement de bascule et détruire l'horizontalité caractéristique du trôt.

Le moment de produire mon action déterminante diagonale droite de main de bride portée à gauche sera évidemment celui du poser du bipède diagonal droit, puisque c'est ce bipède qui doit basculer en faisant détendre le pied droit qui est à l'appui ; mais pour réussir, il est presque indispensable d'avoir marqué d'abord cet appui, en portant la main à droite avant de produire l'effet diagonal droit

Si l'on veut débuter par une détente de l'arrière-main, l'action initiale de jambe gauche s'effectuera également au même moment, en portant la main de bride d'abord à droite, rêne droite du filet, puis immédiatement à gauche en diagonale.

On peut, étant au galop, ralentir le cheval et le cadencer, par l'appui indiqué aux membres lorsqu'ils arrivent sur le sol; on peut également accélérer le galop en accélérant le poser des membres.

Ces effets s'obtiennent par une action particulière qui est le *rouler*, action dont les mouvements alternatifs qui ont déterminé le départ au galop sont le prélude.

Rouler.

Le rouler est un mouvement circulaire elliptique imprimé aux rênes par la main du cavalier, pour provoquer le lever, ralentir ou accélérer le poser, prolonger l'appui des membres par des effets diagonaux qui arrivent un demi-temps plus tôt ou un demi-temps plus tard que les phases d'évolutions sur lesquelles ils doivent agir.

Le rouler n'est, à proprement parler, que la somme des deux effets diagonaux se reliant l'un à l'autre par des arcs de cercle, avec une intensité et une durée variables.

Le cercle décrit par la main serait assez bien figuré par l'ellipse d'une de ces courroies de renvoi comme il en existe dans les usines, laquelle agirait un peu obliquement à l'horizon, c'est-à-dire à peu près dans le

sens des rênes, et qui éprouverait dans son mouvement certains temps d'arrêt, de ralentissement ou d'accélération, arrivant un peu après ou un peu avant le poser de chaque membre.

On peut rouler le cheval au galop sur place, comme au galop ordinaire, comme au galop de course. Toute la différence consistera dans l'impulsion communiquée par les jambes relativement à l'opposition marquée par la main, et dans le moment choisi pour opérer les effets.

Le galop raccourci, comme mesure sur le sol, peut être accéléré ou ralenti comme vitesse d'évolution de la masse. C'est ainsi que le galop peut être accéléré même sur place, c'est-à-dire que le mouvement de bascule présentera un plus grand nombre d'oscillations dans un même temps, et que les extrémités feront leurs battues à des périodes très-rapprochées. L'action des aides doit arriver un demi-temps plus tôt.

Le rouler du galop raccourci comme mesure pourra donner une allure très-lente, si l'on marque un appui prolongé sur chaque membre, par une action qui arrive un demi-temps plus tard.

Lorsque l'allure s'allonge comme mesure par suite de l'impulsion des jambes, elle peut, par des actions analogues à celles qui précèdent, s'accélérer ou se ralentir au point de vue du nombre des battues.

Ces distinctions peuvent paraître subtiles ; mais il est bon que le cavalier s'en rende compte, et essaie de les constater et de les faire sentir à son cheval pour bien le posséder au galop.

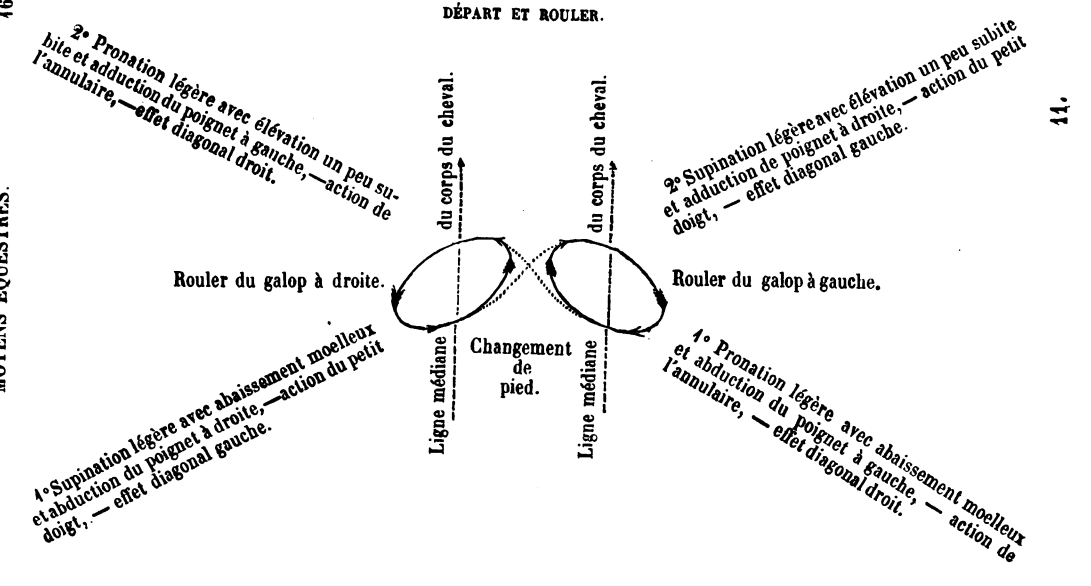
Le grand axe de l'ellipse affecte une direction oblique à droite dans le galop à droite, et oblique à gauche dans le galop à gauche.

En galopant sur le pied antérieur droit, la rotation de la main doit être de gauche à droite en s'éloignant du corps et parcourant la partie droite de l'ellipse, ou de droite à gauche en commençant dans les mêmes conditions par la partie gauche. Ainsi, après l'appui du membre postérieur gauche, la main prendra la direction de l'oreille droite du cheval pour se rapprocher ensuite de l'oreille gauche, et revenir enfin vers le corps du cavalier par la partie gauche; et réciproquement, si l'on commence par la partie gauche.

Ce sera l'inverse pour le galop à gauche. La main, en s'éloignant du corps après l'appui du membre postérieur droit, parcourra la partie gauche de l'ellipse, et en revenant au corps, la partie droite; et réciproquement dans l'autre sens.

Dans le galop à droite, le mouvement d'abduction, qui s'exerce en baissant la main, se fera un peu en supination, pour mieux sentir avec le petit doigt la rêne gauche qui pousse l'avant-main sur le pied antérieur droit, et le mouvement d'adduction un peu en pronation, pour sentir avec l'annulaire la rêne droite, qui en diagonale marque l'appui au pied postérieur gauche, après avoir provoqué la détente du pied antérieur droit.

Dans le galop à gauche ce sera l'inverse.


DÉPART ET ROULER.
2° Pronation légère avec élévation un peu subite et adduction du poignet à gauche,—action de l'annulaire,—effet diagonal droit.
2° Supination légère avec élévation un peu subite et adduction de poignet à droite,— action du petit doigt, — effet diagonal gauche.
du corps du cheval.
du corps du cheval.
Rouler du galop à droite.
Rouler du galop à gauche.
Ligne médiane
Changement de pied.
Ligne médiane
1° Supination légère avec abaissement moelleux et abduction du poignet à droite,—action du petit doigt, — effet diagonal gauche.
1° Pronation légère avec abaissement moelleux et abduction du poignet à gauche, — action de l'annulaire, — effet diagonal droit.

Deuxième figure tendant à donner une idée de l'action successive de l'auriculaire sur la rêne gauche et de l'annulaire sur la rêne droite, dans le départ à droite, ainsi que de l'annulaire sur la rêne droite et de l'auriculaire sur la rêne gauche dans le départ à gauche. Ces deux doigts sont légèrement ouverts :



Galop à droite. Galop à gauche.

Notons que les actions du rouler sont les mêmes, à quelques nuances près, que l'on roule à droite ou à gauche, pourvu que le grand axe de l'ellipse conserve la direction diagonale droite plus ou moins penchée dans le galop à droite, diagonale gauche plus ou moins penchée dans le galop à gauche, et que, dans le galop à droite, l'auriculaire agisse le premier, l'annulaire ensuite ; tandis que dans le galop à gauche, ce sera l'annulaire qui agira le premier et ensuite l'auriculaire.

Les deux jambes du cavalier conservent pendant tout le galop leur position respective ; celle du dehors plus en arrière, celle du dedans plus en avant ; cette dernière agit comme déterminante en même temps que l'annulaire pour le galop à droite, et que l'auriculaire pour le galop à gauche. Dans le galop senti, elles

doivent alterner légèrement et imperceptiblement leurs actions.

Dans les changements de direction, je roule souvent de la seconde manière, afin que la rêne de pulsion porte plus sur l'extrémité antérieure de l'encolure, quand je veux donner plus de liberté au membre antérieur du dehors qui doit chevaucher un peu sur l'autre, par exemple, au membre gauche dans le tourner à droite.

Dans le galop de course, on a souvent l'habitude de rouler le cheval. Cette action, que les jockeys emploient instinctivement, ne peut avoir d'autre but que d'accélérer le galop en précipitant le poser des extrémités sur le sol et en activant le lever, tout en augmentant l'impulsion par les jambes.

On s'imagine devoir donner le point d'appui quand même, c'est-à-dire tirer de toutes ses forces sur la bouche du cheval. Distinguons à cet effet. Si le cheval ne sait qu'une chose, tirer à la main, comme tous les chevaux d'hippodrome, incapables d'aucun autre service actuel que de celui de la course, il n'y a peut-être pas d'inconvénient majeur à user du procédé ; il y a peut-être avantage, puisque c'est leur habitude de courir ainsi. — Mais vouloir agir de même avec tout autre cheval qui ne serait pas dans ce cas, serait s'exposer à compromettre le succès de la lutte en ralentissant le train.

On peut toujours, sans inconvénient, appuyer modérément son cheval sur le filet en lui maintenant la tête haute et l'encolure allongée. Au galop de course, le rouler doit se pratiquer exclusivement avec le filet,

une rêne dans chaque main, parce que le mors de bride a trop d'action comme arrêt.

Les premières notions du galop, lorsque le cheval est tout à fait ignorant de cette allure, ou maladroit dans ses mouvements, s'il manque d'accord, de liant, de régularité dans le jeu de ses membres, peuvent avantageusement se donner *à la longe*, en cercle à droite, puis à gauche.

On détermine le départ, en sentant la longe légèrement tendue dans la main droite, pour le galop à droite, dans la main gauche, pour le galop à gauche, et en marquant une traction à soi terminée par une légère élévation de poignet, toutes les fois qu'étant au trot ou au pas (la leçon est préférable au pas), le pied antérieur du dedans est près d'arriver au poser. Cette traction se continue en remontant pendant l'appui, et se prolonge en se continuant encore un peu au delà de la limite de cet appui. Si dans le premier mouvement on élève la chambrière vers la croupe, en la montrant au cheval, assez pour l'actionner, pas assez pour l'effrayer et le faire fuir brusquement, l'appui se prolonge au pied du dedans, le mouvement de bascule diagonal du galop se prononce par la détente de l'arrière-main, pendant que l'avant-main est maintenu au sol.

En rendant aussitôt pour favoriser la réaction des membres antérieurs, puis rappelant de nouveau au poser et à l'appui le membre antérieur du dedans par une traction de longe, le cheval ne tarde pas à partir franchement au galop. Alors on le calme le plus possible en abaissant la chambrière, et l'on règle l'allure

en suivant ses mouvements avec la main. On doit, dans le principe, l'arrêter le plus tôt possible lorsqu'il a ressenti les actions et qu'il est bien parti, afin de lui faire connaître qu'il a bien fait.

Cette pratique de fixer d'abord le poids sur le membre antérieur qui doit principalement, par sa détente, relever l'avant-main, est conforme à ce qu'offre journellement le cheval à notre observation. Voyez partir un cheval de lui-même : il n'entamera pas son galop à droite, avant d'avoir, au préalable, penché la tête et l'encolure du côté où le galop va naître, c'est-à-dire un peu à droite ; puis ce balancier se relève, son flux de poids a provoqué dans le membre une réaction immédiate, qui relève l'avant-main, charge l'arrière-main ; et le mouvement de bascule de tout le corps a lieu, précédé toujours, à un très-court intervalle, du mouvement préalable du balancier de l'encolure ainsi que du poids mobile de la tête, dans le sens où le corps va s'incliner.

A cheval, les premières notions de galop se donnent aussi avec avantage sur le cercle, le cheval placé ; parce que dans ces conditions, le placer, en vertu des raisons que nous venons d'exposer, commande mieux le mouvement, en amenant le bout du nez du côté où galope le cheval. Il en est de même pour le changement de pied, qui s'obtient facilement sur le cercle. Toujours sans forcer le mouvement, on termine son temps de galop sur le cercle par une demi-volte serrée, et après un rapide effet d'ensemble, inversant ses aides, on incline un peu la masse sur

le nouveau cercle à la nouvelle main, pour la relever immédiatement avec la nouvelle rêne du dedans. Dans le principe, on fera bien, après avoir mis le cheval au galop sur le cercle, de le faire passer d'abord au pas; immédiatement on exécutera une pirouette ordinaire dans l'intérieur du cercle; vers les deux derniers pas de la pirouette, on placera le cheval pour le galop sur le cercle inverse, et en la terminant, on donnera l'impulsion en inversant la position de ses jambes et en s'acheminant sur le nouveau cercle.

Cette progression amène très-vite le cheval à comprendre le changement de pied, et elle lui facilite le jeu de ses membres.

Changement de pied.

Le cheval galope sur le pied droit: pour le faire changer de pied, il s'agit de substituer le mouvement de bascule diagonal gauche au mouvement de bascule diagonal droit.

Au lieu de provoquer la détente du pied antérieur droit, dans le galop à droite par l'effet diagonal droit enlevé, j'arrêterai ce membre et le fixerai par un effet diagonal gauche de main de bride prolongé à ses dernières limites, et en opérant un effet d'ensemble, la main en supination. Quand je sentirai que l'action de ma rêne gauche a déterminé sur le membre antérieur droit un flux de poids qui a prolongé son appui au sol, je *porterai vivement la main diagonalement en avant, et à gauche en la baissant un peu,* appuyant la rêne droite

sur l'encolure, pour forcer le membre antérieur gauche à s'étendre en avant, afin de recevoir le poids de la masse qui reflue alors de son côté, et j'augmenterai en même temps l'effet de ma jambe droite en la glissant en arrière.

Le cheval se sert du point d'appui du pied antérieur droit sur le sol pour inverser le jeu de ses membres; mais l'inversion commence réellement un peu après, quand le corps est en l'air, et se termine quand les pieds postérieurs puis les antérieurs reviennent à l'appui.

Le pied antérieur gauche opérant sa foulée, je roulerai alors le cheval à gauche.

M. Baucher fait commencer ses changements de pied, lorsque le cheval galope bien sur l'un et l'autre pied; et il les fait demander à la fin d'un changement de main diagonal, le cheval placé.

Les contre-changements de main au galop sont très-utiles pour les changements de pied du tact au tact.

Il ne faut pas confondre cette expression de changement de pied *du tact au tact*, avec celle de changement de pied *au temps*. — Le premier est celui qui s'exécute à une action sentie et déterminante du cavalier, quel que soit le nombre des pas de galop qui précèdent. Le changement *de pied au temps* est celui qui s'exécute aussi d'une manière sentie, mais à chaque pas du galop.

On n'y arrive que par la filière des changements de pied tous les quatre, trois et deux temps : on ne doit jamais essayer de l'obtenir de force, et il faut que le

cheval soit parfaitement calme et confirmé dans son allure.

Une excellente manière de dresser le cheval aux changements de pied, est de les lui demander par un simple changement dans son placer. — Il était placé à droite (rêne droite de filet, jambe gauche en arrière) et galopait à droite; placez-le à gauche : il fera encore deux ou trois temps de galop à droite dans les commencements; mais bientôt, appréciant son placer et à la suite d'un léger effet d'ensemble (opposition de main et de jambes), il changera de pied de lui-même. Comme dressage mis à la portée de tout le monde, cela vaut mieux, parce qu'alors c'est le cheval qui devient juge du moment à choisir. Il finit, lorsqu'il est dressé, par changer instantanément à la simple inversion des aides.

Un cheval au trot essaie-t-il de prendre de lui-même le galop, à droite par exemple, il tend à établir un mouvement de bascule entre l'avant et l'arrière-main dans le sens du bipède diagonal droit. Pour rétablir l'horizontalité caractéristique de l'allure du trot, je marque, au moment où le pied antérieur gauche arrive à terre, deux effets diagonaux droits, ayant soin de bien faire sentir la simultanéité d'action de la main de bride à gauche et de la jambe gauche, pour maintenir la masse sur le bipède diagonal gauche, en comptant 1, 2, élevant davantage la main au 2e temps, qui est celui où le corps tend à s'abaisser vers le membre antérieur droit, et immédiatement je fais suivre ces deux effets d'un effet diagonal gauche après une vive et lé-

gère remise de main. Les deux premiers effets ont pour but de s'opposer au mouvement de bascule diagonal à droite, et le dernier permet et marque la continuation du trot par le poser *simultané* du bipède diagonal droit.

En effet, réfléchissons que par le galop qu'essaie de prendre le cheval, et à la suite d'une forte détente du jarret gauche qui, dans cette circonstance, est la cause efficiente du départ, il va s'établir un mouvement de bascule diagonal d'arrière en avant, et dans la direction du membre antérieur droit; sachant encore que pour que ce mouvement soit facile au cheval, il faut, après que le bipède diagonal gauche s'est posé, que le corps s'abaisse sur le pied antérieur droit : je conclus que pour s'opposer à ce mouvement de bascule, il faut empêcher l'avant-main de s'incliner à droite. — Je marque donc, au moment du poser du bipède diagonal gauche, une action diagonale droite (main à gauche, jambe gauche simultanément), qui prolonge l'appui sur le bipède diagonal gauche, et une deuxième action identique, immédiate, qui s'oppose, elle, à l'abaissement que le cheval veut opérer, de la tête, de l'encolure et de tout l'avant-main, à droite. Voilà bien nos deux temps comptés 1, 2, marqués sur le bipède diagonal gauche par la main de bride en pronation à gauche. Comme il faut, en définitive, que l'allure du trot se continue, le membre droit étant en l'air, l'horizontalité maintenue dans la masse et l'impulsion conservée, je marque le poser du bipède diagonal droit par le troisième effet, compté 3, qui est l'effet diagonal

gauche. Je confirme ensuite, sans désemparer, le cheval dans la continuation de son trot, par une série d'effets diagonaux alternatifs, égaux de durée et d'intensité, entremêlés de rapides remises de main et même de descentes de main, si le trot est bien rétabli.

Si, un cheval galopant malgré son cavalier, on ne peut saisir les temps que nous indiquons pour rompre son galop, on aura chance d'arriver au même résultat en marquant, à plusieurs reprises, des effets diagonaux alternés d'une manière bien égale et un peu précipitée, avec liberté de rênes.

Lorsqu'un cheval a la mauvaise habitude de *trottiner* (défaut insupportable), apprenez-lui à marquer ses appuis au sol par le pas espagnol. — Donnez-lui beaucoup de liberté de rênes dans la conduite, entremêlant cette liberté d'arrêts un peu brusques (pas de saccades), suivis de remises de main immédiates.

Arrêter.

Les effets diagonaux sont excellents pour l'arrêt, surtout avec un cheval qui s'arrête difficilement et qui tire sur les rênes. Ils décomposent la force de l'impulsion du derrière, et rendent plus énergiques les actions rétrogrades de la main ; celle-ci, alors, emploie moins de violence, parce que le cheval la ressent mieux et se mobilise davantage.

Il faut avoir grand soin de rendre le plus tôt possible, aussitôt que le cheval cède à ces effets, les recommencer s'ils n'ont pas suffi, et soutenir toujours des jambes pour empêcher un trop violent reflux de poids

sur les jarrets. Le soutien des jambes doit être continué même après que la main rend tout. Il a pour effet, en stimulant les forces contractives ou mieux extensives de l'arrière-main, d'empêcher les jarrets de mollir trop tôt à un moment dangereux, celui où une grande partie de la masse se porte dessus, et de repousser doucement le corps en avant lorsque la main a rendu, ce qui rétablit l'horizontalité du corps.

Les effets de main pour l'arrêt devront se marquer au moment précis où les membres antérieurs arrivent au sol, afin que ceux-ci contribuent pour leur part à amortir l'élan et le choc, et à diminuer d'autant l'à-coup supporté par les jarrets, surtout au galop.

Changements de direction.

Avec les effets diagonaux, tout changement de direction doit devenir bien simple et bien facile au cheval, puisqu'en tournant on suivra les mouvements de ses extrémités.

Ainsi, dans un mouvement où l'avant-main devra tourner à droite, il faudra, après avoir placé le bout du nez un peu à droite, par la rêne droite diagonale du filet, ou simplement contournant la main de bride en pronation, c'est-à-dire les ongles en dessous, saisir le moment où le pied gauche antérieur arrive à terre, marquer son appui par l'effet diagonal droit, en sentant légèrement la main à gauche diagonalement en arrière, le poignet arrondi pour produire l'action de rêne droite avec l'annulaire, et soutenant un peu la jambe gauche pour prolonger l'appui du pied posté-

rieur droit qui doit servir de pivot principal. Immédiatement on produira l'effet diagonal gauche, en portant plus franchement cette fois la main à droite, toujours, mais un peu moins, en pronation, pour forcer le pied droit qui est au soutien à se poser en gagnant du terrain sur le côté en avançant. Suivant l'espèce de changement de direction, on sentira plus ou moins et simultanément la jambe droite, pour dégager plus ou moins le pied postérieur droit, et lui permettre de se placer dans la nouvelle direction. — Au moyen de ces effets bien alternés et sentis, on arrive à obtenir les changements de direction par des ronds de jambes.

Le cavalier doit évidemment varier l'action de ses jambes en raison des diverses sortes de changements de direction.

Le moment précis de sentir légèrement la jambe droite, sera, au pas, celui où le pied antérieur droit *vient d'arriver à terre;* parce qu'alors le pied postérieur gauche est au soutien, et qu'il est plus à même de gagner du terrain à gauche en pivotant autour du postérieur droit.

Au trot, ce moment sera celui où le pied antérieur droit est encore en l'air, parce que le pied postérieur gauche qui agit simultanément est aussi au soutien.

Au galop, la jambe gauche se place et reste toujours très en arrière, pour s'opposer à la force centrifuge et contenir les hanches; la jambe droite en avant agit au dernier terme de l'appui du membre antérieur droit, pour aider à l'enlever de l'avant-main.

Nous avons dit la manière d'exécuter la pirouette renversée (rotation des hanches autour des épaules). Il

suffit de placer le cheval, quant à la tête et à l'encolure, de disposer ses jambes, celle du dehors plus en arrière, celle du dedans au passage des sangles, et de fermer ces *deux jambes également.*

L'avant-main reste fixé par son placer, le pied antérieur du dehors sert de pivot, et l'arrière-main se meut autour, sans que le cavalier se préoccupe d'accorder ses deux jambes; celle du dehors pousse la croupe, celle du dedans contribue à maintenir l'avant-main en place : l'effet utile de celle-ci, moins fort que celui de la jambe du dehors, est juste ce qu'il doit être pour régulariser l'effet de cette jambe.

Pour une pirouette ordinaire (rotation à droite des épaules autour des hanches qui restent en place), la jambe du dehors agira principalement dans le but de contenir la croupe et de l'empêcher de se jeter en dehors, marquant, non une pression, mais une opposition continue, comme une barrière, comme une menace, et se plaçant plus en arrière pour mieux dominer l'arrière-main et le fixer à droite. — La jambe droite, plus en avant, soutiendra pour empêcher l'acculement ou le déplacement de l'arrière-main à droite.

Pour un à-droite, pour une marche circulaire, les actions alternatives des jambes et de la main tendront à s'égaliser davantage, excepté toutefois lorsqu'il s'agira de tourner au trot ou au galop; car alors il est nécessaire de s'opposer plus vigoureusement à une force nouvelle qui intervient, à savoir la force centrifuge. Il faudra dans ces cas, et surtout au galop, soutenir continûment et plus énergiquement de la jambe

du dehors. Il faudra encore que la main qui se porte franchement et moelleusement à droite en appuyant la rêne gauche sur l'encolure, marque un effet de rêne droite en fermant les trois premiers doigts et en s'élevant un peu, toutes les fois que le pied antérieur droit est à son dernier terme d'appui, afin de provoquer sa détente en opérant un reflux de poids sur le membre voisin au trot, sur le correspondant en diagonale au galop.

Un rouler particulier peut s'employer dans les allures du pas et du trot, avec leurs modifications du pas espagnol et du passage. Il revient, avec des nuances diverses, à décrire par les doigts et par un mouvement imperceptible de poignet, le 8 de chiffre couché ∞. Nuances d'arrêts, de demi-arrêts, de demi-cessions, de cessions complètes, tout s'y trouve, soit en décrivant le ∞ entier, soit en parcourant plusieurs fois de suite un des cercles, puis passant à l'autre et revenant de la même manière au premier.

Mais là, il faut sentir, il faut jouer de l'instrument, faire vibrer la corde, c'est-à-dire la rêne. — C'est l'instrument muet pour les profanes, qui donne tous les airs possibles, quand l'instrumentiste sait les divers points où tel arrêt de main, telle touche interrogée par le tact du doigt, détermine telle ou telle note.

Rappelons-nous que, pour que ces actions soient justes, elles doivent être la plupart du temps presque imperceptibles, surtout avec les chevaux assouplis, si l'on veut leur faire conserver beaucoup de légèreté ; et que, d'autre part, le mouvement d'une aide doit toujours être soutenu de celui de l'aide opposée. La posi-

tion plus en arrière de la jambe qui doit produire l'effet dominant, celle plus en avant de la jambe qui ne fait que soutenir, et la fermeture avec égale force de ces deux jambes, assurent la régularité de leur accord; en vertu même de la place qu'elles occupent, la somme de force égale dans les jambes du cavalier produit sur le cheval un effet moindre par la jambe qui est en avant.

Reculer.

Enfin, le reculer lui-même s'obtient avantageusement par les effets diagonaux.

A la suite d'un léger effet d'ensemble, on prononce un peu plus l'action d'une jambe, pour rejeter, sans déplacement latéral toutefois, le poids de la croupe sur le pied postérieur opposé. L'action de la main arrive alors plus marquée, en se portant diagonalement en arrière du côté où la jambe s'est fermée, afin que le pied antérieur en diagonale suive le mouvement du pied postérieur qui se porte en arrière, à l'action rétrograde de la main, ou tout au moins, si ce bipède est déjà à l'appui trop marqué, pour que l'autre bipède qui est allégé puisse, par l'effet diagonal inverse, exécuter le premier pas en arrière.

Ainsi, quand ce sera la jambe gauche du cavalier qui poussera la croupe un peu à droite, la main de bride se portera en pronation diagonalement en arrière à gauche, et quand la jambe droite poussera la croupe à gauche, la main de bride se portera en supination diagonalement en arrière à droite. — Il est très-bon de donner cette leçon à pied, en suivant ces principes.

Tous ces effets des aides, que les assouplissements permettent de constater sur le cheval bien mis, sont, sans aucun doute, les seuls qui tendent réellement à s'exercer aussi sur les chevaux non dressés. C'est pourquoi, en les employant avec tact sur tous les chevaux, on aura la facilité de les leur faire sentir, et admettre jusqu'à un certain point presque instantanément. Mais tout cheval qui n'a pas appris, par une sage progression, à céder aux aides, résistera toujours plus ou moins ; il faudra, avec eux, se contenter de demi-cessions ; et comme il arrivera qu'à un moment donné on se trouvera dans le cas de leur imposer l'obéissance quand même, ce ne pourra être que par des effets de force, dont on ne connaît jamais au juste la mesure, et auxquels le cheval peu énergique se soumettra peut-être, mais qui surexcitant toujours un cheval ardent et susceptible, occasionnent des luttes dangereuses pour l'homme et désastreuses pour l'animal.

Je me souviens d'avoir eu affaire à quelques-uns de ces chevaux d'une grande difficulté de conduite, résultant soit de leur roideur, soit d'un entrain désordonné que n'avait pas réglé un bon dressage. — Je m'en suis toujours senti maître, malgré toutes leurs résistances ou leurs envies de révolte, non point précisément par l'emploi de grands effets de force, mais parce que, combinant les effets diagonaux, je faisais passer ces chevaux d'un bipède diagonal sur l'autre ; je changeais à chaque instant les appuis qu'ils voulaient prendre sur le sol pour étayer leurs défenses ; je les mobilisais malgré eux sur des lignes diagonales. Ayant

soin de leur rendre, aussitôt que je ressentais la mobilité et les espèces de demi-cessions qui résultaient de mes effets alternés, j'y répondais par des cessions immédiates de la main et des jambes; j'arrivais à m'entendre promptement avec eux et à leur apprendre à éviter la douleur en diminuant leurs résistances.

Si l'occasion veut que l'on ait maille à partir avec ces sortes de chevaux, et qu'il soit besoin, dans un travail commandé, de les maîtriser quand même, on pourra, pour marquer énergiquement les effets diagonaux, prendre les rênes de bride dans la main gauche, bien ajustées; poser de champ dessus la main droite, dont les trois derniers doigts sont passés, les ongles en dessous, dans le *filet ajusté*. De cette manière, on pourra sentir la rêne gauche de bride avec l'index de la main droite, par-dessus, à demi fermé, et la rêne droite avec la paume de cette main. La main droite se trouve ainsi remplir le double rôle de pouvoir marquer les effets diagonaux sur la bride, tout en agissant avec les trois derniers doigts sur le filet pour relever la tête si besoin est, ou indiquer les changements de direction par des tractions directes à droite ou à gauche. Le premier doigt servira à produire sur la rêne gauche de bride l'effet diagonal gauche, et la paume de la main l'effet diagonal droit sur la rêne droite.

Cette position des mains et cette manière d'opérer des rênes, donnent aux effets diagonaux la plus grande somme de puissance possible.

On peut aussi, au lieu de placer la main droite de champ sur la bride, la tenir sous la main gauche, en

dessous des rênes de bride, les trois derniers doigts passés comme tout à l'heure, les ongles en dessous, dans le filet ajusté, et l'index demi-fermé appuyé sur la rêne gauche de bride, en le passant d'arrière en avant entre les deux rênes. — Avec ce doigt, vous aurez assez de puissance pour opérer l'effet diagonal gauche sur la rêne gauche pour charger le membre antérieur droit.

L'effet diagonal droit pour charger le membre antérieur gauche sera amplement et naturellement obtenu par la main de bride portée en arrière à gauche.

C'est ce dernier effet qui est malheureusement trop naturellement et trop constamment indiqué aux chevaux par la majeure partie des cavaliers dont la main de bride se porte toujours plus à gauche qu'à droite : cause incessante de raideur, de résistance et de déséquilibre. La main de bride doit toujours être au milieu du corps, au dessus du garrot, et ses actions doivent s'exercer sur un espace horizontal très-peu étendu.

Elle doit tenir solidement les rênes entre le pouce et l'index renforcé en dessous par le médius. Les deux derniers doigts à demi ouverts agissent, lorsque l'on ne conduit qu'avec la bride, le petit doigt sur la rêne gauche dans le mouvement de supination la main restant en place, ou dans le mouvement de porter la main à droite, et l'annulaire sur la rêne droite dans le mouvement de pronation ou dans le mouvement de porter la main à gauche.

Quand on veut agir diagonalement d'une manière plus sentie, il est avantageux de passer les deux der-

niers doigts de la main de bride entre les deux rênes, ce qui donne plus d'action sur la rêne gauche.

Et qu'on ne nous dise pas que toutes ces actions sont trop multiples, qu'il faut trop de tact pour les appliquer!

Le commun des cavaliers a plus de tact qu'on ne veut bien le croire: seulement il est à l'état latent; on n'est pas sur la voie; toutes ces choses se sont encore peu expliquées, et on a peu trouvé de chevaux cédant aux aides.

Faites céder les chevaux, indiquez aux hommes ce qu'ils ont à faire : ils seront tout étonnés de s'entendre à merveille.

Je passe, du reste, condamnation là-dessus si l'on veut : ne parlez point d'effets diagonaux aux hommes de troupe; ce n'est point pour eux que j'ai traité cette question.

Je ne veux point non plus dire que chaque pas du cheval ait besoin d'être accompagné d'un effet diagonal.

Toutes les actions diagonales doivent simplement être considérées comme *déterminantes*. Elles devront, comme telles, se faire surtout sentir quand le cheval dressé éprouvera quelque hésitation dans un mouvement ou dans une allure, ou essaiera quelque défense ou résistance; excellentes surtout dans le dressage où elles assurent la symétrie et la régularité des mouvements, perfectionnent le soutien et l'appui des membres, elles devront faiblir et cesser même, lorsque le mouvement en avant, en arrière, sur place, à droite ou

à gauche, sera bien franc; lorsque le cheval, ayant entamé une allure ou un mouvement, se montrera bien disposé à les continuer. Conduire par de simples indications, l'impulsion une fois communiquée, les aides se relâchant aussitôt, c'est à quoi devra amener une application bien entendue des principes de la Méthode.

Les résultats obtenus par les effets diagonaux de bride peuvent également se produire au moyen du filet, mais alors par les tractions directes. Les actions diagonales de filet n'auraient pas assez d'instantanéité d'effet pour agir diagonalement par pulsion de rêne sur l'encolure, parce que le mors de filet coule dans la bouche du cheval.

Ainsi, pour opérer le poser ou l'appui diagonal droit (membre antérieur droit, membre postérieur gauche), au lieu de se servir de la rêne gauche de bride tendue diagonalement en arrière à droite, dans le but de charger le membre antérieur droit, concurremment avec la jambe droite du cavalier, qui pousse le poids de la croupe sur le membre postérieur gauche, on fera une traction directe de la rêne droite de filet, un peu et très-peu en dehors en arrière à droite, soutenant de la rêne gauche. Cette traction amènera directement la tête, l'encolure et tout le poids de l'avant-main sur le membre antérieur droit, pendant que la jambe droite du cavalier portera la croupe à gauche.

Le cheval équilibrera toute sa masse sur le bipède diagonal droit, de la même manière que par suite de l'effet diagonal gauche de la bride.

Et réciproquement, pour charger le bipède diagonal gauche, on portera la main qui tient la rêne gauche du filet en arrière à gauche et très-peu en dehors, la jambe gauche poussant la croupe à droite.—Le cheval équilibrera toute sa masse sur le bipède diagonal gauche.

On pourra dès lors opérer avec le filet toutes les actions susceptibles d'influer sur les allures et de les modifier, absolument comme nous les avons indiquées pour la bride, avec cette seule différence qu'au lieu de produire ces actions par la rêne de pulsion de la bride, on les obtiendra par la rêne de traction directe du filet, l'effet de la jambe restant toujours le même dans les deux cas.

Nous devons supposer que c'est sur ce principe de l'appui alternatif sur chaque membre imposé au cheval, qu'est fondée l'action de *scier du bridon,* indiquée par l'Ordonnance de cavalerie, pour forcer l'arrêt. Ces tractions alternatives n'ont de valeur réelle et effective, qu'autant que le hasard amène le cavalier à les opérer en suivant l'ordre des battues des membres antérieurs. Nous disons le hasard, car jusqu'ici personne ne s'est bien rendu compte, que je sache, du pourquoi de ce précepte de l'Ordonnance, dont on a reconnu instinctivement les bons résultats, et qu'on a appliqué sans préciser le moment où chaque rêne peut produire un effet certain.

Pour compléter l'arrêt par le bridon qu'indique l'Ordonnance, il faudra donc accompagner, selon les

règles des effets diagonaux, les actions alternées de ce bridon par les actions alternées des jambes.

Les actions de filet, indicatrices du poser, c'est-à-dire arrivant lorsque le membre est au soutien, peuvent servir surtout et avantageusement pour l'accélération du trot. Le filet a moins d'action ralentissante que la bride; il élève la tête, parce que son mors est placé plus haut, permet à l'encolure de s'allonger et donne ainsi plus de liberté de mouvement aux membres antérieurs, dans les allures vives.

Parlant de la bride et du filet, l'Ordonnance de cavalerie dit: *Il ne faut jamais se servir des deux à la fois.* C'est une erreur. Les deux mors n'agissent pas au même endroit, le mors de bride porte sur les barres, celui du filet sur la commissure des lèvres, et ils ne sont pas destinés à produire les mêmes effets. Ils n'ont pas une égale puissance d'arrêt: celle du filet est plus douce et plus lente. Le mors de bride tend à faire baisser la tête, le mors de filet à l'élever. Le mors de bride agit latéralement par effet contraire, celui du filet par traction directe.

Aussi est-il souvent très-avantageux de se servir du filet pour corriger, modifier ou assurer les effets de bride. Par exemple, on relèvera la tête avec le filet en demandant le ramener avec la bride. Dans les changements de direction, on opèrera une traction directe de rêne droite de filet en portant la main de bride à droite, et réciproquement: c'est indispensable comme dressage.

J'ai quelquefois entendu dire que l'on ne peut se

servir du filet si l'on a le sabre à la main. L'Ordonnance de cavalerie nous donne le moyen de nous servir du filet et de la bride avec la main gauche : *Passer les deux premiers doigts de la main gauche, les ongles en dessous dans le filet, et le ramener à soi, etc.* Pour cela, il faut avoir un filet ajusté. Il devient alors très-facile de corroborer les actions de bride par celles du filet ; l'index opèrera les tractions de rêne droite, le médius les tractions de rêne gauche, ce qui n'empêchera pas les deux derniers doigts entr'ouverts d'opérer tous les effets de bride dont nous avons parlé.

On peut aussi arrêter l'essor d'un membre antérieur et le fixer au sol au moment de l'appui, ou en précipiter le poser lorsqu'il est au soutien, en sentant la rêne de bride du côté de ce membre et en la tirant en dehors, s'écartant de l'encolure.

Ainsi, pour prolonger l'appui ou précipiter le poser du membre antérieur droit, j'ouvrirai la rêne droite de bride. Cette rêne agira alors, non plus diagonalement à gauche comme lorsqu'elle charge le membre antérieur gauche, en prenant par-dessus l'encolure la direction de la hanche gauche, mais bien en opérant un effet direct sur le membre antérieur droit, comme le ferait la rêne droite de filet ou de bridon tirée à droite.

De même, en ouvrant un peu la rêne gauche de bride et la tirant en dehors en arrière à gauche, on chargerait par un effet direct le membre antérieur gauche.

Remarquons cependant que le cheval, et surtout le

cheval non assoupli, habitué à tourner avec la rêne de pulsion, pourrait résister à cette action isolée, en dehors, d'une rêne de bride, et donner comme mouvement un résultat opposé à celui que le cavalier aurait en vue.

Les actions latérales du mors de bride par pulsion des rênes sur l'encolure sont toutes de convention. L'animal ne les apprécie réellement que par le dressage. Lorsque, sur un jeune cheval, on porte la main de bride à gauche, la traction qui s'opère alors par la rêne droite sur la barre droite, a mille chances de lui amener la tête à droite pour peu qu'il ne contracte, pas trop l'encolure, et il ne bougera pas de place. Le dressage doit lui apprendre au contraire à tourner en regardant à gauche, lorsqu'on portera la main de bride à gauche, c'est-à-dire au moment où le canon droit agit sur la barre droite. On y arrive en lui faisant sentir la rêne de traction ou rêne gauche du filet, agent latéral tout puissant, en même temps qu'agit par pulsion la rêne droite de bride : il finit plus tard par tourner à la simple action de pulsion, le filet n'agissant plus. La *rêne de pulsion est donc une aide toute de convention.*

L'action directe d'avant en arrière et l'action diagonale, qui s'en rapproche beaucoup, sont seules puissantes et énergiques dans la bride.

Donc, puisque le cheval est dressé à tourner par la rêne de pulsion, il faut *éviter avec soin de vouloir le faire tourner en ouvrant une rêne de bride,* moyen contraire à celui que lui enseignent son dressage et la

nécessité pour le cavalier de se servir d'une seule main pour conduire. C'est pourtant ce que font beaucoup de cavaliers en maintes circonstances. Aussi arrive-t-il presque toujours, dans ce cas, que le cheval se jette violemment du côté opposé à celui où on veut le faire aller; car ordinairement le cavalier se sert de cette rêne malencontreuse dans un moment de doute de la part du cheval.

Selon sa commodité, le cavalier emploiera ces diverses manières de se servir de ses rênes, de la bride ou du filet. Il suffit qu'il puisse, soit d'une façon, soit de l'autre, arriver à saisir les posers, les appuis, les levers, les soutiens des membres, et à agir sur leur jeu pour le modifier à son gré.

COUP D'ŒIL D'ENSEMBLE SUR LES POINTS SAILLANTS.

Flexions de mâchoire, la tête haute. Le cheval doit ouvrir franchement la bouche à chaque action des rênes et ramener la tête, mâcher et non *mâchoter* son mors en tiraillant un peu sur la main. Léger ramener d'encolure, avec beaucoup d'aisance et de mobilité dans les premières vertèbres antérieures.

— Ramener direct. — Deux rameners diagonaux.

— Pirouettes renversées, pirouettes ordinaires, *bien distinctes;* les premières, par l'action déterminante des jambes, mobilisent la croupe autour des épaules, qui s'immobilisent, *c'est-à-dire restent en place,* main-

tenues par les rênes; les secondes, par l'action déterminante des rênes, mobilisent les épaules autour de la croupe, *qui reste en place*, contenue par les jambes, celle du dehors plus en arrière.—Le mouvement d'appuyer en résulte naturellement : le cheval qui a appris à mobiliser son avant-main et son arrière-main séparément, les mobilise ensemble d'autant plus facilement. — Les changements de direction en découlent de même.

Nota. Pour tous les mouvements à main droite : placer le bout du nez à droite ; puis main de bride à droite, rêne droite de filet si l'on peut s'en servir : la bride pousse à droite, le filet tire à droite ; jambe gauche en arrière, jambe droite plus en avant, les fermer plus ou moins, également ou alternativement selon l'étendue du cercle, l'allure ou la nature du mouvement. La position de la jambe gauche en arrière lui assure plus d'effet, celle de la jambe droite plus en avant, en atténuant son action, lui donne l'office de soutien. — Moyens inverses à main gauche.

—Effets diagonaux susceptibles de s'appliquer avantageusement à toutes les allures et à tous les mouvements.

— Au galop, actions du *rouler* permettant à la main de suivre les mouvements de bascule et d'accélérer ou de ralentir les évolutions des membres.

— Attaques tout d'abord comme moyen d'impulsion, les rênes sur l'encolure, pour donner la franchise, pour éviter l'ombre d'acculement et obtenir l'horizontalité. Cette *horizontalité, caractère distinctif* de la Méthode, assure à chacun des quatre piliers la part du poids qui lui est dévolue.

—Attaques conduisant à la perfection de la mise en main, *attaques sur la mise en main :* à laisser, si l'on veut, dans le domaine de la haute école.

—Si l'on peut aller plus loin : Rassembler; étude approfondie des effets diagonaux : Pas espagnol, Passage, Piaffer.

—Principe dominant la matière : au point de vue du mécanisme physique, conduire par de simples indications, l'impulsion une fois donnée; éviter les effets de force et les grands mouvements, se rappelant que la force qui sert au placer et au mouvement, ne doit pas détruire la force qui sert à l'aplomb, à l'horizontalité, à la juste pondération de la masse, à l'équilibre. — Au moral, savoir récompenser et punir.

L'équitation peut se résumer en deux mots : *justice* et *justesse.* — Résultats saillants et précieux : plus de luttes, plus de tares, conservation et amélioration de l'une des plus nobles conquêtes de l'homme.

Relatif au cheval de guerre.

Le cheval ne se dresse point pour faire trente-six mille voltes, demi-voltes, demi-tours sur le centre de gravité, changements et contre-changements de main, et figures de manége de toutes sortes. Tous ces mouvements qui sont bons en eux-mêmes comme exercice pour un cheval dressé, l'habituent et le routinent, s'il ne l'est pas, à s'écarter de ses voisins à dix, vingt, trente mètres, persuadé qu'il va revenir vers eux à la fin de la figure. Il fera bien toutes ces voltes, demi-vol-

tes, etc., comme les camarades; mais il refusera de s'éloigner de deux cents mètres, et d'affronter un danger imaginaire, parce que rien ne domine son moral. Il s'habitue à ne pas sortir d'un cercle tracé, passé lequel, le cavalier n'aura rien pour combattre énergiquement ses insubordinations: pas d'éperon, pas de cheval véritablement dressé.

Tout ce travail de manége peut et doit, comme dressage, se remplacer par quelques pratiques plus simples, qui à l'avantage de produire le résultat désiré joignent celui d'aller très-vite, et de ne fatiguer et tarer nullement le cheval :

La mise en main avec mobilité de mâchoire (qui donne *une bonne bouche*), à pied, puis à cheval; le *mouvement en avant* à la cravache à pied, à la cravache puis à l'éperon à cheval; les *pirouettes renversées et ordinaires*, base fondamentale de tous les mouvements latéraux; le *mouvement d'appuyer*; les *changements de direction à volonté*, sur des arcs de cercles variables; le *reculer*; — tout cela à pied d'abord; à cheval ensuite; le *galop à chaque main*; le *changement de pied* sur le placer et l'impulsion.

Voilà tout le dressage proprement dit, qui renferme en lui-même tout ce qu'on peut exiger du cheval de guerre, dans toutes les circonstances et sur tous les terrains possibles. L'habitude des obstacles vient après: le cheval est dans les conditions pour ne rien refuser. Sa volonté subjuguée, l'adresse et la franchise sur les obstacles résultent de l'exercice et de la pratique des terrains accidentés.

Sur l'éperon.

Je trouve dans l'éperon qui orne le talon de nos cavaliers une anomalie choquante. On a donné l'éperon au cavalier... Pourquoi donc? Apparemment pour s'en servir. — Mais je vois que partout son usage est prohibé, et à juste titre, parce que les hommes ne savent pas l'employer, et que les chevaux ne savent pas le recevoir. — Voilà donc un instrument qui est au cavalier ce qu'est la hache au bûcheron, le rabot au charpentier ou au menuisier, la truelle au maçon, c'est-à-dire, le signe, l'emblème du métier, et qui est non seulement réputé inutile, mais conspué comme nuisible et dangereux. Faut-il donc supprimer l'éperon?... Ce serait un mal. L'éperon est et restera le gage de notre puissance, l'outil précieux, la dernière ressource de beaucoup d'entre nous dans les moments critiques.

Il est probable que ceux qui, dans les âges reculés, inventèrent l'éperon, avaient éprouvé le besoin d'une aide plus puissante que la seule force des jambes, qui produit juste le même effet que les sangles quand on n'y ajoute pas une cause morale,—et qu'ils surent s'en servir. Si la grande majorité de nos cavaliers modernes redoutent l'emploi de l'éperon, parce qu'ils ne savent comment l'employer avec fruit, si les trois quarts de nos chevaux y résistent, qu'il subsiste au moins comme une planche de salut pour ceux qui apprécient les éminents services qu'il peut leur rendre dans mille circonstances difficiles.

Et pourtant, il serait si facile, au lieu d'avoir beau-

coup de cavaliers qui s'en servent quand même, malgré toutes les prohibitions et dans les pires conditions, parce qu'ils ressentent l'insuffisance des jambes, si facile, dis-je, de posséder une cavalerie dont la valeur doublerait par le seul fait d'un dressage raisonné, infaillible à l'éperon, qui forcerait l'obéissance du cheval, et malgré lui le pousserait à travers tous les obstacles !

La leçon du coup d'éperon, si simple (la cravache à pied, la cravache et l'éperon ensemble à cheval, enfin l'éperon seul à cheval, rendant tout de la main et caressant) est encore à créer (le cheval ne peut ruer, il ne songe qu'à fuir si l'on baisse la main).

On a eu peur de l'éperon : c'est comme si le fantassin avait eu peur des rayures que l'on proposait de pratiquer à son fusil, et avait refusé de se servir de cette arme, sous prétexte que le canon, ainsi creusé de rigoles, pouvait bien lui éclater dans les mains.

On ne connaît pas encore la nature de cet agent précieux : on ne sait pas qu'il domine surtout le moral du cheval par une crainte salutaire, et que si les chevaux savaient le redouter, et céder pour en éviter l'emploi, les cavaliers s'en serviraient cent fois moins qu'ils ne le font aujourd'hui. La jambe seule serait d'autant plus puissante que le cheval la saurait si énergiquement secondée, et les cavaliers ne seraient plus obligés de recourir, en désespoir de cause, à ce fer qui dans les conditions actuelles n'est qu'un instrument de brutalité inutile, une cause de défense et de rétivité. Ce que je dis du fer pourrait s'entendre

aussi bien du mors de bride que de l'éperon ; car j'admets que le mors a beaucoup d'analogie par ses actions brutales avec l'éperon mal employé, et qu'il produit beaucoup plus de chevaux rétifs que celui-ci. Pour qu'il n'y ait pas de chevaux rétifs, il faut que le cheval apprenne à céder au mors aussi bien qu'à l'éperon, et à l'éperon aussi bien qu'au mors.

Pour que le cheval obéisse, il faut lui démontrer comment il doit s'y prendre, et ensuite, l'y contraindre en dominant son moral. Il y a des gens qui voudraient que cela se fît du jour au lendemain, tout seul, sans avoir besoin de s'en occuper. Mais il faut en prendre son parti : le travail est de nécessité absolue. Ceux qui trouvent avantage matériel à exploiter d'autres métiers plus lucratifs ont raison, à leur point de vue, de dédaigner les jouissances intimes de l'intelligence satisfaite. Le temps donné au cheval est autant de pris sur celui que l'on peut consacrer au soin de ses intérêts bien entendus : on ne fait plus son chemin avec le cheval... depuis qu'on a des locomotives... Fi donc!

PETITE PROGRESSION SIMPLE

Suivie sous la direction de M. Baucher, avec un cheval de guerre, entremêlée de quelques observations essentielles.

Dressage à pied.

Faire marcher à la cravache, pour capter l'attention du cheval, et se donner à pied une force qui représente celle des jambes (impulsion), afin d'obtenir la mise en main à pied.

La perfection consistera finalement à obtenir cette mise en main, indépendamment de l'action de la cravache, et sans que le cheval prenne en rien sur sa vitesse. — Principe essentiel qui se retrouvera également dans le ramener à cheval, de pied ferme, au pas, au trot et au galop.

1° *Contourner le mors de bride.*

Se placer devant ou du côté montoir, rêne gauche dans la main gauche, rêne droite dans la main droite, à pleines mains.

Pour toutes les flexions, en général, on tient les rênes toujours à pleines mains, le pouce en dedans de la rêne : celui-ci règle le degré de force à opposer, et les cessions qui suivent l'obéissance. La flexion doit se demander par une simple torsion de poignet.

2° *Croiser les rênes de filet, sous le maxillaire.*

Rêne droite dans la main gauche, rêne gauche dans la main droite, rêne droite en dessous de la gauche ; les tirer en sens inverse, sans faire effort d'avant en arrière, mais simplement par côté.

3° *Rêne de filet tirée par-dessus l'encolure, pour la flexion latérale et la mise en main diagonale.*

Laisser filer la rêne opposée. La tête et l'encolure fléchies, obtenir la mise en main dans cette position.

4° *Rêne de filet en avant,* pour régler les mouvements de la tête, *rêne de bride du même côté en arrière,* pour obtenir la flexion directe par le mors de bride (espèce de ramener direct décomposé).

Nota. Dans toutes ces flexions, combattre toujours la résistance qui se manifeste, quelle que soit sa direction, latérale, de bas en haut, de haut en bas, sans alors se préoccuper de la mise en main, opposant une force égale à celle du cheval, sans brusquerie; obtenir enfin une cession parfaite.

5° *Mise en main.*

1° Avec le filet, se placer du côté montoir, rêne gauche dans la main gauche, rêne droite dans la main droite, en la faisant passer par-dessus l'encolure, tirer sur les deux rênes également ; obtenir la mobilité de mâchoire et le ramener de l'encolure, par la cession des premières vertèbres cervicales.

2° Avec la bride, *idem* (moyens analogues).

3° Avec la bride, les deux rênes de filet dégagées de

l'encolure et tirées en avant par la main gauche, pour maintenir la tête droite ; les rênes de bride tirées en arrière par la main droite, sollicitant l'ouverture de la mâchoire.

Plus tard, et avant d'arriver au rassembler, pour obtenir un ramener parfait, on doit demander dans toutes les flexions une cession complète, le cheval arrivant à se toucher du menton la partie inférieure du gosier, par un mouvement bref et accentué.

Dans ce mouvement, l'encolure doit agir comme un ressort élastique : le cheval ne doit pas céder en s'endormant.—S'il dort, il faut le réveiller par la cravache.

Pour préparer au ramener en marchant à cheval, — marche à la cravache à pied, dans toutes les directions, le cheval mâchant son mors et léger à la main.

Monter à cheval.

En place. Flexions latérales, d'abord avec le filet, puis avec la bride.

En place. Effet d'ensemble sans jambes, le cheval immobile sur ses quatre extrémités et ramené, c'est-à-dire léger à la main.

Le ramener s'obtient d'abord avec le filet, puis avec la bride, les jambes près, plus tard sans jambes.

1° *Ramener avec le filet.*

Tenir le filet dans la main gauche, comme on tient d'ordinaire les rênes de bride, c'est-à-dire, le petit doigt entre les deux rênes.

La main gauche fixe, appuyer la main droite de

champ sur le filet, opérant comme par une poulie de renvoi.

Descente de main après obéissance.

2° *Ramener avec la bride.*

Tenir la bride comme le prescrit l'Ordonnance, ajustée, et serrer les doigts, sans rapprocher la main du corps.

Descente de main, après obéissance, c'est-à-dire légèreté.

Nota. Si le cheval recule dans ces flexions, le porter en avant, et redemander immobile (*essentiel*).

Rotations de hanches.

Manière de tenir la bride et le filet.

1° Bride, comme le prescrit l'Ordonnance, mais sans bouton coulant.

2° Filet : rênes croisées dans la main droite.—S'habituer à les séparer et à les croiser avec dextérité.

Pour séparer les rênes de filet, on saisit la rêne gauche avec le 1er doigt de la main gauche, sans quitter la bride, les 4 doigts de la main droite dans le filet, faisant face aux doigts de la main gauche.

Les rênes de filet étant séparées,

1° Obtenir d'abord la rotation de la croupe par la jambe et la rêne du filet du même côté, c'est-à-dire *du dehors.*

La jambe détermine le mouvement de la croupe, la rêne combat les résistances qui peuvent se présenter dans le principe.

Plus tard, quand les résistances ont disparu, la jambe seule suffit, et même la *rêne du dedans* tirée diagonalement à gauche avec la main droite dans la rotation de la croupe à droite, pour donner un pli à l'encolure et amener le bout du nez à droite, chargeant ainsi l'épaule et le pied antérieur gauche. Dans cette position, le cheval voit venir sa croupe.

Moyens inverses pour la rotation de la croupe à gauche.

D'abord un pas, puis deux, et toujours suivis d'un effet d'ensemble.

Nota. Ces effets d'ensemble ont pour but de remettre le cheval d'aplomb et d'empêcher le choc des forces transmises en sens contraire, comme il arrive dans les mouvements de haute école, changement de pied, etc.

2° Rotation des hanches en se servant des rênes de bride, celles de filet croisées dans la main droite, pour permettre encore de dominer les résistances de l'arrière-main si elles se présentent.

Nota. Dans la rotation des hanches, pour obtenir des mouvements réguliers et sans à-coup, la jambe déterminante ou du dehors, plus en arrière, l'autre plus en avant vers le passage des sangles, devront agir avec la même force, la première pivotant pour ainsi dire autour de la deuxième.

Rotation des épaules autour des hanches.

Immobiliser la croupe par la jambe du dehors plus en arrière; déterminer les épaules par la rêne du de-

dans de filet, rêne de traction, ou plus tard par la rêne contraire de bride, rêne de pulsion sur l'encolure.—Jambe du dedans près.

Si la croupe se déplace en dehors, rêne de filet du dehors pour la fixer aussitôt.

Marcher sur la piste.

En marche, flexions latérales, filet, bride.

Effets d'ensemble, filet, bride, le cheval ramené et léger.

Légèreté, toujours légèreté, pierre de touche de l'équilibre.

NOTA. Dans les effets d'ensemble, il ne faut rien prendre sur l'impulsion nécessaire au maintien de l'allure. — Donc, les doigts se resserrant, les jambes devront donner un surcroît d'action égal à la force nécessaire au ramener. *Plus tard*, nous devrons *obtenir ce ramener en marchant, sans jambes*, de même que nous l'avons obtenu de pied ferme sans jambes, et cela au moyen des *attaques qui porteront le cheval en avant, rendant la main toutes les fois qu'il voudra ralentir à l'action isolée du mors.*

Changement de direction.

Rêne de filet du dedans pour charger la partie du dedans et décharger la partie du dehors, qui, ayant plus de terrain à parcourir, doit nécessairement être plus légère, c'est-à-dire avoir plus de facilité de locomotion.

Trot.

Mêmes principes, même progression qu'au pas.

Ramener complet, légèreté à la main, sans jambes, uniquement par les actions des doigts.

Pirouettes renversées au pas, en trois temps, indiqués par les commandements 1, 2, 3.

La pirouette renversée est la rotation de hanches sur un demi-cercle.

1° Effet d'ensemble et position en marchant, c'est-à-dire le bout du nez déjà placé légèrement en dedans, du côté où va venir la croupe;

2° Mouvement de rotation sans commencer par arrêter d'abord;

3° Effet d'ensemble en se portant de suite en avant, quand le demi-tour est bien achevé.

Nota. Pour que ce mouvement soit régulier, le cheval doit pivoter sur le membre antérieur du dehors fixé au sol.

Pirouettes ordinaires au pas en trois temps, marqués par les commandements 1, 2, 3.

La pirouette ordinaire est la rotation des épaules autour des hanches, sur un demi-cercle.

1° Effet d'ensemble et position en marchant;

2° Mouvement de rotation sans commencer par arrêter d'abord;

3° Effet d'ensemble en se portant de suite en avant.

Pas de côté, au pas.

1° Changer de direction d'une piste diagonalement, et appuyer un pas, en regagnant le grand côté; effet d'ensemble.

Idem à main gauche.

2° A main droite, appuyer aux deux derniers pas sur la diagonale;

Idem à main gauche.

3° Appuyer de trois pas,

Puis de quatre, cinq, etc., et enfin

Changement de main complet de deux pistes, c'est-à-dire en appuyant, le grand axe du cheval parallèle aux grands côtés du manége.

Contre-changement de main de deux pistes, appuyant jusqu'à la ligne du milieu; là, marquant un temps d'arrêt, et appuyant en sens inverse jusqu'au grand côté que l'on vient de quitter.

Demi-volte ordinaire Demi-volte renversée	toujours avec la même gradation, c'est-à-dire entamer le mouvement simplement, d'une piste, et appuyer un pas, deux pas, etc., en le terminant.

Nota. Arriver à obtenir ces mouvements complets *sans rênes ni jambes, une fois le cheval placé et la première indication des aides donnée.*

Pas de côté au trot.

Mêmes mouvements, mêmes principes.

NOTA. Tous ces mouvements, qui faisaient partie de la haute école et demandaient autrefois deux ou trois ans de travail, ne sont que des répétitions plus ou moins variées des rotations de hanches et d'épaules, qui commencent notre travail.

La demi-volte ordinaire est un demi-cercle commencé à l'extrémité du grand côté, *d'une seule piste*, quand les hanches passent par les mêmes points que les épaules; *de deux pistes*, lorsqu'on tient les hanches. Le cheval doit être placé, dans ce dernier cas, de manière que son grand axe soit toujours sur le rayon mené du centre à la circonférence. C'est, autrement dit, une pirouette ordinaire très-large, les hanches marchant un peu.

La demi-volte renversée est aussi un demi-cercle, mais commencé au premier pas sur le grand côté, le cheval faisant toujours face au centre du cercle.

Le principe, pour obtenir l'uniformité d'exécution dans ces mouvements, est que les membres de devant doivent parcourir la ligne imaginaire du demi-cercle.

Il faut avoir soin, à la fin de ces demi-voltes, de ne pas *laisser le cheval gagner en avant, surtout aux deux derniers pas.*

Dans beaucoup de manéges, on commence la demi-volte par un arc de cercle, et on la termine par une diagonale, et la demi-volte renversée par la diagonale en la terminant sur l'arc de cercle.

Changement de main renversé.

Deux lignes diagonales, la première commencée au deuxième coin du petit côté, parcourues d'une piste et de deux pistes en sens inverse, sur la diagonale du manége, revenant au point de départ pour changer de main.

Contre-changements de main successifs à deux, trois et quatre pas de la piste.

Effet d'ensemble à chaque changement.

Nota. C'est à cette époque du dressage qu'il faut s'attacher à obtenir complets les effets d'ensemble, *sans que le cheval ralentisse ou prenne en rien sur sa vitesse*, *et cela au moyen de l'éperon appliqué quand il ralentit.*

La mise en main sans jambes et sans ralentir est quelque chose d'essentiel et a pour but de dresser le cheval à pouvoir plus tard supporter, au besoin, même un à-coup de main.

Pour cela, on obtient d'abord l'effet d'ensemble avec les jambes ; puis peu à peu, quand le cheval est léger avec les jambes, on essaie sans jambes, la main seule agissant. S'il ralentit, il faut le reporter en avant vivement, mais sans brusquerie ni trop de force, la main *rendant alors;* aussitôt après, redemander le ramener, jusqu'à ce que, d'abord les jambes près, puis les jambes écartées, le cheval comprenne qu'il doit se ramener sans prendre sur sa vitesse.

Cette légèreté s'obtiendra à toutes les allures par les mêmes moyens.

Essayer les descentes de main.

Ajuster les rênes, la main droite au bouton; effet d'ensemble avec la main gauche; rendre aussitôt de toute la longueur des rênes quand le cheval est léger; de manière qu'il marche un pas, deux pas, etc., en conservant sa légèreté et sa position.

Répéter ces mises en main et descentes de main, amenant le cheval à marcher le plus longtemps possible ramené sans main ni jambes, et conservant toujours le même degré de vitesse.

Reculer.

Au milieu du manége, effet d'ensemble sans jambes. Si le cheval recule, le porter en avant avec l'éperon, rendant de la main. La légèreté obtenue, faire sentir les jambes, la main fixe et serrée : la croupe se mobilise, c'est-à-dire que le cheval tendant à se porter en avant par l'action des jambes, mais rencontrant la main, revient sur lui-même; et comme les deux appuis postérieurs sont mobilisés, et que l'effet des jambes est moindre que la force de la main, il s'opère un flux de poids d'avant en arrière. — Le cheval reculant un peu, la main doit cesser instantanément le contact du mors, en se desserrant pour permettre au cheval de reprendre son aplomb, par application de ce principe fondamental en équitation, à savoir que la force

qui tend à obtenir le mouvement ne doit pas détruire celle qui assure l'équilibre.

Le cheval reculant un pas, deux pas, nouvel effet de main et de jambes, nouveau mouvement rétrograde, le cheval toujours léger.

Galop.

Placer le cheval et donner l'action nécessaire pour le départ, *mais ne pas enlever son cheval;* il doit partir de lui-même.

Le placer du galop consiste à incliner légèrement la masse du côté opposé à celui où le cheval doit entamer le galop. — Se servir pour cela de la jambe du côté où s'entame le galop.

Une fois le cheval parti, le suivre dans son mouvement de bascule avec la main et les jambes, pour opérer les flux et reflux de poids qui constituent cette allure.

Après quelque temps de galop, passer au pas. — Effet d'ensemble. Répéter ce départ plusieurs fois à main droite.

Puis à main gauche.

Dans les leçons suivantes, partir sur le pied du dedans, puis sur le pied du dehors.

Essayer les mises en main au galop, et descentes de main, un pas, deux pas, etc.

Faire la foule (excellent exercice pour les chevaux de troupe).

Mettre son cheval au trot, et lui faire décrire d'une

piste tous les changements de direction possible dans l'intérieur du manége, sans jamais marcher côte à côte avec ses voisins, si l'on est à plusieurs chevaux ensemble.

Même travail à exécuter plus tard au galop.

Suite de la progression du travail au galop.

Mettre son cheval au pas ;

Entamer un changement de main de deux pistes; aux deux derniers pas de côté, partir au galop de deux pistes, après l'avoir placé sur la ligne du milieu.

Passer au pas. — Effet d'ensemble. — Descente de main.

Idem à main gauche.

On finit par opérer le changement de main entier au galop, passant au pas à l'extrémité de la diagonale.

Nota. Le défaut à éviter ici est de laisser le cheval bourrer à la main, tendance ordinaire qui le porte à rejoindre le cheval qui le précède.

Avoir soin alors de modérer son mouvement et d'entretenir *l'action nécessaire, principalement avec la jambe du côté vers lequel on appuie.*

Changement de pied.

Quand le cheval a acquis assez de légèreté au galop, essayer les changements de pied, ayant soin *de ne pas forcer* le changement de pied, mais d'inverser les aides pour placer le cheval, et d'attendre le change-

ment de pied *spontané*, l'encolure et le bout du nez légèrement du côté où l'on veut le galop, et les jambes augmentant de pression pour entretenir l'action nécessaire au maintien de l'allure, mais précédant toujours la main qui place.

Le cheval finit par tellement apprécier son placer qu'il change tous les quatre temps, tous les trois, tous les deux, et enfin à chaque temps.

Changement de main de 2 pistes,
Demi-volte au galop de 2 pistes,
Demi-volte renversée, *id.*,
Contre-changement de main, *id.*,
Changement de main renversé, *id.*
en changeant de pied.

Pirouette ordinaire au galop, c'est-à-dire l'avant-main galopant autour de l'arrière-main, qui pivote sur lui-même, la masse *maintenue bien horizontale.*

Ici doit se terminer le dressage du cheval de troupe.

On ne doit jamais parler au soldat du rassembler.

Le rassembler des trois premiers degrés, résultant du ramener avec opposition de jambes, suffira dans tous les cas au cheval de troupe.

Rassembler.

Le rassembler est le propre du cheval de haute école; le simple cuirassier n'en a pas besoin. Le rassembler devrait distinguer le cheval de l'officier. Celui-ci doit toujours tenir à paraître avantageusement devant sa troupe, et à faire preuve de savoir équestre, qui consiste autant à faire rester un cheval forcément tranquille quand on n'a rien à lui demander, qu'à ob-

tenir l'exécution énergique, brillante et facile d'un mouvement nécessaire. Ce savoir équestre, fruit de l'étude et de la pratique du cheval, est le meilleur moyen d'acquérir comme instructeur l'autorité du talent, qui captive l'attention et rend les leçons profitables.

M. de Curnieu, dans son livre que nous avons déjà eu occasion de citer, trace en termes fort justes la limite à laquelle un professeur (nous, nous dirons un instructeur), doit, pour être digne d'enseigner, pousser ses recherches sur le cheval.

« Dompter un cheval, le rendre doux, agréable, « commode, exécuter sur lui avec précision, justesse « et aisance des figures compliquées et des mouve- « ments difficiles, c'est un mérite.

« Développer un cheval dans toute l'extension et la « rapidité de ses moyens, le mener avec vitesse et sû- « reté au travers d'obstacles de toute nature, dans un « terrain inconnu; ménager ses ressources, maîtriser « ses résistances ou son effroi, lui inspirer de la con- « fiance en ses propres forces et en votre sagesse, ob- « tenir, en un mot, de sa vigueur et de son moral, un « parti que l'on n'aurait osé espérer, c'est un mérite « aussi. C'est, de plus, un genre d'équitation en rap- « port avec les idées actuelles, car enfin nous avons « des courses, des chasses, nous pouvons avoir la

« guerre, et nous n'avons malheureusement plus de « tournois ni de carrousels.

« *Manége, haute école.* — Comme nous l'avons déjà « dit, la marche à cheval est le but; l'art n'est que « le moyen. Mais comme il faut toujours s'efforcer « de passer un but pour être certain d'y parvenir, il « est nécessaire que des hommes se consacrent spé- « cialement à l'étude des plus minutieuses difficultés, « afin de répandre les connaissances indispensables « au vulgaire. C'est ainsi que la chimie la plus sa- « vante et la plus abstraite n'a jamais d'autre but vé- « ritable que de prêter le secours de ses découvertes « aux besoins de la médecine et de l'industrie.

« L'écuyer, ou celui qui veut le devenir, étudie les « ressorts du cheval dans les détails les plus intimes, « en cherchant une précision et une régularité exces- « sives. Le travail du manége est à la fois, pour lui, et « une étude et une preuve de son savoir. Tel travail, « qui n'offre absolument aucun intérêt au vulgaire, « puisqu'il n'y voit ni utilité réelle, ni même aucune « grâce et aucun brillant, est souvent précieux pour « celui qui est parvenu à l'exécuter; il y voit, ou une « difficulté vaincue, ou la solution d'un problème « dont l'application sera tôt ou tard universelle.

« Un cheval magnifique exécutant avec noblesse « les airs relevés; un cheval médiocre ou défectueux, « amené à travailler régulièrement; un cheval jadis « farouche et dangereux, aujourd'hui calme et sou- « mis, sont autant de titres de gloire pour un écuyer, « et de droits à la confiance publique.

« Mais, je le répète, un écuyer n'est complet,
« comme cavalier, qu'autant qu'il exécute à cheval
« tout ce qui est du domaine de l'équitation largement
« comprise.

« Il n'est complet, comme professeur, que lorsqu'il
« fait des élèves comme lui, propres à tout. »

Nous applaudissons pleinement à ce programme, qui, appliqué à nos instructeurs, ne manquerait point de transformer la cavalerie, en lui faisant franchir le terrain que les perfectionnements de l'artillerie et de l'infanterie lui ont fait perdre, et où l'on peut craindre qu'elle ne reste encore longtemps distancée, si une impulsion vigoureuse *et à l'éperon* ne vient à son aide.

QUELQUES MOTS SUR LES SAUTS D'OBSTACLES.

L'instruction pour le saut des obstacles doit être progressive, comme tout ce que l'on demande au cheval.

Nous avons dit que la première fois qu'un cheval est conduit devant la barrière, celle-ci doit être étendue sur le sol, de manière que le cheval n'ait qu'à l'enjamber. Le fossé doit être assez peu profond pour que le cheval descende d'abord à moitié dedans avant de passer outre. On doit se servir exclusivement du filet et y appuyer doucement le cheval. Les actions latérales de cette aide étant plus sûres que celle de la

bride, on peut mieux qu'avec celle-ci éviter les fugues par côté de l'animal qui se dérobe.

Lorsqu'il s'agit réellement de franchir, on doit arriver au trot sur la barrière jusqu'à cinq ou six pas, et là pousser le cheval par une pression des jambes progressive, vigoureuse, incessante, de manière qu'il fasse un ou deux temps de galop sans avoir besoin de l'enlever à cette allure par la bride. Le cheval qui veut se dérober choisit précisément, pour le faire, le moment où il sent l'action du mors sur ses barres.

Il est toujours dangereux de franchir un obstacle en hauteur en lançant son cheval à un galop effréné, à moins que le cheval ne connaisse déjà parfaitement son terrain, parce qu'il doit toujours pouvoir mesurer le degré de son élan et la distance d'où il peut s'élancer.

Les principes de l'Ordonnance relatifs aux sauts d'obstacles me semblent très-bons.

« Pour le saut du fossé, rendre la main et fermer « les jambes pour déterminer le cheval à s'élancer. « Au moment où le cheval pose à terre, élever un « peu la main pour le soutenir. »

On *rend* tout simplement la main en fermant les jambes, parce que le cheval saute un obstacle au niveau du sol, et n'a pas besoin de s'enlever.

« Pour le saut de la barrière, enlever son cheval en « élevant un peu la main et fermant les jambes. Au « moment où le cheval s'enlève, avoir la main légère, « à l'instant où il pose à terre, élever un peu la « main.

« . . . . . Se lier à son cheval des cuisses, des « jarrets et des gras de jambes; porter le haut du « corps un peu en avant au moment où le cheval « s'enlève, et bien s'asseoir en reportant le corps en « arrière au moment où le cheval pose à terre. »

L'Ordonnance dit d'*enlever* son cheval sur un obstacle en hauteur : c'est avec raison.

Il y a des chevaux qui sautent sans qu'on ait besoin de les enlever, parce qu'ils ont une grande habitude de ce genre d'exercice qu'ils aiment, et auquel ils s'adonnent, pour ainsi dire, avec passion. Ce laisser-faire est dangereux si on l'emploie comme règle : le cheval peut ne pas s'enlever assez de lui-même, butter du genou dans l'obstacle et *faire panache*, c'est-à-dire culbuter. Il est donc plus sûr de l'enlever; mais cet enlever ne doit pas être un arrêt de la main qui empêchera le cheval de sauter; ce doit être une indication très-prompte et de très-courte durée, qui cesse aussitôt que l'on sent le reflux de poids sur l'arrière-main, qui va provoquer la détente des jarrets, et cette détente s'effectuant, le cheval doit trouver assez de liberté de rênes pour pouvoir tendre aussitôt l'encolure et s'aider de cette tension et de la projection du poids de la tête, comme moyen d'entraîner la masse dans le sens du saut.

Il faut bien se donner de garde de faire action de la main, une fois la masse projetée dans l'espace, parce que cette action peut opérer sur la tête et l'encolure un mouvement d'élévation qui fait baisser la croupe et empêche les extrémités postérieures de pas-

ser, auquel cas le cheval peut encore *faire panache*.

Souvent un cheval a fait preuve d'une grande franchise en abordant un obstacle, mais il a eu affaire à un cavalier peu expérimenté; en arrivant au delà, une affreuse saccade lui est tombée sur les barres avec un poids de 60 à 80 kilogr.

Que peut donc penser le cheval? « Si c'est là ce que je vais chercher de l'autre côté de cette haie, de ce fossé, j'aime mieux m'abstenir, » et il s'abstient. Telle est, sans doute, la réflexion que doit faire le cheval qui saute une première fois et refuse une deuxième.

Pour obtenir un moelleux quand même, il est bon de tenir ses rênes du filet ajusté dans le dernier pli des doigts, qui, par leur élasticité, remédient à bien des chocs, à bien des à-coup.

Pour qu'un cheval acquière de la franchise sur les obstacles, il faut, indépendamment de son obéissance à l'éperon, de la progression suivie dans cette instruction spéciale, principalement en ce qui concerne la dimension des obstacles, indépendamment de l'habitude qui lui donne le coup d'œil et lui fait mesurer la quantité de force à dépenser; il faut, dis-je, qu'il soit sûr que s'il s'élance franchement, une saccade douloureuse ne sera point sa récompense.

La cause la plus fréquente, d'ailleurs, du défaut de franchise chez le cheval est cette malheureuse habitude de se rattraper aux rênes aussitôt que le cheval fait un mouvement en avant; de ne pouvoir, dans les circonstances les plus simples, lui laisser faire quatre pas devant lui sans lui saccader la bouche par une

main craintive qui redoute de le laisser marcher livré à lui-même. On ne sait pas *baisser la main pour donner à son cheval la liberté de se porter en avant*, ou quand on le fait, on s'en repent bien vite, et l'on voudrait déjà l'arrêter, de peur qu'il ne tombe. Rappelez-vous qu'il ne tombera jamais mieux que lorsque vous lui aurez donné l'habitude de laisser reposer le poids de sa tête et de son encolure sur vos rênes : au moindre oubli de votre part, vos rênes venant à flotter, le poids de ces parties l'entraînera, et alors, oui, il pourra tomber.

La main doit être avant tout, non point une cinquième jambe destinée à supporter l'encolure et la tête, mais bien une aide de ralentissement, d'arrêt et de reculer (elle n'est malheureusement le plus souvent qu'un moyen d'acculement), comme la jambe est surtout une aide d'impulsion. Il faut bien apprécier et faire apprécier au cheval cette différence si tranchée du mode d'action de ces deux aides, et éviter, en le portant en avant, de lui tirer sur les rênes, parce que, autrement, et en supposant même qu'en raison de son peu de susceptibilité, il ne ressente pas de douleur locale qui donne lieu à des refus d'obéissance, avec quoi lui commanderez-vous l'arrêt, si *tirer sur les rênes* signifie pour lui *se porter en avant?*

Une grande différence existe dans l'emploi de la main et de la jambe au point de vue de la réciprocité de leurs rapports mutuels : la jambe peut agir sans la main, tandis que la main, dans toute circonstance déterminante, c'est-à-dire opérant actuellement effet sur

toute la masse, ne doit jamais agir sans la jambe, et la jambe doit agir *avant, pendant et encore après* la main. Ainsi, pour se porter en avant, l'action déterminante est nulle pour la main qui n'a qu'à se baisser. Elle n'a d'autre rôle que d'assurer préalablement la mise en main, si le cheval peut la donner, ce qui n'existe que pour le cheval assoupli, tandis que pour ralentir, arrêter, reculer, l'action de la jambe doit concourir avec celle de la main, en la précédant, l'accompagnant et se continuant encore après. Mais ici ce rôle de la jambe est un rôle tout particulier, subordonné à celui de la main qui est dominant. Ce rôle est de soutenir pour empêcher l'acculement, de fixer l'arrière-main par une pression égale de chaque côté, qui conserve aux membres postérieurs assez de force de réaction pour les empêcher d'être écrasés par le poids qui arrive du devant, de rétablir enfin l'horizontalité du corps.

Voilà pourquoi toutes les fois qu'on demande quelque chose à son cheval, il faut *avoir des jambes*; voilà pourquoi, par contre, il faut souvent avoir *peu ou pas de main*. Rappelons-nous toutefois que, *avoir des jambes*, ne signifie pas *étreindre constamment* son cheval. Il faut savoir relâcher ses jambes une fois l'effet produit, car alors on tient pour ainsi dire en réserve la somme de leur influence à dépenser comme impulsion ou comme soutien. Une action constante et sans motif des jambes amortit la sensibilité chez le cheval et le rend lourd, aussi lourd que lorsqu'il se tient parfaitement immobile quoique très-étroitement sanglé : la

jambe employée avec force, dans toute occasion, continûment, sans cesse ni relâche, remplit juste le rôle des sangles.

Pour bien monter à cheval, il ne s'agit donc pas tant d'avoir de très-fortes ou de très-longues jambes et de les serrer comme des étaux que de savoir *bien* s'en servir.

MANIÈRE D'ÉVITER LES RÉACTIONS DU SAUTEUR DANS LES PILIERS. — APPLICATION DE CES DONNÉES AUX MOYENS DE TENUE EN SELLE ORDINAIRE.

Ayant toujours eu pour principe, en équitation, de procéder par voie d'analyse, je me demandai un jour si, en observant la manière dont s'exécutent les bonds du sauteur dans les piliers, en étudiant les mouvements du corps par lesquels le cavalier tend à combattre les réactions, et en essayant de saisir ce qui se passe, quand, après quelques sauts répétés coup sur coup, le cavalier est violemment projeté de la selle, si, dis-je, je ne pourrais point augmenter mes moyens de tenue.

Les causes et les effets ne tardèrent pas à se retracer lumineusement. Ceux qui furent témoins du succès ne se doutaient guère que je tenais moins par la

vigueur des jambes et la souplesse du corps que *par la force du raisonnement.*

J'en dirai ici quelques mots qui pourront profiter à qui de droit.

Les évolutions du sauteur dans les piliers se composent de deux mouvements principaux : la *ballottade* et la *capriole*, entremêlés de bonds sur place et de pointes dans les cordes.

La ballottade se compose d'un mouvement de bascule avec enlever alternatif de l'avant-main et de l'arrière-main, par une détente simultanée des deux extrémités antérieures d'abord, puis des postérieures. Elle est par elle-même peu à craindre, et n'est que le prélude de l'autre mouvement plus violent par lequel le cheval désarçonne le plus souvent son cavalier. La capriole ou cabriole (SAUT DE CHÈVRE) n'est autre chose que la ballottade accompagnée d'un coup de rein et d'une ruade violente lorsque les membres antérieurs reviennent à l'appui.

Le cheval, dressé au saut dans les piliers, se rend parfaitement compte que sa mission est de faire vider les arçons au cavalier qui est sur son dos. — Il se rend aussi compte que le meilleur moyen à employer est de l'amener au point où la détente de ses jarrets et de son rein se fait le plus énergiquement ressentir.

Aussi, que fait-il ? Il amuse son cavalier par une ballottade plus ou moins prolongée, dans laquelle il a soin d'élever toujours un peu plus l'avant-main, de manière à faire insensiblement reculer l'assiette du corps et à l'amener vers le troussequin.—Si le cavalier,

sans défiance, s'est laissé conduire à l'endroit fatal, le coup de rein et la ruade violente le détachent de la selle ; s'il y résiste, une deuxième ou une troisième capriole coup sur coup et traîtreusement répétée, a bientôt fait de le punir de son défaut de tact. — Certains sauteurs accompagnent le procédé peu aimable d'une pointe dans les cordes après la première ou la deuxième tentative, afin que le corps du cavalier recule d'autant sur le siége, et que le succès de la ruade suivante soit d'autant plus assuré.

De tout cela il faut conclure que, indépendamment du mouvement du haut du corps du cavalier, qui doit se porter un peu en avant, lorsque le devant du cheval s'enlève, et très en arrière lorsque se détache la ruade, il y a encore deux choses à observer, savoir : *serrer les jambes au moment où l'enlever de l'avant-main a lieu*, les décontracter pendant un instant extrêmement court, au moment où l'avant-main va redescendre et prendre pied, autant pour éviter la fatigue résultant d'efforts continus que pour laisser couler le corps toujours sur le devant de la selle et pour mieux embrasser le cheval ; puis, au moment où la détente du rein et du jarret a lieu, resserrer encore les jambes appliquées tout de leur long, et *refuser l'assiette*, avant de ressentir la secousse, c'est-à-dire quitter un peu la selle des ischions, en portant le bassin en avant, tout en rejetant la tête et le haut du corps en arrière pour contre-balancer la force de projection. La réaction du rein se passe alors dans le vide.

En un mot, le principe fondamental est de se pousser

toujours et toujours sur le devant de la selle et de s'y maintenir quand même, comme dans un asile sacré. Le devant s'enlève toujours avec une certaine nonchalance relative qui n'opère pas grand à-coup et permet de bien se maintenir en place.

Le moyen de tenue en selle rase sur un cheval qui bondit, pointe et détache la ruade, consiste, par analogie, à éviter à tout prix de se laisser acculer vers la partie postérieure du siége de la selle; car le bond et la ruade ne sont réellement dangereux que lorsque le corps repose sur cette partie où la détente produit tout son effet.

La détente de l'avant, aussi bien en selle rase et en liberté que dans les piliers, n'est jamais assez brusque pour lancer le cavalier hors de la selle; et tant qu'il saura s'y maintenir, il se trouvera dans les meilleures conditions pour résister.

C'est ainsi que sur un navire battu par la tempête, le passager expérimenté évitera de stationner aux endroits où les oscillations se font le plus ressentir, et recherchera au contraire le point milieu où tous les mouvements tumultueux qui résultent de la lutte des vents et des flots semblent pour ainsi dire converger pour s'annuler mutuellement.

Notez que je ne parle que des moyens de tenue, car il est vrai de dire qu'avec certains chevaux vous paralyserez la ruade en pesant fortement de l'assiette sur la partie postérieure du siége, ou en y donnant ce qu'on peut appeler un *coup d'assiette*.

Avec d'autres, il suffira au contraire d'opérer cette pesée, pour déterminer la ruade.

Alors on sera dans les pires conditions pour tenir, si le cheval est vigoureux.

Ce qui vient confirmer une fois de plus ce que nous avons dit de la nécessité de dresser ; car le dressage progressif et raisonné, qui habitue le cheval à l'homme tout en l'instruisant, qui s'adresse, nous pouvons le dire, *au corps, au cœur* et *à l'esprit*, fait disparaître tous les vices, sans avoir besoin de s'attaquer à l'un d'eux d'une manière spéciale.

Un cheval très-difficile, qui joue à la balle avec ses cavaliers, doit être monté en *selle à piquer* ou *selle de sauteur*, où il est très-facile de tenir en liberté. C'est le plus mauvais service qu'on puisse se rendre et rendre au cheval que de vouloir tenir quand même en selle anglaise, et de se faire *décrocher* à chaque instant avec un courage digne d'un meilleur sort. Quand un cheval bondit, comme j'en ai vu quelquefois, il n'est guère possible de ne point faire séparation de corps.

Le cheval, qui, à plusieurs reprises, a eu l'avantage sur un cavalier, se rend compte de sa vigueur et de sa supériorité, et il en abuse. Si la selle à piquer lui démontre qu'on peut tenir malgré lui, il finit, convaincu de l'inutilité de ses efforts, par se corriger. Le cheval *réfléchit et raisonne ;* qu'on ne l'oublie jamais, afin de ne pas le trouver un jour plus malin que soi.

CONSIDÉRATIONS SUR LA GROSSE CAVALERIE.

L'infanterie accorde au perfectionnement de son pas une grande partie de son travail. Elle s'y exerce de toutes les façons : pas ordinaire, pas accéléré, pas oblique, pas gymnastique, voltes et passes, escrime, exercices de corps de toutes sortes, rien n'y est négligé.

On apprend bien aussi au cavalier à pied à former son premier pas... mais les chevaux ne sont-ils pas les jambes du cavalier lorsqu'il est à cheval? Pourquoi n'apprendrions-nous donc pas à nos chevaux à marcher, à étendre, à diminuer, à ralentir, à précipiter leur pas, leur trot, leur galop, à se mobiliser dans tous les sens, à affronter tous les obstacles?

L'infanterie a inventé l'escrime à la baïonnette; pourquoi n'inventerions-nous pas l'escrime du sabre à cheval?

On répond quelquefois : le *mieux est l'ennemi du bien*. Mais à cela je réplique : savez-vous donc où s'arrête le bien, et si le mieux n'est pas ce bien que nous cherchons?

Tous les hommes compétents reconnaissent que le cavalier, comme instruction équestre, comme usage de ses armes, et le cheval, comme dressage, laissent beaucoup à désirer. L'entrain français seul peut sans doute, à un moment donné, assurer le succès de notre cavalerie.

Néanmoins, tant que nos cavaliers et nos chevaux ne

sortiront pas de leur état d'infériorité au point de vue pratique du métier, c'est-à-dire de la conduite du cheval et de l'usage des armes, on sera en droit d'attaquer le principe de la cavalerie et de donner la préférence au canon rayé et au fusil d'infanterie. Mais le canon rayé n'est point partout; et puis on peut le surprendre, le tourner, l'enlever. On n'est pas non plus obligé de rester devant lui en bataille, les bras croisés; l'artillerie adverse est là d'ailleurs pour le combattre et le désorganiser. Et puis encore, la guerre n'est pas toujours un combat d'artillerie.

L'infanterie, dit-on, est l'arme des batailles. Laissez-lui donc, si vous voulez, supporter le poids de la journée. Mais il ne suffit pas de gagner une bataille, il faut savoir en profiter. Il reste encore une besogne à parfaire, à laquelle l'infanterie ne peut mettre la dernière-main : écraser des troupes démoralisées, poursuivre l'ennemi qui se retire, faire prisonniers des corps entiers qui fuient le champ de bataille et les ramener comme les grands troupeaux des razzias d'Afrique; recueillir enfin les fruits de la victoire, sans parler des chocs terribles, qui font la victoire elle-même. Tout cela s'est déjà vu sous le premier Empire : la grosse cavalerie a démontré ce dont elle était capable. Aujourd'hui un nouvel élément a surgi et a rendu plus difficile son œuvre. Il est certain qu'elle a à redouter les canons rayés et les armes de précision. Il est de toute nécessité donc qu'elle modifie sa tactique et apporte aussi dans la lutte des éléments de force nouveaux. Sans être moins valeureuse, elle devra s'ap-

pliquer à bien prendre son temps et son terrain; se montrer seulement à l'heure favorable; sans perdre de sa force d'ensemble, acquérir une valeur individuelle; sans se déshabituer de ses charges de longue haleine, ne pas craindre de tomber sur l'ennemi, de pied ferme, en ligne, en fourrageurs, ou par petites troupes, en se fractionnant par escadrons, demi-régiments, etc.

Pour cela, mobilisez la cavalerie; augmentez l'énergie de notre cheval normand, et garantissez-lui contre la balle son point le plus vulnérable et le plus exposé, le front.

Commençons par la fin : 1° Une plaque de métal en acier fondu, peu épaisse, affectant le contour du front, légèrement matelassée, retenue et assujettie par des courroies bouclées au frontal ou au sommet de la têtière, aux montants de bride et à la muserolle, suffirait un jour de bataille pour protéger le crâne du cheval, et lui permettre souvent de fournir sa charge jusqu'au bout quoique blessé partout ailleurs.

On objectera peut-être que ce serait charger la tête; mais réfléchissons : quelle force n'a pas l'encolure dont les muscles sont si nombreux ! elle peut aller jusqu'à porter le poids d'un homme, quand le cheval juge à propos de ne pas baisser la tête. Cette plaque d'acier serait d'un très-bel effet comme ornement poli, et ajouterait à l'aspect martial d'une ligne de cuirassiers.

2° Notre cheval normand est bon et meilleur même qu'il ne paraît : ses moyens sont en général paralysés par la compression constante, maladroite des rênes,

qui l'empêche de marcher, et par le peu de cas qu'il fait des jambes qu'on ne lui apprend pas à redouter comme aide. On est toujours étonné des moyens dont il fait déjà preuve quand il a reçu ses premières leçons de démarche et de maintien. — Mais en raison des services dont il est susceptible, il faut bien le reconnaître, sa nourriture est trop peu substantielle.

On augmenterait suffisamment, je crois, son énergie, par un supplément de quatre ou cinq hectogrammes d'avoine. Cette ration, plus en rapport avec sa taille et son volume, en ferait un excellent cheval capable de rivaliser avec le cheval léger comme fond, et de le battre comme vitesse.

3° Comme mobilité, tout est encore à créer. Jusqu'ici la question de vitesse absorbait toutes les autres, et les chevaux n'en étaient pas plus vites pour cela. Ils ont toujours été par contre d'une raideur désespérante, se retenant constamment lorsqu'ils sont seuls, bourrant à la main lorsqu'ils sont en troupe, ne s'arrêtant alors que par des saccades désespérées ; enfin d'une difficulté de conduite inouïe. La mobilité n'exclut pas la vitesse, elle l'augmente au contraire. Le boulet de canon, du reste, et la balle d'infanterie seront toujours plus vites que n'importe quel cheval. La nécessité qui frappe à notre porte clôt là-dessus toute discussion. Le perfectionnement des armes à feu a opéré dans la manière de combattre une révolution inattendue : le combat corps à corps tend à se substituer aux engagements à distance. La valeur individuelle du soldat tend à reprendre ses anciens droits sur le champ de bataille ; on ne veut

plus recevoir la mort de loin. Le zouave en Crimée et en Italie a laissé les cartouches dans la giberne et s'est élancé à la baïonnette. Partout le corps à corps déjoue les calculs de distances et la science du tir. Tel est l'avenir réservé à notre cavalerie : le *combat individuel,* celui où la valeur de l'homme et du cheval est le gage certain de la victoire.

Admettant donc que notre cuirassier se trouve aux prises dans un combat corps à corps, obligé d'user de ruse et d'adresse pour atteindre un ennemi adroit lui-même, lui laisserez-vous un cheval incapable de seconder son courage, incapable d'exécuter une pirouette sur les hanches au galop, de ranger vivement sa croupe, de pivoter sur lui-même avec la rapidité de la foudre, de faire un bond de côté en appuyant, de reculer instantanément aussi lestement que de se porter en avant, de permettre enfin à son maître d'esquiver un coup mortel et de rendre sa risposte avec tout l'élan que peut donner la confiance en soi-même et en ses moyens d'action.

M. le général de Brack, dans son excellent ouvrage *Des avant-postes de la cavalerie légère,* si pratique dans ses conseils aux cavaliers en campagne, nous dit que c'est l'opiniâtreté dans le combat qui, après le premier choc, décide de la victoire.

Ce n'est donc pas toujours le choc de la charge qui décide, c'est aussi souvent le combat individuel.

Si le zouave arrive sur les carrés au pas de course, et si, en dépit du fusil rayé, il reste encore assez nombreux pour les *démolir à coups de baïonnette,* pour-

quoi le cuirassier, qui va plus vite que le fantassin, serait-il complétement décimé, et ne pourrait-il arriver sur ces mêmes carrés pour les renverser avec son cheval et les *démolir à coups de sabre.*

Il est un principe de cavalerie démontré dans les guerres de l'Empire et que M. le général de Brack prend soin de nous rappeler, c'est que partout où passe un fantassin, un cavalier doit passer. On peut donc toujours et en toutes circonstances aborder un carré d'infanterie.

Le même auteur, en donnant aux chasseurs et hussards, cavaliers légers, la manière de charger la grosse cavalerie, met le doigt sur le défaut de la cuirasse. « Si c'est de la grosse cavalerie qui attaque, dès « que vous jugez son projet, vous vous ployez rapide- « ment en colonne serrée sur une ou plusieurs colonnes « selon le temps que vous avez à vous, au comman- « dement *sur le* 3e *escadron formez la colonne serrée* « *au galop*; ou *sur le* 1er *et le* 4e *escadron formez les* « *colonnes serrées, au galop*; puis chargeant en co- « lonne le centre de la ligne lancée, tournez bride « aussitôt que vous l'avez percée, et vous déployant « et faisant demi-tour, *prenez par derrière ces gros et* « *lourds cavaliers* que vous enveloppez et dont vous « avez bon marché un à un.

« Il est encore une manière de recevoir les charges « de grosse cavalerie. Dès que l'ennemi s'ébranle, en « supposant que vous ayez quatre escadrons, vous « faites exécuter aux deux premiers *un peloton à droite,* « *au galop, en avant*; puis *tête de colonne à gauche,*

« puis *pelotons à gauche et chargez.* Les deux derniers « escadrons font *pelotons à gauche, au galop, en avant,* « *tête de colonne à droite, pelotons à droite* et char- « gent. *Ainsi les gros cavaliers, qui ne peuvent changer* « *facilement leur direction*, passent dans l'intervalle « que vous avez ouvert, et pris par leurs ailes et en « queue, se tirent difficilement de la position critique « dans laquelle ils se trouvent. »

Si le cheval de grosse cavalerie était mobilisé, pensez-vous que les chasseurs et les hussards auraient encore la seule chance qu'on leur reconnaisse de venir à bout du *lourd cuirassier,* en le prenant à revers parce qu'il ne peut tourner assez lestement sur lui-même ?

Avec le surcroît de puissance et de mobilité que possède un cheval rompu aux assouplissements, le cuirassier, physiquement plus fort, confiant dans un poignet qui connaîtrait l'escrime à cheval, dans sa cuirasse qui met sa vie à l'abri du coup de pointe et de la balle, dans l'invulnérabilité relative, dans la docilité, dans la résistance à la fatigue et dans la vitesse d'un cheval bien dressé, serait le roi de la cavalerie, redoutable à tous.

La cavalerie légère, plus légère elle-même, moins troupe de ligne comme elle est un peu de nos jours, pourrait être en partie affectée à un service qui manque totalement dans nos institutions militaires, à savoir celui de cavaliers irréguliers comme ceux de l'Empire russe, éclairant réellement la marche de l'armée, opérant au loin, sur les devants, sur les der-

rières, interceptant les convois et harcelant les corps ennemis.

Vous auriez alors dans les cuirassiers, indifférem-ment employés comme réserve, ou comme cavalerie légère actuelle sur les ailes de l'armée, surveillant et paralysant la cavalerie légère ennemie, qui constamment s'attendrait à se voir suivie sur son terrain, surprenant ou inquiétant l'ennemi sur le champ de bataille, ou donnant le coup de grâce et enchaînant la victoire, des hommes et des chevaux que nul ennemi n'oserait braver. Le poids multiplié par la vitesse assurerait toujours, dans tous les cas, la supériorité de la grosse cavalerie lancée en masse; la mobilité et la souplesse, unies à la force et à la confiance en soi-même, celle du cuirassier combattant individuellement.

Nous avons, comme cuirassiers, trois éléments de combat en notre pouvoir qui demandent à être améliorés pour en tirer tout le parti possible, le cheval, le pistolet et le sabre.

Du cheval, nous n'avons plus à en parler.

Notre pistolet de troupe actuel était, il y a quelques jours, une arme presque complétement inutile. On ne pouvait le tirer de confiance que dans des occasions où de bons coups de sabre étaient aussi bien ou mieux que lui capables de nous débarrasser d'un ennemi. Un pistolet rayé, comme celui du modèle d'officier, avec les balles coniques creuses qui se forcent d'elles-mêmes par l'explosion, rendrait de bons services; il possède beaucoup de justesse et peut encore se tirer efficace-

ment à deux cents mètres. — Le pistolet de troupe vient d'être rayé.

Le service des tirailleurs sera alors dans bien des cas possible au cuirassier, et avec cette arme en temps de paix, on pourra faire des études de tir sérieuses. Disons en passant que l'exercice des tirailleurs, tel qu'on l'exécute dans l'Ordonnance, est tout à fait contraire à la franchise au feu que doit acquérir le cheval. Le demi-tour prescrit immédiatement après avoir fait feu, habitue le cheval à faire volte-face au coup de pistolet.

Les feux en marchant sont au contraire, comme dressage, une excellente instruction.

Nos cuirassiers ne possèdent, comme arme de main, que des lattes non tranchantes. — C'est très-bien de pointer quand on le peut, et toutes les fois qu'on le peut; mais ce n'est pas toujours possible dans un engagement corps à corps, où des coups de tranchant adroitement entremêlés de coups de pointe ont un grand prix. Le général Lasalle, lorsqu'il eut à se débarrasser de cinq ou six cavaliers ennemis qui le harcelaient, dut recourir autant au tranchant qu'à la pointe. Le coup de sabre, en pareil cas, tient l'ennemi à distance, ménage la parade d'incertitude par le moulinet qui le termine, et pour l'escrimeur adroit, prépare plus sûrement en riposte le mortel coup de pointe. Les cuirassiers gagneraient beaucoup à l'escrime de l'espadon ou contre-pointe.

Bien des individus se sont imaginé de proscrire les coups de pointe dans les assauts de contre-pointe.

C'est à grand tort : la contre-pointe, étant l'art de se défendre contre la pointe pure, doit chercher dans la pointe et dans le tranchant du sabre un double avantage, celui de combattre l'ennemi par ses propres moyens, la pointe, et de se réserver encore un élément de succès que cet ennemi ne possède pas, le tranchant.

Supposez que vous ayez affaire à un cuirassier : allez donc n'employer que la pointe : il faudrait bien de l'adresse, bien du coup d'œil et surtout bien du hasard, pour faire pénétrer la pointe juste au défaut de la cuirasse, ou dans une partie de la figure comme la tempe, l'œil ou même dans la gorge. — Le cuirassier est presque invulnérable au coup de pointe, comme à la balle, vu la difficulté de trouver le joint ; tandis que de bons coups de sabre distribués à travers la figure, sur le bras, sur la main de bride, ou sur les rênes, peuvent le mettre hors de combat. Si nous avons un peu l'air de faire ici le procès à l'arme et de dire à l'ennemi par où il peut la combattre, c'est que nous voulons faire ressortir les circonstances où le coup de sabre est de nécessité. C'est à nous, cuirassiers, d'apprendre à parer le coup de figure et de manchette, et à riposter par de bons coups d'estoc et de taille.

Le demi-bancal a un avantage sur la latte, indépendamment de son tranchant courbé qui coupe mieux : c'est de pouvoir encore, en vertu de cette courbe, pénétrer comme pointe, par un simple tour de main, dans des lignes couvertes à la latte. Et malgré la courbe, pour peu que l'on ait deux ou trois mois de salle, on vise aussi bien qu'avec le sabre droit.

Je serais partisan d'une poignée qui permettrait, mieux que la poignée ronde que nous avons, d'assujettir le sabre dans la main. — Je voudrais la partie voisine du pommeau arrondie et amincie comme elle est dans le modèle en service, pour permettre à l'annulaire et à l'auriculaire de toujours bien l'embrasser, mais carrée, au contraire, près de la garde, afin d'y bien fixer le pouce, et, par le sentiment de ce pouce, de toujours se rendre compte de quel côté est le dos, de quel côté le tranchant. Le sabre est encore, dans ces conditions, plus solide dans la main, parce que les arêtes de la poignée s'encastrent dans les plis des doigts. On ferait peut-être bien néanmoins d'arrondir un peu les arêtes du côté opposé au pouce; mais celui-ci doit toujours reposer sur une surface absolument plane pour permettre de manœuvrer son arme avec connaissance de cause.

La poignée en service tourne dans la main au moindre mouvement un peu énergique.

Je crois pouvoir être agréable à ceux qui voudraient s'exercer le poignet avec le sabre tranchant, en leur offrant ici une progression de contre-pointe, que j'ai, dans le temps, rédigée d'après la leçon de l'éminent professeur d'escrime de l'École impériale de cavalerie, M. Billesse.

M. Billesse possède aussi pour la pointe une excellente progression écrite, qu'il serait désirable de voir introduire dans les régiments; parce que les élèves pourraient l'étudier en dehors de la leçon pratique, à leurs moments de loisir, et qu'au bout de quelques

mois de salle, ils seraient en état de se donner entre eux *mutuellement* la *leçon à la muette*. Cette leçon représente une espèce d'assaut conventionnel, où toutes les attaques, les parades et les ripostes sont prévues d'avance et portées sans perdre son temps à vociférer comme c'est l'habitude dans les salles ; on y fait, par conséquent, double besogne, d'autant plus qu'au lieu de donner la leçon à dix élèves l'un après l'autre, le même prévôt peut en former cinq groupes qu'il surveille facilement. Avec cette manière de procéder, les coups restent dans la mémoire, se dessinent mieux dans l'imagination ; l'élève connaissant bien la série peut s'attacher, pour prévenir et devancer son adversaire, à acquérir la vitesse de la main et des jambes. Il possède enfin un fonds qu'il peut mieux exploiter dans l'assaut véritable, où l'invention a libre carrière.

ESCRIME DU SABRE A PIED

Applicable à cheval, sauf quelques modifications.

En garde.

Position. La même que pour l'épée, mais la main droite en tierce, le coude droit bien effacé, la main gauche sur la hanche gauche.

Parades.

Parez la figure en dedans (c'est-à-dire le côté gauche de la figure), la main en quarte, à hauteur de la tête et vis-à-vis de l'épaule gauche, le bras tendu, la lame dans la direction du bras, la pointe un peu plus élevée que le poignet. (C'est la parade de quarte en allongeant le bras).

Parez le flanc en dehors (le flanc droit), la main en tierce, à hauteur du coude et un peu à droite, le bras demi-tendu, la lame dans la direction de l'avant-bras, la pointe un peu plus basse que le poignet. (C'est la parade de seconde).

Parez la tête, en formant la prime comme pour l'épée, mais la main un peu à droite et au-dessus de la tête, le tranchant en l'air, la pointe légèrement à gauche et à hauteur de ceinture.

Parez le flanc.

Parez la tête.

Parez le flanc et la tête, en passant vivement de la première parade à la deuxième.

Portez un coup de pointe à fond, en partant de la position de prime, étendant le bras de toute sa longueur, le tranchant en l'air, le poignet plus haut que la tête, et un peu à gauche pour se couvrir. (C'est la riposte de prime).

En garde.

Étant engagé en tierce, c'est-à-dire en dehors, tournez la main en quarte, et portez un coup de pointe aux yeux à fond, en maintenant la lame au-dessus de celle de l'adversaire, pour lui faire élever son sabre, et dans cette position,

Portez un coup de banderole en dedans (coup de tranchant porté au flanc gauche), en faisant glisser de haut en bas votre lame le long du tranchant de l'adversaire (qui élève le poignet pour parer), sans plier le bras, cavant légèrement le poignet et portant le coup en sciant, revenez de suite

En garde.

OBSERVATIONS. — Tous les coups de sabre se donnent en sciant, c'est-à-dire en retirant un peu le bras pour mieux trancher et pour revenir plus tôt à la parade.

Toutes les parades et ripostes qui précèdent se répètent après chaque série de trois coups de sabre, comme nous l'indiquerons en temps et lieu.

Attaques des coups de manchette.

1re attaque de manchette. — ***Étant engagé en tierce en dehors*** (tous nos engagements, dans la leçon, se feront en tierce; soit dit une fois pour toutes), ***faites la feinte d'un coup de figure en dedans***, en exécutant un demi-moulinet de gauche à droite, au-dessus de la tête, la main se tournant en quarte.

Portez un coup de manchette en dessus, par un demi-moulinet en sens inverse du premier, c'est-à-dire de droite à gauche, au-dessus de la tête, la main revenant en tierce, le

tranchant dirigé à l'avant-bras droit de l'adversaire. L'adversaire pare tierce et porte un coup de tête.

Parez la tête et ripostez un coup de pointe, le tranchant en l'air comme ci-dessus.

En garde.

2e attaque de manchette. — *Changez le sabre de côté*, en passant la pointe en dessous de la lame de l'adversaire, la main toujours en tierce, et aussitôt que vous rencontrez la lame ennemie en dedans,

Portez un coup de manchette en dessous, en vous baissant un peu, tournant la main en quarte et sciant l'avant-bras droit de l'adversaire en dessous.

En garde.

3e attaque de manchette. — L'adversaire menace d'un coup de figure en dedans.

Portez vivement le coup de manchette en dessous, en ployant bien sur les jambes, et de suite

En garde.

Répétition des parades de figure, flanc et tête, riposte de coups de pointe et de banderole.

Attaques de coups de moustache ou figure et de flanc.

1re attaque. — *Pressez sur le sabre*, en portant la main à droite et la tournant en quarte.

Portez le coup de moustache ou de figure à fond, pour sabrer le côté gauche de la figure, et du même temps,

Portez un coup de flanc, la main en tierce, en vous relevant

En garde.

L'adversaire pare le flanc et riposte un coup de tête.

Parez la tête, ripostez un coup de pointe.

En garde.

2e attaque. — *Changez le sabre de côté*, par un demi-moulinet de gauche à droite par-dessus la pointe ennemie, la main en tierce, et aussitôt engagé en dedans,

Pressez sur le sabre, en portant la main à gauche, toujours en tierce,

Portez le coup de moustache à fond, pour sabrer le côté droit de la figure et du même temps,

Portez un coup de banderole, la main en quarte, en vous relevant

En garde.

L'adversaire pare le coup de banderole, la main en prime basse, et riposte un coup de tête.

Parez la tête et ripostez un coup de pointe.

En garde.

3e attaque. — L'adversaire fait la feinte d'un coup de figure.

Parez la figure en dedans.

Portez le coup de pointe aux yeux, en vous fendant à fond, la main en quarte et un peu à gauche pour vous couvrir, et du même temps,

Portez le coup de banderole.

En garde.

Répétition des parades de figure, flanc, tête et riposte, etc.

Attaques par des feintes de coups de figure et coups de flanc à fond.

1re attaque. — *Faites la feinte d'un coup de figure en dedans*, en passant par-dessus la pointe adverse.

Portez un coup de flanc, en repassant une deuxième fois par-dessus la pointe.

Parez la tête, en vous relevant.

Ripostez un coup de pointe.

En garde.

2e attaque.—L'adversaire fait la feinte d'un coup de figure et porte un coup de flanc à fond.

Parez la figure et le flanc.

Ripostez un coup de pointe, étant dans la position de la parade de flanc.

En garde.

3e attaque. — L'adversaire fait la feinte de figure et porte un coup de flanc à fond.

Parez la figure et le flanc.

Ripostez un coup de banderole, après avoir relevé le sabre de l'adversaire et tourné la main en quarte.

En garde.

Répétition des parades, etc., etc.

Attaques par les coups de pointe.

1re attaque.—*Dégagez un coup de pointe à fond.*

L'adversaire pare en formant la prime et riposte un coup de tête.

Parez la tête, en vous relevant.

Ripostez un coup de pointe.

En garde.

2e attaque. — L'adversaire attaque par un coup de pointe dégagé à fond.

Parez le coup de pointe en *abattant* le sabre par une parade de quinte croisée, c'est-à-dire en baissant la main en tierce, la pointe à gauche. (La quinte est une parade de quarte les ongles en dessous).

Ripostez du tact au tact par un coup de figure *en dehors,* la main en tierce.

En garde.

3e attaque. — L'adversaire attaque par un coup de pointe à fond.

Parez le coup de pointe en abattant le sabre.

Faites la feinte d'un coup de figure et portez un coup de flanc.

L'adversaire pare le flanc et riposte un coup de tête.

Parez la tête, ripostez un coup de pointe.

En garde.

Répétition des parades, etc., etc.

Escamoter la jambe.

1re attaque. — L'adversaire attaque par un coup de jambe en dehors.

Escamotez la jambe droite en la portant en arrière, et en même temps,

Portez un coup de tête, en allongeant bien le bras et portant le haut du corps en avant.

En garde.

2e attaque. — L'adversaire porte un coup de jambe en dehors,

Escamotez la jambe, et en même temps

Portez un coup de figure en dehors, la main en tierce.

En garde.

3e attaque. — L'adversaire porte un coup de jambe en dedans, la main en quarte.

Escamotez la jambe, et en même temps

Portez un coup de figure en dedans, la main en quarte.

En garde.

Répétition des parades, etc., etc.

Feintes à la cuisse, à la figure, coup de flanc.

1re attaque.—*Faites la feinte à la cuisse, à la figure, et portez un coup de flanc à fond.*

L'adversaire pare le flanc et riposte un coup de tête.

Parez la tête, ripostez un coup de pointe.

En garde.

2e attaque. — *Faites la feinte à la cuisse, portez un coup de pointe aux yeux à fond et le coup de banderole.*

En garde.

3e attaque. — *Faites la feinte à la cuisse, portez le coup de pointe aux yeux et le coup de banderole.*

L'adversaire pare prime et riposte un coup de tête.

Parez la tête et ripostez un coup de banderole.

En garde.

Répétition des parades, etc., etc.

Coups de figure à fond, parades et ripostes du tact au tact.

1re attaque. — L'adversaire porte un coup de figure en dedans.

Parez la figure en dedans, ripostez un coup de figure en dehors, la main en tierce.

En garde.

2e attaque. — L'adversaire porte un coup de figure en dedans, puis en dehors.

Parez la figure en dedans et en dehors, ripostez un coup de figure en dedans, la main en quarte.

En garde.

3e attaque. — *Changez le sabre de côté, appuyez sur le sabre de l'adversaire,* la main en quarte, de manière à l'enga-

ger à porter un coup de manchette, et dès qu'il porte le coup de manchette,

Renversez la main en tierce, pour le parer et

Ripostez un coup de figure en dedans, la main en quarte.

En garde.

Répétition des parades, etc., etc.

Temps d'arrêt.

1re attaque. — *Faites la feinte d'un coup de figure, et portez un coup de flanc à fond.*

Restez fendu.

L'adversaire pare le flanc; au moment où il riposte un coup de tête,

Portez-lui la pointe au corps sans vous relever, en ayant soin de bien élever la main plus haut que la tête, pour vous garantir.

En garde.

2e attaque. — *Faites la feinte à la cuisse, portez le coup de pointe aux yeux et le coup de banderole.*

L'adversaire pare prime et riposte un coup de tête.

Portez lui la pointe au corps sans vous relever.

En garde.

3e attaque. — L'adversaire développe un coup de tête.

Fendez-vous à fond et portez un coup de pointe, la main en tierce et plus haut que la tête.

En garde.

Répétition des parades, etc., etc.

Attaques par des coups de sabre en dehors et en dedans.

1re attaque. — *Portez un coup de figure à fond et en dedans.*

L'adversaire pare la figure et riposte un coup de flanc à fond.

Parez le flanc en vous relevant et ripostez un coup de tête à fond.

L'adversaire pare la tête en se relevant et riposte un coup de figure à fond.

Parez la figure en vous relevant et ripostez un coup de flanc à fond.

L'adversaire pare le flanc en se relevant et riposte un coup de tête à fond.

Parez la tête en vous relevant et ripostez un coup de pointe à fond.

En garde.

2e attaque. — L'adversaire porte un coup de figure en dedans à fond.

Parez la figure et ripostez un coup de flanc à fond.

L'adversaire pare le flanc en se relevant et riposte un coup de tête à fond.

Parez la tête en vous relevant et ripostez un coup de figure à fond.

L'adversaire pare la figure en se relevant et riposte un coup de flanc à fond.

Parez le flanc en vous relevant et ripostez un coup de tête à fond.

L'adversaire pare la tête en se relevant et riposte un coup de figure à fond.

Parez la figure en vous relevant et ripostez un coup de flanc à fond.

L'adversaire pare le flanc en se relevant et riposte un coup de tête à fond.

Parez la tête en vous relevant et ripostez un coup de pointe à fond.

En garde.

3e attaque. — *Faites la feinte d'un coup de figure et portez le coup de flanc à fond.*

L'adversaire pare le flanc en se relevant, fait feinte à la tête et porte un coup de flanc à fond.

Parez le flanc en vous relevant et ripostez un coup de pointe à fond.

En garde.

Répétition des parades, etc., etc.

Rompre au sabre.

1re attaque. — L'adversaire menace d'un coup de tête.

Rompez au sabre en parant la tête et portant le pied droit derrière le gauche, à 1/3 de mètre du talon gauche.

L'adversaire porte un coup de flanc.

Parez le flanc, en portant le pied gauche en arrière du droit, de manière à vous retrouver en garde, et

Ripostez un coup de pointe à fond.

En garde.

Marcher au sabre.

2e attaque. — *Marchez au sabre en portant un coup de figure en dedans*, et passant le pied gauche en avant, à 1/3 de mètre du droit.

L'adversaire pare la figure en dedans en rompant du pied droit.

Portez un coup de flanc en passant le pied droit en avant, de manière à vous retrouver en garde ; et à la parade de l'adversaire,

Portez de suite un coup de banderole sous sa lame, avant qu'il ait eu le temps de se remettre en garde en arrière, ayant soin de bien enlever son sabre en portant la main à droite

en tierce, pour lui porter ensuite le coup, la main en quarte.

En garde.

Pas de côté pour choisir son terrain à droite.

L'adversaire développant un coup de tête à fond,

Parez la tête en portant le pied gauche en avant et à droite à 1/3 de mètre du pied droit.

Portez un coup de banderole en portant le pied droit sur la droite, à 2/3 de mètre et un peu en avant du gauche.

L'adversaire pare le coup de banderole, en pivotant sur le talon ou sur la pointe du pied gauche, pour se tourner de votre côté.

Exécutez le même mouvement que lui en tournant sur le pied droit, pour lui faire face, et en portant le pied gauche en ligne derrière le droit.

En exécutant vivement la volte, se rapprochant du flanc gauche de l'adversaire, et portant sans désemparer le coup de banderole derrière sa jambe gauche, on reproduit le *coup de Jarnac.*

L'adversaire fait la feinte d'un coup de tête et porte un coup de flanc à fond.

Parez la tête et le flanc.

Faites la feinte à la tête et fendez-vous au flanc. L'adversaire pare la tête et le flanc et menace la tête.

Reparez la tête et portez un coup de pointe à fond.

En garde.

Pas de côté pour choisir son terrain à gauche.

L'adversaire portant un coup de figure en dedans.

Parez la figure en dedans en portant le pied droit vers la gauche, à 2/3 de mètre.

Portez un coup de flanc en tournant sur le talon ou la pointe du pied droit, et rapportant le pied gauche derrière le droit, pour vous retrouver en garde.

L'adversaire exécute le même mouvement et en même temps, pour vous faire face.

Faites la feinte à la tête et portez un coup de flanc à fond.

L'adversaire pare le flanc, fait la feinte à la tête et se fend au flanc.

Parez la tête et le flanc et ripostez un coup de pointe à fond.

En garde.

Répétition des parades, etc., etc.

Observation. — Tous ces coups de sabre peuvent aussi bien recevoir leur application à cheval qu'à pied. Ils seront toujours tels quels utiles aux cavaliers démontés, pouvant s'employer contre la baïonnette aussi bien que contre le sabre.

Il y aurait peu de modifications à y faire pour les appliquer à cheval. Le bras gauche pourrait intervenir, comme parade contre la cavalerie, si on le garantissait par deux tiges d'aciers, aplaties, articulées et dissimulées entre la doublure et le drap de la manche d'habit. La riposte aurait lieu en même temps que la parade du bras.

On pourrait faire fabriquer des sabres en bois à peu près du poids et de la longueur du sabre de combat, en quantité suffisante pour armer un peloton par escadron,

et lorsque les cuirassiers seraient reconnus adroits dans le maniement du demi-bancal à pied, on en enverrait à tour de rôle un peloton par escadron sur le terrain de manœuvres; là on pourrait les déployer pour le travail individuel et leur permettre, en pirouettant, en voltant et passant, de s'escrimer à l'aise comme sur un champ de bataille. Pour éviter les accidents, on conviendrait de marquer seulement les attaques, les parades et les ripostes, sans porter les coups à fond. Les cavaliers pourraient y être amenés régulièrement par une progression spéciale qui reconnaîtrait d'avance les meilleurs coups et les meilleures parades et ripostes à employer après telle volte ou telle pirouette.

Malheureusement, le stupide ridicule se met toujours de la partie, et rien que ce mot *sabre de bois* pourrait bien suggérer des objections, et contrecarrer par une fausse honte l'introduction dans la cavalerie de réformes et d'améliorations indispensables. Les soldats romains, dans les jours de repos, ne craignaient pas de s'escrimer contre un poteau pendant des heures, sous l'œil des vétérans : s'ils ont su ce que c'est que le sot ridicule, ils ont sans doute, plus d'une fois, pu démontrer aux facétieux que *rit bien qui rit le dernier*.

Rappelons-nous toutefois que l'on n'est bon contre-pointeur qu'à la condition d'être bon pointeur. L'escrime du fleuret donne une garde sévère, forme le coup d'œil et façonne progressivement et sûrement le poignet à toutes les positions offensives et défensives.

La salle d'armes, dans les régiments, devrait être

gratuite et obligatoire pour tous les cuirassiers, depuis le sixième mois de l'entrée au service jusqu'au terme de la libération. Des exercices de corps de toute espèce devraient, dès les premiers jours, occuper une notable partie de leurs loisirs, dont le reste se passerait dans le repos du lit et hors des cantines. Il serait avantageux que le maître d'armes, pour avoir une autorité qu'il ne possède pas sur les sous-officiers qui devraient toujours compter parmi les premières lames du régiment, et afin qu'il fût à même de les amener à fréquenter la salle, se vît pourvu d'un grade supérieur.

Le temps est précieux, surtout dans la cavalerie. On aurait des cavaliers, si, au lieu de les employer trop souvent au balayage des cours de quartiers, on les poussait quand même à la salle d'armes, dans les manéges et sur les terrains de manœuvres.

Enfin, si des prix et des encouragements, mobiles si puissants des actions humaines, excitaient leur amour-propre et leur émulation, le désir de se distinguer nous donnerait au jour du combat des hommes invincibles dont le dévouement ne connaîtrait plus de bornes; car il n'y a plus de limite au dévouement, quand il est prouvé que la récompense est au mérite et que la justice tient la balance.

Il est aussi difficile de comprendre que de pauvres diables qui reçoivent deux sous de menus plaisirs par jour, paient pour apprendre l'escrime, que d'admettre qu'ils devraient payer pour monter à cheval, pour faire faction, pour s'acquitter de n'importe quel acte du service journalier.

Car, enfin, à qui profitera l'adresse qu'un soldat peut acquérir dans l'escrime? N'est-ce point à l'État lui-même. . l'État qu'un régiment bien exercé peut sauver dans une circonstance critique?

Sans augmenter le budget, ne pourrait-on pas, sur les fonds provenant des fumiers, et sur les masses d'entretien des régiments,qui souvent, par suite d'économies de gestion, regorgent de pléthore et sont reversées dans d'autres caisses militaires, trouver quelques centaines de francs pour payer les bris involontaires et l'usure des effets de salle d'armes? L'État lui-même ne pourrait-il fabriquer à bon compte d'excellentes lames de fleurets, comme il trouve à se procurer des lattes et des sabres?

La répugnance qu'éprouve le soldat à payer de ses deniers de poche le maître d'escrime le dégoûte de l'escrime elle-même; et un jour de bonheur pour lui est le jour de sa radiation de la salle : il n'y remet plus les pieds; et se félicite que les soins des deux ou trois prévôts qui, avec le brigadier et le maître, forment tout le corps enseignant, soient réclamés par de plus jeunes que lui.

LE PHÉNAKISTICOPE ET LE GALOP.

Connaissez-vous ce petit instrument fort ingénieux qu'un savant quelconque inventa, et qui sert depuis longtemps de jouet aux enfants? — Le nom est assez bizarre, la chose l'est moins (φενακιστικὸς, qui trompe l'œil, ou illusion d'optique). C'est un appareil composé de plusieurs pièces, dont la principale est un disque de carton autour duquel des figures sont peintes dans les différentes attitudes qui composent une action. En faisant tourner le disque sur son axe, et en le regardant dans une glace à travers des trous percés au bord même du disque, ou d'un autre plus grand placé derrière, c'est-à-dire, entre le carton dessiné et l'œil du spectateur, on voit chacune des figures qui semble se mouvoir et accomplir l'action tout entière.

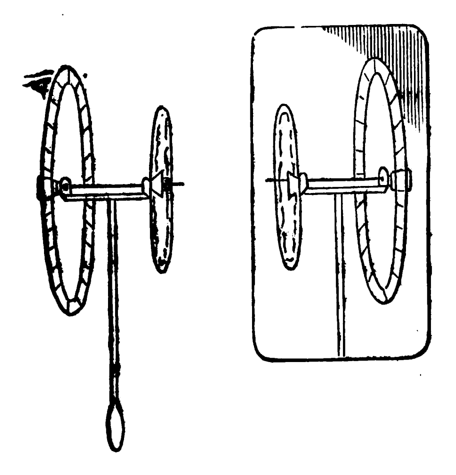
Après avoir dessiné mes diverses positions de galop, je m'avisai de les soumettre à l'épreuve du phénakisticope, et je vis mon cheval galoper dans la glace. J'invite donc ceux qui s'occupent de la question controversée du galop à se procurer ce petit instrument, facile à confectionner; et lorsque tout le monde équestre aura vu galoper le cheval et reconnu la vérité des phases immobiles stéréotypées en cercle sur le carton, cette question du galop si discutée sera peut-être enfin résolue.

Pièces qui composent l'appareil.

1° *Un carton blanc* très-léger, percé d'un trou à son centre ; sur le pourtour sont dessinées les diverses attitudes du mouvement ;

2° *Un carton noir* plus grand, percé d'un trou à son centre, et, sur son pourtour, de petites meurtrières de 3 millimètres de largeur et d'une longueur variable de 2 à 3 centimètres, distantes les unes des autres de 3 à 4 centimètres ;

3° Une tige en cuivre d'une longueur variable, suivant le rayon du grand carton noir, c'est-à-dire assez



longue pour la tenir bien dans la main sans toucher les cartons.

D'un côté est le manche, de l'autre deux branches opposées l'une à l'autre, aplaties dans le sens horizon-

tal, recourbées à leurs extrémités, où elles sont percées chacune d'un trou par lequel doit passer

4° Une vis ou tige en cuivre taraudée à l'une de ses extrémités, munie du côté opposé d'une tête en bois;

5° Deux écrous en cuivre destinés à maintenir le carton blanc vertical sur la vis avec laquelle il doit tourner; l'un d'eux aminci à l'une de ses faces pour donner moins de contact avec la branche voisine.

Pour monter l'instrument, on fait passer la vis dans le centre du grand disque noir, et on l'introduit dans les deux trous des branches; on place un écrou, le carton blanc, et enfin l'autre écrou.

Mécanisme.

Les figures s'inversant dans la glace, il a fallu, pour y voir galoper le cheval à droite, le dessiner galopant à gauche. On imprime aux deux cartons un tour avec la main gauche de haut en bas, et on approche son œil très-près des meurtrières du carton noir. L'illusion se produit lorsque le mouvement de rotation est d'une vitesse moyenne.

Il serait assez curieux qu'un industriel s'emparât de l'idée, et, dans un vaste panorama, nous fît voir galopant réellement un cheval de grandeur naturelle.

RÉFLEXIONS DIVERSES.

HIPPOLOGIE.

Science que l'on néglige trop souvent; le peu de cas que l'on en fait est, sans nul doute, l'une des causes nombreuses qui obscurcissent et restreignent l'horizon équestre; les éléments d'observation, de comparaison, d'intuition, font défaut à qui ne possède pas suffisamment toutes les branches de la science du cheval.

L'écuyer doit tellement savoir le cheval comme structure, comme organisme, comme mécanisme, qu'à tout instant, à chaque pas, à chaque mouvement, il se le représente, il l'ait constamment devant les yeux, il le voie, tout entier dans son ensemble comme dans le fonctionnement de chacun de ses rouages les plus cachés.

C'est ainsi qu'il faut se rendre compte que la mâchoire n'est point un antre qui doive ou puisse s'ouvrir indéfiniment; — Que l'encolure n'est point une tige de caoutchouc qui soit susceptible de se plier immédiatement, et sans danger dans tous les sens; — qu'il importe de connaître ce que c'est qu'une articulation, pour ne pas demander à deux abouts articulaires de jouer à contre-sens. — Il faut aussi bien comprendre que la poitrine n'est point un soufflet de forge,

qu'on puisse impunément gonfler à haute pression pendant des heures entières.—Il est nécessaire d'avoir une idée des muscles, du sang et des leviers osseux, pour présumer de la puissance et de l'énergie que peut posséder un cheval ; — on doit connaître le mécanisme des allures, pour agir rationnellement sur elles ; — apprécier les proportions du corps qui assurent la vitesse, et celles qui établissent la force ; — acquérir par l'étude théorique et pratique le sentiment des aplombs, qui sont si essentiels, si indispensables au parfait développement de tous les moyens d'un cheval, etc., etc.

Une connaissance approfondie de l'hippologie est d'une absolue nécessité pour quiconque veut devenir écuyer ou instructeur complet ; une connaissance au moins superficielle est indispensable même pour celui qui n'aspire qu'à être un cavalier ordinaire, capable de dresser un cheval et de s'en servir ; car le cheval est un être synthétique, un ensemble, un tout chez lequel chaque partie possède une relation quelconque avec les autres, agit sur elles comme cause, et en reçoit passivement les effets ; influe sur nos actions équestres et subit l'influence de ces mêmes actions. — Il faut donc qu'aucune de ces parties si multiples n'échappe à l'œil de l'écuyer ; que dans ses investigations, il soit toujours prêt à tenir compte de la plus minime influence, de quelque part qu'elle provienne.

On trouvera bon que nous ne fassions pas ici un cours d'hippologie. Il existe assez d'ouvrages excellents que pourront consulter ceux qui veulent approfondir l'art. Il nous suffit de constater, au point de vue

de l'équitation, l'importance d'une science qui tient de si près à l'emploi du cheval.

LE FILET.

L'importance de ce moyen de conduite, si doux et si catégorique dans ses indications, est telle à nos yeux, que nous éprouvons encore le besoin d'y revenir, au risque de nous répéter.

Malheureusement, les hommes de troupe ne se servent presque jamais du filet, parce qu'ils ne se rendent pas bien compte de son emploi.

C'est ainsi qu'il leur arrive souvent en voulant tirer sur la rêne droite, pour indiquer une direction à droite, de prendre le filet par le milieu et de porter la main à droite : ils ne s'aperçoivent pas que tout en voulant faire effet sur la rêne droite, ils tirent sur la rêne gauche qui se contourne pardessus l'encolure. Or, le filet, comme rêne de pulsion, ne possède qu'une action insignifiante, laquelle devient négative par l'effet de traction que produit cette même rêne. —Ils s'en prennent alors au cheval qui a fait l'opposé de ce qu'ils ont eu en vue, et qui ne trouve point que l'intention doive ici être réputée pour le fait. — Dans les sauts d'obstacles, dans les défenses, le filet est la sauvegarde du cavalier.

FERRURE.

Les soins de ferrure peuvent arriver à transformer complétement le pied d'un cheval.

Quelquefois un pied se présente avec un quartier évasé et déjeté en dehors; l'autre quartier est vertical ou oblique en dedans. Donnez alors à vos branches une ajusture inverse; que celle qui s'adapte sous le quartier incliné en dehors, présente une déclivité en dedans, c'est-à-dire une pente vers l'intérieur du pied; et que celle répondant au quartier vertical ou oblique en dedans, affecte une pente en dehors; afin de contrarier, dans le jeu des parois élastiques, les mauvaises directions que ces parois tendent à suivre.

Les tares n'ont pas de causes prédisposantes plus communes que les défauts d'aplomb résultant de mauvaises ferrures; les à-coup font le reste. L'art du maréchal est aussi difficile qu'important.

Le peu de rémunération qu'ils reçoivent dans les régiments est cause que ceux qui ont acquis la pratique et l'intelligence de leur métier abandonnent le service, et sont constamment remplacés par des inhabiles, qui ont besoin d'apprendre lorsqu'ils devraient déjà savoir.

En prescrivant les ferrures *à éponges nourries,* je n'ignorais pas que je me mettais en opposition avec

beaucoup d'auteurs qui recommandent au contraire cette manière de relever les talons d'un cheval.

Sans doute, l'avantage de ce dernier résultat contre-balance les inconvénients que j'ai cru pouvoir signaler, si le fer à éponges nourries présente de la pince en talons une progression parfaite dans l'augmentation de l'épaisseur. Mais alors il ne faut point employer le mot d'*éponges nourries*, qui ne dit que la moitié de ce qu'il doit signifier. Les trois quarts de ceux qui essaient cette ferrure ne nourrissent que les éponges, par une espèce de butte à pente rapide, qui produit sur les talons l'écrasement que j'ai constaté.

Pour relever les talons d'un pied plat, parez la pince et employez alors si vous le voulez, un *fer à branches nourries de la pince en éponges*, et dénommez-le ainsi, afin d'éviter les erreurs dans la pratique.

La *brièveté de l'un des deux quartiers* est, à cause du poids, la cause *prédisposante* de la seime ; le *point de contact* qui détermine la fissure, est la cause *occasionnelle*.

Il faut, pour guérir le mal, faire disparaître les deux causes : si, par l'entaille que l'on pratique avec raison, à la partie inférieure de la fissure, vous détruisez simplement le point de contact, vous enlevez momentanément la raison d'être à la seime ; mais si vous laissez persister l'inégalité dans la hauteur des deux quartiers, vous ne la faites point disparaître pour l'avenir.

DU GALOP.

Cette allure ne résulte point d'une action unique dans un seul sens, mais bien de plusieurs indications alternées en sens inverse, et répétées plusieurs fois de suite, suivant le degré d'instruction du cheval.

Pour opérer avec précision une action réellement déterminante, il faut absolument *choisir son temps ;* car la même action ne peut produire le même effet selon que tel ou tel membre est au soutien ou à l'appui.

Il faut donc arriver à pouvoir saisir l'appui qui doit donner la détente, et le meilleur est de le commander par les aides. Mais pour cela, il faut un cheval qui cède, et qui ne se soustrait pas à vos actions.

CHANGEMENT DE PIED AU GALOP.

Le changement de pied, obtenu par les moyens que nous avons essayé d'analyser, présente un grand avantage.

Vous suivez une direction quelconque ; un coude se présente à votre droite, et votre cheval est sur le pied gauche. Pour le faire tourner à droite, il vous faut *porter la main de bride à droite.* Or ce sera précisément cette action de porter la main à droite avec le concours de la jambe gauche plus en arrière, qui,

après un effet d'ensemble (opposition de main et de jambes) et un léger soutien de main à gauche et de jambe droite, le fait changer de pied sur le tournant, en le forçant à étendre le membre antérieur droit.

C'est le poids qui fait marcher les membres : un pilier ne s'étend et ne se porte en avant après s'être levé, que parce que le poids de la masse s'est porté de son côté, et que l'instinct de conservation détermine l'animal à s'étayer dans ce sens en y plaçant cette tige de support.

En tournant à droite, le poids se porte à droite.

Voilà pourquoi il est naturel au cheval en liberté, s'il galope à faux, de changer de pied lorsqu'il tourne, et plus facile au cavalier d'obtenir le changement de pied dans un tournant.

Par suite de mauvaises habitudes contractées depuis longtemps, soit par la faute du cavalier, soit par suite de vice d'aplomb ou de souffrance dans l'un des membres, il se rencontre souvent des chevaux qui ne galopent que sur un pied. A ceux-là peu importe de tourner à droite ou à gauche, de galoper juste ou de galoper faux ; on ne peut guère exiger que le cavalier en tire actuellement ce qu'ils ne peuvent donner : un dressage progressif et raisonné est nécessaire.

PROMENADES DES CHEVAUX.

Les promenades de chevaux absorbent un temps précieux. Les hommes et les chevaux s'y abandonnent

à la nonchalance et à la paresse, en se traînant péniblement sur les grandes routes. C'est là que se contractent les pires habitudes au point de vue équestre.

Ce temps ne serait-il pas plus fructueusement employé, si l'on en profitait pour envoyer sur ces mêmes routes chaque officier isolément avec son peloton, par certains jours de beau temps, afin de s'y livrer à un *travail de carrière*, analogue à celui en usage à l'École de cavalerie ?

Dans ces conditions, l'officier de peloton plus près de ses hommes et à même de converser avec eux, pourrait, le doigt sur le cheval, les entretenir de ces idées qui leur manquent ; les initier à cette multitude de remarques et de réflexions qu'ils n'ont ni le temps ni le pouvoir de faire d'eux-mêmes ; au lieu de la lettre qui tue, leur insuffler un peu de cet esprit qui vivifie.

Ces conversations équestres formeraient une base solide à l'instruction individuelle, qui ne peut avoir de réalité et de durée si elle n'est raisonnée. Les cavaliers et les chevaux prendraient là aussi l'esprit d'initiative et de franchise qui leur fait défaut. L'abus ne serait point à craindre ; la surveillance le rend impossible ; il suffirait d'exiger que les chevaux rentrassent secs du travail.

Une responsabilité personnelle incombant moralement et réellement à l'officier pour l'instruction de son peloton, l'exciterait lui-même au travail et à l'étude. En tenant compte à chacun de ses efforts, de

sa manière de faire et surtout des résultats acquis, on arriverait à ce résultat, que l'intérêt personnel serait le garant le plus sûr de l'intérêt de l'État.

LE CASQUE.

L'énorme, le lourd, l'incommode, l'inutile cimier en cuivre qui surmonte les casques de cuirassiers, mérite de porter, accolée à toutes ces épithètes, celle d'essentiellement *nuisible aux mouvements du sabre;* il n'est pas un demi-moulinet qui ne risque de s'y terminer par un heurt, à moins que le cavalier ne lève démesurément le bras.

Ce cimier ajoute un poids énorme à la coiffure, d'autant plus qu'il se trouve encore surmonté d'un pompon en bois et cuivre, qui à sa pesanteur intrinsèque ajoute celle résultant de son éloignement de la tête.— Le casque, qui devrait être une excellente armure défensive, n'est plus qu'un lourd attirail, un instrument de fatigue beaucoup plus que la cuirasse, un meuble inutile qui, sous l'effort d'un vigoureux coup de plat de sabre, suffirait à luxer les vertèbres du cou.

Combien préférable serait une simple bombe en acier plus épaisse, surmontée d'une pointe de même métal, emboîtant bien la tête et la protégeant réellement !

Le casque, dans ces conditions deviendrait, comme la cuirasse, une armure; d'un aplomb plus stable, il ne

tomberait plus constamment de travers, entraîné par son poids et par l'éloignement de son centre de gravité; et, chose capitale, il permettrait au cavalier de se servir de son sabre, sans s'inquiéter s'il ne sera pas arrêté, dans le maniement de cette arme, par un malencontreux appendice.

OBSTACLES.

Sans avoir besoin de courir les champs, on peut trouver sur les terrains de manœuvres tous les obstacles désirables, en y faisant creuser, dans une partie réservée, des fossés avec ou sans eau, et en y établissant des murs en terre peu élevés, des barrières, des haies, etc.

Tous ces obstacles ont leur raison d'être; car tel cheval sautera avec franchise une barrière, qui refusera devant une haie, ou réciproquement; tel autre qui franchira volontiers un fossé à sec, s'arrêtera devant un filet d'eau.

Il faut, pour pouvoir compter sur un cheval *à toute épreuve*, lui donner l'habitude de tous les obstacles qu'il peut être appelé un jour à aborder.

LES MANGEOIRES D'ÉCURIE.

Les mangeoires de nos écuries seront toujours défectueuses, malgré tous les essais tentés, si l'on ne trouve un système qui empêche le cheval mangeant son avoine de la répandre à droite ou à gauche, soit pour se défendre des mouches qui ne l'assiégent pas, soit pour repousser le voisin qui ne songe pas à l'attaquer.

Il me semble qu'une petite chaînette à clavette, fixée au mur devant chaque cheval, et pouvant, au moyen de sa clavette, s'engager dans l'anneau de dessus de nez du licol d'écurie, obvierait parfaitement à l'inconvénient grave que je signale, en maintenant forcément la tête du cheval dans sa mangeoire pendant tout le temps qu'il y aurait de l'avoine devant lui.

ASSOUPLISSEMENT.

On est heureux de constater que les auteurs les plus intelligents, qui ont traité du cheval au point de vue mécanique et physiologique, ont admis *à priori* la question de l'assouplissement de la mâchoire et de l'encolure, parties qu'ils ont toujours considérées comme poids et comme leviers commandant la locomotion.

Pour n'en citer ici qu'un exemple, je m'attache à une excellente *Étude du cheval de service et de guerre*

suivant les principes élémentaires des sciences naturelles, de M. Richard (du Cantal), nom qui fait autorité dans la science hippique.

J'y remarque deux épigraphes :

« Non ! l'homme ne sait pas assez ce que
« la nature peut, ni ce qu'il peut sur elle. »
(Buffon).

« L'erreur est la seule chose qui, en vieil-
« lissant, n'acquière pas le droit d'être res-
« pectée. »
(Is. Geoffroy-St-Hilaire.)

« Le mors est ordinairement considéré comme in-
« strument de contrainte. Il est employé comme tel
« par la plus grande partie de ceux qui s'en servent,
« pour forcer ainsi le cheval à l'obéissance. Nous vou-
« drions, nous, qu'il ne fût au contraire, à bien peu
« d'exceptions près, qu'un moyen de transmettre la
« volonté. L'écuyer qui entend bien son métier, et qui
« en a le sentiment, dresse son cheval de manière à
« lui faire entendre tout ce qu'il veut. Tous les mou-
« vements sont commandés et exécutés sans con-
« trainte, sans emploi de force brutale. Le cavalier et
« le cheval ne doivent faire qu'un seul individu : ils
« doivent être une intelligence qui ordonne et des
« membres qui obéissent.

De l'encolure.

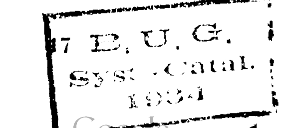
« Pour nous, l'encolure du cheval n'est pas seule-
« ment le cou qui sert à supporter la tête chez tous
« les animaux ; elle est, de plus, un puissant balan-

« cier qui concourt à l'exécution de tous les mouve-
« ments ; suivant qu'elle se déplace, l'encolure allége
« telle partie du corps pour charger telle autre, d'où
« résulte plus de facilité pour l'action, de quelque na-
« ture qu'elle soit.

« Aussi, la direction que donne le cheval à ce ba-
« lancier pour changer son centre de gravité est-elle
« différente, suivant qu'il veut ruer ou se cabrer, se
« porter à droite ou à gauche, se coucher ou se lever,
« suivant, enfin, qu'il est au galop de course ou à ce-
« lui de manége.

« Si le cheval avait l'encolure fixe et inflexible,
« comme quand il est atteint de tétanos, par exemple,
« s'il ne pouvait pas s'en servir pour modifier le centre
« de gravité de son corps suivant ses besoins, il per-
« drait au moins les dix-neuf vingtièmes de ses moyens
« d'action.

« Quand on observe un cheval monté par un écuyer
« habile qui l'a bien dressé à tous les airs de manége,
« on peut voir, aux mouvements de la tête et de l'en-
« colure, de quelle importance est ce long balancier.
« Son déplacement précède toujours le mouvement
« commandé ; c'est à les provoquer d'abord que l'é-
« cuyer s'attache, quand, au moyen de la bride, il
« communique sa volonté au cheval, qui la comprend
« toujours s'il est bien dressé et bien conduit. C'est
« là, suivant nous, le véritable usage des rênes et du
« mors de la bride : ils ne doivent être que des in-
« struments de communication de la pensée de
« l'homme au cheval.



« C'est sur cette théorie qu'est basée la méthode « dite *d'assouplissement de l'encolure*, tour à tour prô- « née et contestée. Ce n'est pas ici le lieu de la blâ- « mer ou de la défendre; nous nous bornons donc à « dire que l'écuyer qui dispose d'abord, par une sorte « de gymnastique, l'encolure à exécuter avec facilité « les mouvements qu'on en exigera, opère suivant les « principes de la physiologie et de la raison. Pour « faire un bon danseur, *on commence par dresser les* « *jambes par la gymnastique:* un artiste exerce ses « doigts pour jouer d'un instrument, comme il exerce « son larynx pour bien chanter. Il est donc bien na- « turel et raisonnable de ne pas négliger de *dresser* « *l'encolure* d'un cheval, puisqu'elle joue un rôle si « important dans l'usage qui en est fait. C'est princi- « palement pour le cheval de guerre que cette Mé- « thode nous paraît d'une haute importance; dans une « mêlée surtout, le cheval et l'homme ne doivent faire « qu'un dans tous les mouvements exigés pour l'at- « taque et la défense. Sans cela, que devient le ca- « valier? »

Voilà ce que le raisonnement fait admettre *à priori* par ceux qui jugent le cheval comme conformation, comme machine.

Il appartient aux hommes spéciaux chargés de la locomotion, de démontrer par les faits que *le raisonnement a raison*.

TABLE DES MATIÈRES.

POSTFACE.

Cet ouvrage est terminé depuis plus d'un an; des circonstances complétement indépendantes de moi-même en ont retardé la publication.

Ayant pour principe établi qu'en équitation tout doit se raisonner et s'expliquer, je n'ai jamais fait difficulté d'exposer ma manière de procéder à ceux qui ont bien voulu me demander mon avis : on a pu voir, en le suivant avec un peu d'attention et à l'aide de pratiques très-simples, disparaître parfois certaines difficultés grosses de menaces.

Le retard apporté à cette publication a donc pu enlever pour quelques personnes l'attrait du *tout nouveau tout beau.*

Les bonnes idées, catégoriquement exposées, les vérités dégagées du chaos d'erreurs qui les enveloppent, ont vite fait leur chemin et passent rapidement dans le domaine public, souvent sans que l'on

se préoccupe de la main qui a enlevé le boisseau.

Il n'est pas rare de s'entendre enseigner de très-bonne foi ce que, la veille, on a eu l'avantage d'expliquer à son interlocuteur.

Et il ne faut point le regretter : c'est un symptôme heureux, preuve du succès de la démonstration. Les choses qui font partie du domaine de l'entendement constituent un fonds commun où tout le monde a le droit de récolter. Ce droit, nous le réclamons pour nous comme pour nos voisins ; car, ainsi que l'a dit le Fabuliste, *ce champ ne se peut tellement moissonner, que les derniers venus n'y trouvent à glaner*.

Je veux, en revendiquant ce droit, échapper au reproche que l'on pourrait être tenté de m'adresser, à savoir, de prétendre inventer un système qui existe déjà. Voici ma réponse en peu de mots :

Ce qui manque surtout en équitation, c'est *l'idée*, c'est *le raisonnement*... Et malheureusement, on est trop vite tenté de remplacer l'idée par le fait brutal. C'est cette tendance à la brutalité qu'il faut chercher à combattre par tous nos efforts. Je me suis dit qu'une idée nouvelle, qu'un aperçu particulier, qu'une certaine manière de voir qui envisage un fait sous une face non encore suffisamment mise au jour, peuvent apporter au champ commun une source de nouvelles richesses.

C'est pourquoi j'ai tenté une entreprise grosse de difficultés : écrire et surtout écrire après celui qui possède le droit le mieux établi d'élucider lui-même sa méthode.

Il est difficile d'écrire pour tout le monde sur un sujet didactique : il faudrait, pour donner à tous satisfaction pleine et entière, composer pour ainsi dire autant de livres que d'individus appelés à lire ; pour les uns on dit trop, pour les autres pas assez. C'est que tous ne sont pas également placés au point le plus convenable pour apprécier.

Un livre est un tableau qui demande à être examiné sous un certain jour intellectuel ; si les conditions de lumière changent pour le lecteur, le livre, pour être bien compris et répondre exactement à tout ce que l'on y cherche, devrait aussi, comme le tableau, changer son exposition.

Mes *aperçus* s'adressent principalement à ceux qui ont déjà quelque idée de la Méthode, et qui n'ont pas trouvé dans les livres publiés, ou dans les leçons reçues, ou dans le travail personnel, solution à certaines objections qu'ils ont pu se proposer. Cette classe est assez nombreuse pour que je croie pouvoir être compris par le plus grand nombre.

Pour atteindre ce but, j'ai fermé mes livres et je me suis posé toutes les questions qui m'ont paru

devoir être particulièrement développées, appelant ici à mon aide mes réminiscences, ajoutant plus loin aux fruits récoltés par mes devanciers mes propres observations d'après nature.

Réveillons l'esprit équestre ; que chacun apporte sa pierre à l'édifice, et nous pourrons en parfaire l'exécution.

